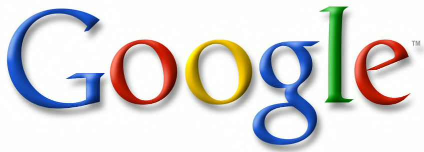
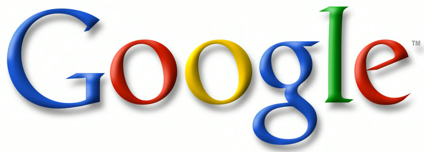
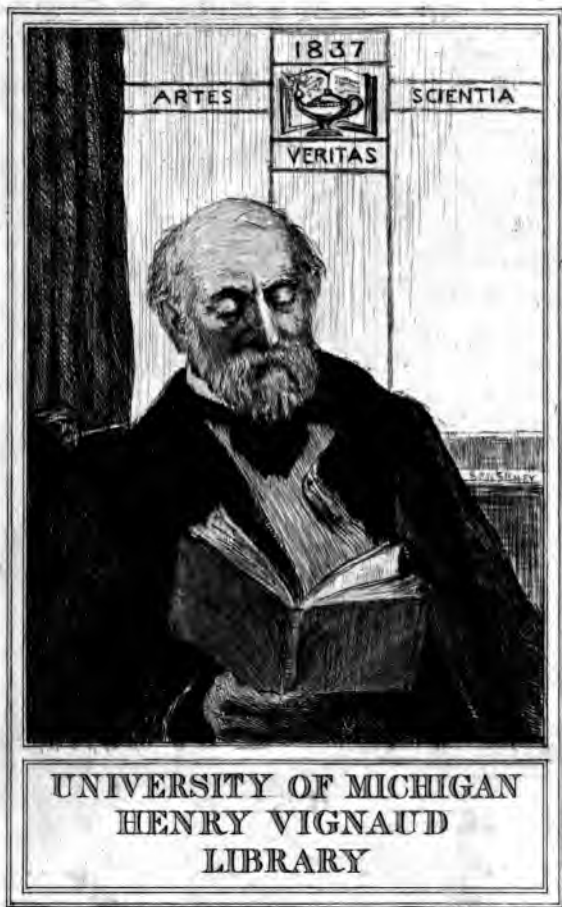



Google


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS



Respectueux hommage de l'auteur

Caudel

BIBLIOTHÈQUE D'ARCHÉOLOGIE AFRICAINE

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

III

LES

PREMIÈRES INVASIONS ARABES

DANS L'AFRIQUE DU NORD

(21-78 H. — 641-697 J.-C.)



LE PUY-EN-VELAY

IMPRIMERIE RÉGIS MARCHESSOU

LES

PREMIÈRES INVASIONS

ARABES

DANS L'AFRIQUE DU NORD

(21-78 H. — 641-697 J.-C.)

PAR

MAURICE CAUDEL

ÉLÈVE BREVETÉ DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES





PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1900

Vignaud Lib

PRÉFACE

Les auteurs sont accoutumés de reléguer à la fin d'une préface, que les destins condamnent à n'être jamais lue, les remerciements qu'ils jugent convenable d'adresser à ceux qui les ont aidés dans leur tâche. Cette fois, la coutume aura tort. Je veux, dès maintenant, exprimer à mon excellent maître, M. Houdas, mes sentiments de très vive gratitude pour l'aide constante qu'il n'a cessé de me prêter dans l'exécution de ma tâche. La profonde connaissance qu'il a de la langue et du monde arabes lui ont permis de redresser mainte erreur, de préciser plus d'une question, dans les pages qui suivent, tandis que sa très grande largeur d'idées me laissait maître de mon plan et de mes propositions les plus générales. Si bien que, en dernière analyse, le lecteur lui sera redevable de ce qu'il peut y avoir de bon dans cet ouvrage

Les invasions arabes dans l'Afrique du Nord ont été déjà étudiées plus d'une fois. J'ai repris le sujet pour deux raisons. Je pouvais puiser, pour éclairer la question, à deux sources nouvelles, d'un assez sérieux intérêt. Il me semblait, en outre, que mes prédécesseurs n'avaient

pas employé la méthode la plus propre à élucider une question aussi obscure.

Les nouvelles sources utilisées sont les suivantes :

1° Le *Me'ālem el Imān fi ma'rifet ehl el Qaïrouān*, de Mohammed ibn en-Nādji, manuscrit de la Bibliothèque nationale (2154, fonds arabe). La longue notice que MM. Houdas et Basset consacrent à l'œuvre et à l'auteur dans leur *Mission scientifique en Tunisie* (1882), 1 vol. in-8°. Alger, 1884, p. 78, me dispense de donner de plus amples détails;

2° Le *Rïādh en-Nofous* d'Abou Bekr 'Abd Allah ibn Mohammed el Māleki, manuscrit de la Bibliothèque nationale (2153, fonds arabe), auquel Amari a consacré une notice dans sa *Storia dei Musulmani di Sicilia* (Firenze 1854, t. I, p. XLII). Il y signale toute l'importance de l'ouvrage, dont l'étude est, suivant lui, indispensable à quiconque veut faire l'histoire de l'Afrique musulmane. J'y renvoie le lecteur.

La méthode que suivirent les auteurs occidentaux m'a semblé peu rationnelle. Elle consiste à déclarer, à chaque tournant de page, au nom d'une critique scientifique qu'une certaine fréquentation a dépouillée à mes yeux de tout prestige, que les auteurs arabes se trompent, se contredisent, racontent des légendes, font du roman. — D'où, rapprochements de dates qui, en effet, ne concordent pas, énumération de faits qui semblent ne s'accorder guère et, finalement, condamnation solennelle des annalistes arabes, qui n'ont pas été entendus, n'étant pas cités.

Pour scientifique qu'il soit, le procédé n'est pas équitable. Voilà plus de cent ans qu'ont été proclamés chez

nous les droits de la défense en matière criminelle. Nos juges laissent les accusés plaider leur cause. La méthode de mes prédécesseurs soumettait le procès des annalistes au plus rigoureux huis-clos. J'ai voulu leur rendre la parole. Ils sauront se défendre tout seuls. Je les ai cités; le lecteur jugera. — Il verra que ces auteurs sont dignes de notre estime; il les trouvera avisés, consciencieux, scrupuleux même sur plus d'un point. Il sera peut-être étonné de constater que, de la sécheresse de leurs récits, s'échappe un parfum de sincérité naïve et une impression de simple et saisissante réalité qui contrastent heureusement avec la lourdeur, la complication et le faux éclat de l'appareil scientifique dans lequel les critiques les emprisonnaient.

J'ai cherché à éviter, le plus possible, dans le récit qui va suivre, les surcharges inutiles. Il eût été facile d'accumuler les discussions de dates ou les identifications de noms propres, et de retrancher le texte derrière la barricade formidable des annotations. J'ai préféré laisser aller le plus vite possible mes auteurs arabes vers une conclusion rationnelle.

Sur un point seulement, j'ai suivi la tradition de mes devanciers. J'ai, comme eux, adopté une transcription des noms arabes. Outre qu'il n'est pas convenable d'écrire de nos jours ʿAbd Allah ibn ʿAbd el Mot't'āleb sans y mettre, comme je viens de le faire, deux esprits, deux apostrophes et un a long, je n'ai pas été fâché de montrer au lecteur jusqu'où les Orientalistes poussent le souci de l'exactitude. Il en concevra sûrement une grande estime pour des esprits aussi scientifiques.

Cette dernière épithète revient sans cesse sous ma

plume. Je ne lui donne aucune acception péjorative. Je me demande seulement si le terme n'est pas un peu ambitieux, pour la méthode employée, et si son ampleur, quasi majestueuse, est bien faite pour habiller la mesquinerie des procédés de ces auteurs. Nos professeurs de philosophie nous ont appris jadis que la science se contentait malaisément de l'observation purement objective et qu'elle savait s'élever, le cas échéant, jusqu'aux procédés plus délicats et plus féconds de la déduction et de l'induction. Et Aristote lui-même a pris la peine de nous dire que la science recherche le *pourquoi* et le *comment* des choses. Ces deux éléments ne se laissent pas facilement atteindre. Je ne crois pas qu'il suffise, pour y réussir, d'accumuler, de confronter, de discuter des références. Cela n'est que le travail préliminaire, sans lequel on ne peut rien faire, et après lequel on n'a encore rien fait. Travail impersonnel de bon manœuvre qui ramasse consciencieusement le moellon pour ceux qui voudront construire. Mais le bon manœuvre s'illusionne sur son rôle, et, parce qu'il fait des tas de moellons, croit édifier la maison.

Ce serait vraiment trop facile. A ce compte, pour être historien, il suffirait d'aligner des faits appuyés de références : besogne aisée, qui se résout en un effort purement matériel, en une série d'opérations mécaniques. Avec un bon classeur on en viendrait à bout, et le meilleur auteur serait celui qui, ayant le plus de fiches, les aurait distribuées dans le plus grand nombre de classes, sous-classes, catégories et sections.

Fiches, classes, catégories, tout cela est bien. Reste à s'en servir. Pour cela il faut donner de sa personne,

soumettre la masse ordonnée et cependant encore incohérente des faits à l'élaboration pénible de la réflexion. Travail autrement difficile, mais combien plus fructueux que le jeu des petits papiers qui l'a précédé et qui, sans elle, n'est que puérilité.

Évoquer le passé, le reconstituer aussi complet que le permettent les témoignages recueillis, chercher derrière les faits le caractère, les ambitions, la passion des hommes et, par tout cela, expliquer, dans la mesure du possible, comment le passé résulta d'un passé plus lointain encore et prépara le présent, telle est la tâche de l'histoire. Et, en vérité, je me demande pourquoi je m'efforce de prouver ce que tant d'autres, et des plus grands, ont bien mieux dit, et maintes fois.

C'est Michelet qui déclare que l'histoire « est la résurrection de la vie intégrale ».

C'est Fustel de Coulanges qui l'appuie : « L'histoire « n'est pas l'accumulation des événements de toute « nature qui se sont produits. Elle est la science des « sociétés humaines ».

C'est Taine qui insiste : « La véritable histoire s'élève « seulement quand l'historien commence à démêler, « à travers la distance des temps, l'homme vivant, agis- « sant, doué de passions, muni d'habitudes... »

C'est Guizot, enfin, qui souhaite à l'histoire un idéal : « L'histoire même en veut, et peut-être est-ce la seule « manière de faire comprendre les temps qui ne sont « plus... »

Puissance d'évocation, sentiment du réel, intelligence de l'essentiel, instinct de l'idéal, les historiens arabes ont tout cela. Ils l'enferment dans une forme

concise qui trompe le lecteur inexpérimenté. Mes prédécesseurs, en ne leur laissant jamais la parole et en les soumettant, dans le secret du cabinet, à une perpétuelle épreuve de la question, d'où ils sortaient tout meurtris, ont effacé leurs mérites et en ont fait des personnages quelconques. Il suffisait, pour les faire apprécier à leur juste valeur, de les citer. C'est ce que j'ai fait le plus souvent possible dans les pages qui suivent.

M. CAUDEL.

CHAPITRE PREMIER

Le Pays et ses habitants.
Les Conquérants avant les Invasions.

Nécessité d'une étude préliminaire du pays, des populations envahies et des futurs conquérants avant les invasions.

I. Le Pays. — Configuration générale. Difficulté d'accès du plateau central. Rareté des rivières permanentes et des puits. — La région du Sud est facilement abordable.

II. Les Byzantins. — Comment ils assurent la défense du pays; le *limes;* l'armée; les généraux. — Comment ils administrent. — Hostilité des Maures. — Résumé de l'histoire de la province de 533 à 646. J. C. — Aspect du pays avant les invasions.

III. Les Berbers. — Caractère fondamental de la race. — Instabilité; esprit d'indépendance. — La vie nomade. — Législation et religion. — Gouvernement. — Tactique. — Procédés employés par les maîtres successifs de l'Afrique pour se l'assimiler. — Leur insuccès final. — Les tribus au VIIe siècle.

IV. Les Arabes. — Qui l'a finalement emporté, en Afrique, du Berber ou de l'Arabe? — Origine de la question. — Comment peut-on la poser. — Comment il faut observer le monde arabe. — La religion musulmane. — La guerre sainte. — Causes du succès des arabes. — Le guerrier. — Les effectifs. — La tactique. — Partage du butin. — Occupation et défense du pays conquis. — Le khalifat. — L'administration. — L'impôt et le gouvernement des provinces. — Les points de contact possibles entre le Berber et l'Arabe.

Il n'y a, pour étudier des invasions et pour en apprécier le succès, qu'un moyen : chercher d'abord où, exactement, cela se passa, et si le pays facilita ou entrava la marche de l'envahisseur, dont le mérite diminue ou augmente suivant qu'il rencontra sur sa route plus ou moins d'obstacles natu-

rels. La valeur de l'envahi augmente ou diminue dans les proportions exactement inverses.

Mais la configuration d'un pays n'explique pas tout dans une marche stratégique. L'habileté du général joue aussi son rôle. La vallée du Pô reste toujours la même : Vendôme y réussit, Villeroy s'y fait battre; Bonaparte la balaie en quelques mois, Joubert la perd en quelques semaines. Chez les peuples primitifs que nous étudions, la stratégie tient de plus près que chez nous à l'état social et à l'état mental de l'homme. A ce dernier, la guerre apparaît comme le complet développement de ses moyens, le jeu où ses facultés se déploient le plus aisément. Qui le voit en temps de paix ne le connaît pas et le trouve aussi anormal et singulier que nous nous apparaissons nous autres à nous-mêmes dans le hourvari formidable de la guerre. Si nous ne savons pas ce dont cet homme est capable en campagne, par où il pèche et là où il excelle, nous ne comprenons pas pourquoi il est battu ni comment il est vainqueur. La vie du guerrier est celle qu'il préfère, vers laquelle il va aussi naturellement que le fleuve roule à la mer ; pour étudier cette vie, il faut étudier l'homme sous tous ses aspects, et cela en vaut la peine, car du même coup nous avons chance de concevoir comment, en Afrique, l'envahisseur arabe détruisit si facilement la puissance de l'occupant byzantin et s'assimila avec autant d'aisance le Berber.

Observer le pays, chercher qui en est le maître effectif lorsque commencent les invasions, ce qu'y font le Grec et le Berber et comment s'annoncent les envahisseurs arabes, tel est le premier point de cette étude. Je le traiterai d'autant plus brièvement que, dans un récent ouvrage [1], j'ai développé à loisir les considérations que le sujet comportait. Je ne veux ici qu'indiquer les idées générales qui peuvent nous être de quelque utilité dans la suite du travail, et fixer très

1. *L'Afrique du Nord, les Byzantins, les Berbers, les Arabes avant les invasions.* Paris, Leroux, 1900, 1 vol. in-8°.

vite la situation respective des acteurs. J'avancerai souvent des affirmations sans preuves et j'esquisserai des aboutissements d'idées. Les faits sont consignés et les idées sont développées dans l'ouvrage ci-dessus mentionné. Je prie le lecteur de s'y reporter.

I

L'Afrique du Nord présente l'aspect d'un haut plateau qui domine au nord, la mer et au sud, le désert. Vers l'est, il s'abaisse lentement vers la Syrte et finit en une plaine largement ouverte, qui s'enfonce doucement sous l'eau. La côte, généralement sablonneuse, s'arrondit en vastes baies. Si, par hasard, quelque plissement du sol accuse un relief sensible, cela fait un cap qui abrite une rade. Partout la terre est d'accès facile pour des navires de faible tonnage, et la plaine qui s'étale devant l'envahisseur ne lui oppose pas d'obstacles. Aussi est-ce là que les conquérants venus de l'autre côté de l'eau ont toujours débarqué. Il a fallu toute la perfection de nos moyens et toute la faiblesse du Dey d'Alger pour assurer le succès de notre expédition de 1830, qui attaqua le continent par le milieu.

Mais, si l'établissement sur la côte est facile, la progression dans l'intérieur est beaucoup moins aisée. A quelques lieues du littoral, la montagne commence. Elle est peu élevée sans doute, mais la complication de son relief et les orientations diverses des chaînons qui la composent obligent l'envahisseur à diviser son effort. Les premiers talus qu'il rencontre sont parallèles à la mer; il lui faut les traverser; l'entreprise n'est pas impossible. Une fois sur le plateau, il trouve de nouvelles chaînes, orientées généralement du sud-ouest au nord-est, et qui divisent le haut pays en autant de couloirs qui ne communiquent les uns avec les autres que par des défilés assez rares, qu'une résistance médiocre peut rendre impraticables. Ces couloirs ne mènent nulle part; ils

s'enchevêtrent à l'infini, et celui-là seul qui connaît bien la route peut monter rapidement et sans encombre de la plaine du Byzacium aux plateaux de la Maurétanie. L'entreprise se complique singulièrement pour le général d'armée qui veut conquérir le pays, parce qu'il trouve sur son passage des résistances qui décuplent l'importance des obstacles naturels et parce qu'il manque d'eau.

Nous verrons plus tard quelle résistance peut offrir l'habitant de ces contrées. Quant au manque d'eau, son importance n'échappe à personne. Faute d'eau, pas de fourrage ; faute de fourrage, pas ou peu de cavalerie, pas de troupeaux pour nourrir les troupes; obligation d'emporter avec soi, dans des convois encombrants, tout ce qu'exige l'entretien du soldat. Ces convois alourdissent l'armée qui, en présence d'un ennemi fort agile, se trouve en état d'infériorité notoire. Il y a bien des fleuves, ou au moins des rivières, mais une seule, la Medjerdah actuelle, coule toute l'année, et son cours ne mène pas au centre du pays, mais seulement dans une région voisine de la mer. Les autres sont intermittentes ; en été, on ne les trouve plus. Il y a aussi des puits, mais ils sont rares ; il n'est pas besoin d'une armée pour les épuiser, l'été les dessèche parfois comme les rivières, et si vous devez vous astreindre à régler votre marche sur leur position, vous laissez deviner à un ennemi qu'il faudrait surprendre tout votre plan de campagne.

Vers le sud, la mer renonce à envahir le sable du désert. Elle s'étendait jadis au pied de l'Atlas; un soulèvement du sol l'a repoussée, gardant emprisonnés dans les dunes du Djerid les chotts, vastes étangs d'eau salée qui ne communiquent plus avec la Méditerranée. En d'autres circonstances, les chotts feraient à la Tunisie la meilleure des défenses, mais ils ne vont pas jusqu'à la mer; entre elle et eux, la plaine s'étend, très large, et la route qui va de la Cyrénaïque au Byzacium y passe à l'aise. C'est dire que l'invasion de l'est ou du sud ne trouve pas sur son chemin le léger obstacle qu'oppose à l'envahisseur venu par mer la nécessité

d'un débarquement en vue de l'ennemi. Le grand chemin de l'Orient a vu passer les Berbers qui se rendaient jadis en Égypte; il a conduit, dans l'autre sens, vers les Maurétanies, ces mêmes Berbers rentrant dans leur pays, des tribus juives en quête d'aventures, et enfin les invasions arabes que nous nous proposons d'étudier. A l'envahisseur venu du sud, la plaine s'ouvre dans sa plus grande largeur; les premiers talus du plateau central lui apparaissent au loin comme de simples collines, si faciles à gravir qu'il ne s'en soucie même pas. C'est une pente douce qui l'amène sans fatigue au centre du pays, là où s'élevait, au VIIe siècle, la capitale du patrice Grégoire, Sufetula, la Sbeïtla des Arabes.

En somme, le pays que gouvernait le patrice se défend mieux contre l'invasion du Nord que contre celle du Sud, contre l'invasion par mer que contre celle qui s'avance de l'Orient en suivant le littoral des Syrtes, contre un ennemi d'allure lente qui veut s'assurer en arrière des points d'appui et conquérir méthodiquement, que contre un adversaire agile qui met toute sa tactique dans la rapidité de sa marche.

II

Au milieu du VIIe siècle, le pays était, nominalement au moins, sous la domination de Byzance. Mais la puissance du Basileus y était nulle. Elle avait en vain tenté, durant près de deux cents ans, d'y rétablir l'ordre et la paix. Débarqués en 533 dans le Byzacium, les Grecs y avaient d'abord élevé des forteresses; ils avaient ensuite cherché à administrer la province. Malgré quelques apparences de succès, l'entreprise tourna mal pour eux. Les constantes révoltes des Maures, l'insubordination des gouverneurs, les troubles causés par les luttes religieuses ruinèrent l'autorité de l'Empereur, au point de la réduire à néant au moment où notre histoire commence. La faiblesse du Grec explique en

partie le succès de l'Arabe. Les causes qui l'amenèrent méritent que nous les considérions d'assez près.

Le pouvoir byzantin avait, en Afrique, des forces et des moyens d'action imposants en apparence. L'armée était assez nombreuse et le réseau des forteresses qui couvraient le territoire constituait un appareil défensif formidable, surtout si nous le comparons à la fragilité des lignes stratégiques que nous élevons maintenant contre l'insubordination possible de nos sujets musulmans. A l'époque dont nous parlons, Gafsa est une place forte, Sousse de même ; là où gisent les ruines de Sbeïtla était une autre place ; et une autre s'élevait encore sur l'emplacement actuel de Sbiba. Au nord-ouest du Qaïrouan de nos jours se trouvait Couloulis, à l'ouest Mamma, au sud, entre Sbeïtla et Gafsa, Madarsuma; au sud-est, sur la côte Macomades Minores et Junca ; à l'est, sur le littoral encore, Justinianopolis, Sullectum, Thapsus, Leptis Minor. Enfin, dans la Proconsulaire, les places ne se comptent plus. Le lecteur en verra et les noms et le site dans la carte que M. Diehl a insérée dans son savant ouvrage sur l'Afrique byzantine, qui nous sert de guide dans cette rapide étude. — Récapitulons : nous trouvons, sur la côte, Sullectum (Salekta), Thapsus, Leptis Minor (Lamta), Hadrumetum (Sousse), Horrea Cœlia (Hergla), Uppenna (Henchir Fragha), Aphrodisium (Henchir Sidi Khalifa). A l'intérieur, Capsa (Gafsa) ferme la route qui monte des chotts vers Sufetula, Sufes et la Proconsulaire; de même Junca (Ounga) et Macomades Minores fermaient celle qui venait de la Cyrénaïque, en suivant le bord de la mer. Entre la première de ces places et les deux autres, Madarsuma (Henchir bou Doukhan ; c'est du moins là que, par hypothèse, M. Diehl place la forteresse) complétait la première ligne. La seconde était formée de Sufes (Henchir Sbiba) et de Mamma (Henchir Kouki) ; la troisième de Tucca Terebenthina (Henchir Dougga), Chusira (Kessera) et Couloulis (Henchir Djelloula?).

Entre les places de la côte et celles qui défendent l'intérieur, s'étend un vaste espace dépourvu de postes militaires.

C'est la plaine basse du Byzacium. Le stratège byzantin la croyait sans doute suffisamment protégée par les forteresses de la côte et la première ligne de défense de l'intérieur. Cette disposition aura son importance lors de l'arrivée des Arabes.

En somme, la Proconsulaire est hérissée de places fortes, et la nature montueuse de la province en facilite encore la défense. Le Byzacium est protégé sur la côte et dans sa région montagneuse ; la plaine basse, privée de postes militaires, est à peu près ouverte à l'invasion venant du sud.

L'organisation d'un système défensif aussi compliqué suppose chez l'occupant le propos bien délibéré de protéger le pays contre tout agresseur. Le Byzantin n'a pas seulement des forteresses, il a aussi une armée. Bélisaire était entré dans le pays avec environ dix-sept mille hommes de troupes [1]. Les effectifs mis sous les ordres de ses successeurs durent varier beaucoup suivant les nécessités du moment et les ressources du Trésor impérial. Justinien avait pris toutefois de vigoureuses mesures pour constituer en Afrique une force armée respectable. Ce fut l'œuvre d'un rescrit de 534 [2]. A la tête se trouve un officier de haut grade, le *magister militum,* au-dessous duquel un nombreux état-major commande les *milites*, ou l'armée mobile et les *limitanei,* armée territoriale composée de vétérans. L'armée mobile comprend, outre quelques soldats de la garde et les troupes régulières d'infanterie et de cavalerie, les *fœderati,* mercenaires engagés au service de l'Empire, et les *gentiles,* ou contingents indigènes. Il était difficile d'utiliser plus habilement les forces du pays. Nous n'avons pas trouvé mieux à faire en Algérie.

L'armée d'Afrique est commandée par des officiers de valeur. Solomon est l'ancien chef d'état-major de Bélisaire [3], Jean Troglita a été duc provincial en Tripolitaine [4], Genna-

1. Diehl, *Afrique byzantine*, p. 16.
2. Id., *ibid.*, p. 121 pass.
3. Id., *ibid.*, p. 48.
4. Id., *ibid.*, p. 131.

dius est « un officier énergique » [1], Germanos s'était déjà, comme « *magister militum per Thraciam*, distingué sur la frontière du Danube, en repoussant une incursion de Slaves » [2]; Artabane a, « non sans éclat, combattu dans les rangs des Perses [3] ». Héraclius « avait, dans les campagnes de Perse, fait une glorieuse carrière militaire, et, soit comme lieutenant du stratège Philippicus, soit comme général en chef, il s'était signalé par sa magnifique bravoure, autant que par son énergique fermeté à maintenir la discipline des troupes » [4]. Il faut, il est vrai, citer à côté d'eux Sergius et Aréobinde, qui ne semblent pas avoir déployé de brillantes qualités militaires dans leur commandement [5]; mais ils font exception à la règle et l'Empire sut envoyer après eux des chefs intelligents qui purent réparer leurs fautes. Généralement, l'armée est bien commandée. Il semble que, sous sa protection, le pays pût se développer à l'aise et mettre paisiblement en valeur les richesses de son sol. Cette terre d'Afrique est splendide de vigueur productive; la moindre pluie la couvre de moissons, et quand les ondées se font rares, l'olivier consent encore à donner ses riches récoltes. Au milieu du VIIe siècle, elle était en assez bon état: « En 27, nous dit el Bâdji, l'Ifriqïah était des plus florissantes, remplie de grandes cités et de belles contrées... De Tanger à Tripoli, on ne voyait que des arbres, des eaux, des fleurs, des fleuves, des prairies et des moissons [6]. » — « Le pays était boisé plus que de nos jours, dit M. Diehl; de grands arbres couvraient les crêtes, et la végétation forestière était assez dense pour que de grandes villes comme Laribus fussent presque cachées au milieu des bois... La

1. Diehl, *Afrique byzantine*, p. 463.
2. Id., *ibid.*, p. 83.
3. Id., *ibid.*, p. 356.
4. Id., *ibid.*, p. 517.
5. Id., *ibid.*, 338.
6. El Bâdji, el Khoulas'ât en-nâqiyah fi oumera Ifriqïah, Tunis, 1283-1866, p. 4.

presqu'île du cap Bon était couverte de forêts; de même le littoral de la Proconsulaire [1]. » — Chose singulière, cette prospérité relative de la contrée correspondait à la complète désorganisation de l'administration byzantine.

Celle-ci avait voulu trop bien faire. Elle avait ramené en Afrique, derrière Bélisaire, le formalisme pompeux et la hiérarchie coûteuse de la capitale et des paisibles provinces de Thrace et de Macédoine. Elle avait trouvé un pays richement pourvu par la nature, mais épuisé par les guerres et le pillage. Ce pays avait, comme aujourd'hui, de beaux oliviers et de vastes champs de céréales, mais il n'avait plus, comme au temps de Rome, le capital accumulé à la faveur d'une longue paix ni la clientèle d'une gigantesque cité, au profit de laquelle on l'avait soumis à une culture intensive. La population, au VIe siècle, avait souffert; elle était diminuée et appauvrie ; elle vivait au jour le jour, au hasard des récoltes; elle n'avait plus l'élasticité économique du temps passé. Un impôt trop lourd suffisait pour réduire au-dessous du nécessaire ses moyens d'existence. Or l'impôt était, en effet, écrasant. Le personnel administratif devait en absorber à lui seul une bonne partie. M. Diehl compte quatre cents employés dans l'Administration centrale [2]. Ajoutez-y ceux des provinces, en nombre au moins égal, et vous pouvez estimer ce que coûte une liste de fonctionnaires aussi longue. Imaginez les prévaricateurs, ce qu'ils sont en effet, et vous conviendrez qu'ils doivent revenir cher au pays. Celui-ci en prendrait peut-être son parti, s'il jouissait d'une tranquillité qui lui permît de déployer toutes ses ressources productives et de se créer quelques réserves; la paix, en amenant, par la force même des choses, un fonctionnement plus régulier de l'administration, permettrait de porter remède à ses plus gros défauts et rendrait plus difficiles les concussions et les abus de pouvoir ; mais, par une

1. Diehl, *Afrique byzantine*, p. 406.
1. Diehl, pp. 105-107.

fatalité dont nous aurons bientôt le secret, la province ne jouit pas de la paix, malgré les forteresses qui l'enceignent et les troupes qui l'occupent. Loin d'être un luxe inutile, forteresses et troupes suffisent à peine à défendre l'habitant paisible ; disons plus, elles n'y réussissent pas. Durant toute la période de l'occupation byzantine, nous voyons le pays envahi par les Maures. Les officiers du Basileus ne sont préoccupés que d'eux; ils subordonnent bien vite à la défense du pays le souci de l'administrer. La politique grecque en Afrique nous apparaît comme l'effort gigantesque et très méritoire d'un peuple policé pour soumettre et assimiler une province lointaine, que menace de tous côtés l'afflux des barbares. Les Romains y étaient parvenus jadis ; les Grecs possédaient leurs traditions, mais n'avaient plus leur puissance; ils firent ce qu'ils purent, et leurs efforts n'eurent pas d'autre résultat que de déchaîner sur le Byzacium et la Proconsulaire un effrayant cortège de calamités, et de consommer la ruine complète de l'œuvre latine en Afrique.

Passons rapidement en revue les circonstances de l'occupation grecque de 533 à 646.

En 533 et dans les années qui suivent, Bélisaire organise la défense du pays, relève le *limes* détruit, le garnit de soldats et installe une administration régulière.

En 545, Aréobinde est nommé gouverneur de l'Afrique. En mars 546, Guntarith, duc de Numidie, s'empare de Carthage, s'entend avec un chef indigène révolté, Antalas, et tue Aréobinde. Il est tué lui-même, deux mois plus tard, par un officier byzantin, Artabane, qui devient gouverneur.

On s'imagine l'état du pays après ces discordes civiles : « Durant ces deux années de guerres presque constantes, « la contrée avait été épouvantablement ravagée. Dans les « campagnes désertes, les villages dévastés ou abandonnés, « les églises ruinées, les fermes incendiées, les moissons « brûlées et détruites attestaient éloquemment le passage « des indigènes : et non seulement l'intérieur du pays, mais

« la région du littoral même avait cruellement souffert de « l'invasion. Une partie des habitants avaient péri sous l'épée « des Berbers ; d'autres, plus nombreux encore, avaient été « réduits en esclavage... Les villes elles-mêmes, menacées, « bloquées par les indigènes, parfois surprises et pillées, « voyaient diminuer leur population dans des proportions « énormes [1]. »

A la fin de 546, Jean Troglita remplace Artabane et, à l'aide de renforts venus d'Asie, bat, en 547, Antalas, aux environs de Sufetula; mais, presque en même temps, un autre chef indigène se révolte à son tour. Carcasan, roi des Ifuraces, entraîne avec lui les Nasamons et les Garamantes et inflige une sévère défaite à Jean Troglita à Gallica, au sud-est de Gabès (fin de 547). A cette nouvelle, Antalas se révolte de nouveau. Jean Troglita réussit à obtenir le concours de trois chefs indigènes, Ifisdaias, Coutsina et Iabdas; il établit son camp à Mamma, entre Qaïrouan et Sbiba et, malgré une révolte de ses réguliers, il bat Carcasan aux champs de Caton. « Dix-sept des principaux chefs berbères « étaient restés parmi les morts, et parmi eux le plus ter- « rible, Carcasan, dont la tête coupée, plantée au bout « d'une pique, allait orner la rentrée triomphale du *magister* « *militum* à Carthage. Après cette dure leçon, les tribus de « la Tripolitaine, épuisées, décimées, renonçaient à la lutte « et se réfugiaient au désert ; celles de la Byzacène, livrées à « la discrétion du vainqueur, n'avaient plus de salut que « dans une complète soumission [2]... » Antalas se soumit, en effet, et la paix fut rétablie pour quinze ans, jusqu'en 563.

A cette dernière date, le gouverneur, Jean Rogathinos, suscita une nouvelle révolte. Elle fut réprimée par une armée venue d'Orient; mais nous voyons en 565 un autre gouverneur, Thomas, fortifier Thubursicum Bure, Agbia et Thignica, villes situées dans la Zeugitane, bien en arrière des

1. Diehl, *Afrique Byzantine*, p. 359.
2. Id., *ibid.*, p. 379.

lignes de défense dont nous parlions précédemment. Cela nous porte à croire que ces dernières étaient souvent forcées, ou peut-être avaient été mises temporairement hors du rayon d'action limité de la force armée byzantine. — Les années qui suivent sont mauvaises. En 569, en 570 et en 571, trois *magistri militum*, Theodore, Theoctistos et Amabilis, sont successivement tués et un indigène, Garmul, fonde un royaume en Maurétanie. Gennadius, autre *magister militum*, réussit cependant à rétablir l'ordre une fois de plus ; en 579 et vers 584, la paix règne en Afrique. En 595, Gennadius dompte encore un soulèvement ; il est maintenant *exarque*. Le gouvernement de Constantinople a résolu, en effet, vers 582, de substituer en Afrique le gouvernement militaire au gouvernement civil. La réforme ne donne pas de résultats appréciables. Les militaires, devenus gouverneurs, réussissent peut-être mieux à défendre la province contre les Maures [1] ; ils sont peu souples vis-à-vis du pouvoir central. En 608, Héraclius retint à Carthage les navires de blé qu'il avait ordre d'envoyer à Constantinople [2]. En 610, il envoya contre Phocas son fils qui, comme lui, s'appelait Héraclius. Le jeune aventurier détrôna Phocas et fut proclamé empereur à sa place (5 octobre 610). Dans les années qui suivent, l'histoire de l'Afrique s'obscurcit. Vers 634, le stratège Pierre refuse d'aller au secours de l'Égypte, envahie par les Arabes. En 646, le régime militaire donne toute la mesure de sa valeur. Il avait, par un singulier retour de fortune, affermi en 610 le lien qui unissait la province à l'Empire. Maintenant, la même cause produit l'effet contraire. Un certain patrice, Grégoire, profita de la minorité de l'empereur Constant II, qui n'avait que quinze ans, et prétexta de l'attachement que ce prince marquait au monothélisme pour se proclamer empereur. « Les populations semblent s'être jetées avec empressement dans la révolte, et, non seulement

1. Diehl, p. 482.
2. Diehl, p. 518.

les Africains romanisés paraissent avoir soutenu le patrice; les tribus berbères aussi embrassèrent le parti de l'exarque, et c'est peut-être pour se rapprocher de ses alliés que Grégoire, quittant Carthage, alla fixer sa résidence à l'intérieur des terres, dans la grande et riche ville de Sufetula [1]. » Ce fut la fin de la domination impériale en Afrique.

Pour abattre les forteresses du *limes* et culbuter les réguliers de Byzance, il avait fallu de rudes coups. Pour désagréger les solides assises de l'occupation grecque, ébranler la confiance des gouverneurs et des généraux et les détacher parfois de l'Empire, il avait fallu une diplomatie adroite : ce fut l'œuvre des Maures. Ce sont eux qui ont abattu la puissance du Basileus et, par un contre-coup inattendu, édifié celle de Grégoire. Ces deux faits nous donnent la mesure de leur génie : ils travaillent à l'aveugle et, s'ils frappent fort, ils savent rarement pourquoi. Ce sont eux qui ont fait de l'Afrique ce qu'elle est au commencement du VIIe siècle. El Bādji nous en faisait tout à l'heure un tableau charmant. Il n'a pas exagéré, car les auteurs qui parlent des invasions constatent tous un état florissant. Notons qu'il s'agit d'auteurs arabes qui, en cette matière, ne sont pas exigeants et décernent sans hésitation un brevet de prospérité au pays le plus médiocre s'il est à peu près arrosé, planté et cultivé.

Les Maures ont souvent pillé depuis 533, mais leur ardeur s'est ralentie à partir de 595 [2]. Du reste, le pays s'est fait à cette nouvelle existence ; soumis à l'invasion périodique, il se défend de son mieux et parfois avec succès. Les villes fortifiées sont très nombreuses. Sauf dans la plaine inférieure du Byzacium, il serait difficile de faire dix lieues sans en trouver une. Le colon y court au premier avis d'une attaque et la cité, remarquablement munie, tient bien contre le barbare. Si celui-ci l'assiège, ce n'est qu'après un long blocus qu'elle consent à traiter, et la fatigue égale de l'assiégeant et

1. Diehl, p. 557.
2. Diehl, p. 482.

de l'assiégé rend facile la négociation de la rançon à payer. Parfois le colon ne quitte même pas sa terre ; il se contente de fortifier un poste ou de mettre en état de défense quelque ancien bâtiment de solide construction. Il en fait un donjon féodal qui abrite, au jour du danger, les gens du voisinage. Le Maure est si parfaitement ignorant de l'art des sièges qu'on peut espérer lui tenir tête dans un fortin de ce genre. Du reste, il ne vient pas tous les ans ; le cultivateur jouit de longues périodes de paix, troublées peut-être de fausses alertes qui le tiennent en haleine, mais heureusement écoulées dans l'indépendance à peu près complète du pouvoir et du fonctionnaire byzantins. Quand l'envahisseur s'avance, le pays s'arme, se retranche, vide ses campagnes, hérisse de piques ses innombrables bastions, tente des diversions, poursuit les corps qui s'en vont chargés d'un butin trop lourd, et réussit parfois à châtier rudement les voleurs. Cette vie du Byzacium aux VIe et VIIe siècles, c'est la même que celle du pays de la Tweed, du *border* écossais durant le moyen âge, des confins militaires autrichiens au siècle dernier. C'est la vie normale de toute région frontière, privée de limites naturelles, faiblement organisée à l'intérieur et voisine de populations belliqueuses, misérables et, partant, pillardes. Certes, nous sommes loin de la paix romaine et de la merveilleuse prospérité qu'elle avait développée aux premiers siècles de notre ère. Nous savons pourquoi les choses ont changé : les Romains ne sont plus là et les Maures y sont toujours.

III

Nous pouvons caractériser le Maure d'un mot : il est instable. Dans sa vie physique et morale, dans sa religion, dans sa politique, en tout et partout il est éminemment, irrémédiablement instable. « Genus hominum mobile », a dit de lui

Salluste. C'est le jugement le plus profond qui ait été porté sur son compte. Le Maure est instable avec opiniâtreté, avec délices; il se plaît au mouvement perpétuel, comme nous pouvons nous plaire à une entreprise de longue haleine qui réclame tous nos soins et absorbe toutes nos facultés. Ce mouvement stérile le ramène toujours au même point, de sorte que la fatalité semble vouloir que, tout en agissant sans cesse, il ne progresse pas, et que ce perpétuel déplacement de force se résolve en une immobilité sociale parfaite. L'agitation physique réduit chez lui la fonction mentale à sa plus simple expression. Il mène une vie grossière qui développe tout juste, chez les plus intelligents de la nation, le bon sens fruste et la finesse madrée de nos paysans.

Il est, comme tous les nomades, très pauvre et il désire vivement s'enrichir, mais, comme il est paresseux à souhait et qu'il ignore les principes premiers des arts, il préfère prendre au voisin son bien que travailler de ses mains comme lui. Il va à la guerre avec l'ardeur de l'homme primitif qui trouve en elle la satisfaction de ses plus ardentes passions et l'épanouissement de ses plus brillantes qualités. C'est un soldat incomparable et un stratège dont il faut se défier.

Il vit en tribus, soumises à un régime de gouvernement patriarcal fort primitif, mais auquel il tient beaucoup. L'autorité du chef de son clan est la seule qu'il accepte, et encore ne doit-elle pas être trop impérieuse. Il ne souffre aucune autre obéissance, et l'apparence même d'un commandement exercé par l'étranger lui est odieuse. Si le hasard le met en contact avec l'autorité d'un conquérant, il se révolte d'abord, ne se soumet que contraint par les armes et se révolte encore dès qu'il en trouve l'occasion. Il cherche à détourner le régime de l'administration directe par de fausses promesses d'obéissance et finalement ne s'incline que devant le complet anéantissement de ses moyens de défense et devant la supériorité écrasante du vainqueur. Ces derniers traits ne suffiraient pas à le distinguer du commun des nations. Ce qui caractérise le Maure, c'est qu'il ne com-

prend ni n'admet la demi-mesure, le compromis débattu, négocié et finalement consenti par les deux parties, le traité qui lie un peuple à un autre, en lui laissant l'autonomie la plus large, en respectant ses traditions et ses croyances, et en lui donnant d'autre part les moyens de s'élever peu à peu au niveau du suzerain, et de rivaliser avec lui d'industrie et d'intelligence.

Le Maure s'est contenté d'être instable. Il l'est d'abord dans sa vie physique : « Ceux d'entre les Berbers qui jouissent de « la puissance et qui dominent les autres s'adonnent à la vie « nomade... Les Berbers de la classe pauvre tirent leur sub- « sistance du produit de leurs champs [1]. » Dès qu'ils le peuvent, ils sont nomades; ne se fixent que ceux qui ne peuvent pas faire autrement. Les nomades promènent leurs troupeaux des plateaux du nord aux plaines du Sahara, suivant les saisons. Il leur faut beaucoup de terre, dont ils font peu de chose. S'ils ne se sentent pas à l'aise, ils vont chez le voisin, et les coups s'échangent pour savoir qui des deux restera maître du sol. Le butin ramassé dans le pillage qui suit ces rencontres donne envie d'en ramasser d'autre et l'esprit de la tribu se tourne vers la guerre. Victorieuse, elle met ses troupeaux dans les pâturages de l'ennemi et transforme en pacages les cultures envahies; vaincue, elle se retire hors des atteintes de l'adversaire, dans les plaines du sud, d'où la faim la ramène bientôt vers le nord.

Dans cette société primitive, les hommes, quand ils ne se battent pas, ne font rien. Nous les voyons encore de nos jours traîner devant leur gourbis ce farniente perpétuel dont les tire seulement la menace imminente de n'avoir rien à manger. Le nomade trouve sa nourriture dans son troupeau ; le sédentaire est bien obligé de travailler; les circonstances lui ont rendu la tâche difficile en le plaçant sur des hauteurs escarpées et rebelles à la pioche. Il remue avec courage cette terre ingrate. Nécessité n'a pas de lois.

1. Ibn Khaldoun, I, 187.

Ces nomades par goût, qui ne font rien, et ces sédentaires par persuasion, qui travaillent de leur mieux, n'ont jamais pensé à grand'chose. Leur esprit ne se fixe pas volontiers sur une idée. Ils ne se sont jamais souciés de scruter leur conscience intime ou d'étudier et d'organiser leurs coutumes. Si nous en jugeons d'après les qanouns qui sont encore en vigueur chez certaines tribus de l'Algérie, la législation berbère fut toujours d'une simplicité qui frisait la barbarie. Quant à la religion, elle n'exista jamais. Les Maures ne purent, par leur propre effort, s'élever au-dessus de l'idolâtrie. Pressés par les nations voisines, ils adoptèrent sans répugnance, au hasard des circonstances, les croyances qu'on leur enseigna. Ils furent païens, puis chrétiens orthodoxes ou hétérodoxes, et ne cherchèrent dans leur foi nouvelle que le moyen de plaire au vainqueur et de se glisser dans son intimité. Au VIIe siècle, quelques tribus pratiquaient le judaïsme.

En somme, dans la vie morale, même insouciance, même instabilité que dans la vie physique. Tous les sentiments y sont subordonnés, comme dans la vie physique toutes les actions, à la satisfaction de l'intérêt matériel immédiat.

Nulle part l'instabilité du caractère berber n'est plus sensible que dans le gouvernement et dans la politique. J'ai tenté de montrer ailleurs dans quelle mesure le pays et les conditions générales de la vie ont pu impressionner la nature intime de l'homme et le pousser dans la voie où nous le trouvons. Je ne veux ici qu'esquisser la forme du gouvernement et les apparences de la politique.

Les Berbers montent par ondes, pour ainsi dire périodiques, du désert du sud vers le plateau du nord. Du plateau, ils dominent des plaines basses, riches et bien habitées, dont les richesses les tentent. Sur le plateau, ils se battent entre eux, et les plus forts jettent en bas les plus faibles. L'espoir du pillage et la nécessité de se répandre ailleurs poussent également les tribus vers les établissements étrangers des côtes.

2

Le gouvernement appartient, dans ces tribus, à des chefs auxquels il est dévolu par le droit d'hérédité, ou qui s'en emparent par les moyens violents. Ces chefs sont avant tout des commandants militaires. Leur principale fonction consiste à défendre le bien de la tribu et à prendre celui des autres. Si l'un d'eux parvient, après une série de razzias heureuses, à réduire à merci les clans du voisinage, il fonde un royaume aux limites assez indécises. Attirés par le bruit de ses exploits, les guerriers d'alentour lui offrent leur concours ; il devient très puissant et tient tout le pays. Au premier échec qu'il éprouve, la confédération des clans se brise ; chaque tribu retourne à son parcours et le royaume s'écroule. Il n'avait de raison d'être que la valeur personnelle du souverain. Celui-ci disparu ou celle-là contestée, il s'évanouit tout naturellement.

Il ne s'est jamais trouvé de chef maure qui sût donner à sa nation une raison supérieure de rester unie. Généralement, la confédération temporaire avait pour but la lutte avec l'étranger, la défense du territoire quand ce dernier était fort, ou l'attaque de ses positions quand il était faible. Battu, le chef maure fait sa soumission ; il s'engage à payer tribut, à fournir un contingent militaire, à reconnaître la suzeraineté de l'adversaire, qui se contente généralement de ces conditions pour ne pas poursuivre une guerre dont il ne voit pas la fin. Vainqueur, le chef pille le pays et se fait payer sa retraite à beaux deniers comptants. Ses succès sont, du reste, rarement complets, car il n'est pas seul dans le pays ; il a des voisins jaloux, qui offrent volontiers à celui qui devrait être leur ennemi commun l'appui de leurs armes, pour abattre la puissance envahissante de leur frère. Toute la politique berbère résulte logiquement de l'état social et de la tournure d'esprit de la nation. Elle ne poursuit que des buts très prochains, très particuliers à l'homme du moment ou à la tribu dominante. Si je cherche en elle une idée permanente, je ne trouve que le dessein bien arrêté de vivre librement la vie nomade et de l'égayer de beaux pillages.

Voilà le cercle refermé : partis de la vie nomade comme d'une donnée primordiale, nous y revenons comme à une conséquence nécessaire. C'est bien l'immobilité dans l'instabilité.

Le monde berber constitue, autour des établissements latins ou grecs d'Afrique, comme un océan sans cesse en mouvement, parcouru de courants inattendus et fort violents, qu'il est aussi difficile de connaître que de maîtriser. On ne peut se contenter de refouler l'invasion au delà d'une frontière puissamment défendue, car le Berber, avec tous ses défauts et en partie à cause d'eux, représente une puissance militaire de premier ordre.

Le Berber est un bon soldat, qui possède une tactique bien adaptée aux conditions du terrain sur lequel il manœuvre. Il est armé à la légère, il est généralement monté ; cela lui donne une grande rapidité d'allures. Il attaque à l'improviste et sait fuir au besoin; il connaît tous les points d'eau et, par eux, les routes possibles de l'ennemi. Soldat d'aventure, il se ménage et préfère aux batailles rangées, toujours meurtrières, les escarmouches d'avant-postes qui fatiguent l'ennemi sans coûter beaucoup de sang à l'agresseur, et les manœuvres tournantes qui portent les escadrons sur des convois mal ou peu défendus, où il y a du butin à faire et pas de coups à recevoir. La légion romaine est restée longtemps embarrassée, en face d'un adversaire aussi insaisissable. C'est Métellus qui trouva le moyen de le réduire, en négligeant le corps d'armée pour attaquer le pays, et en razziant au lieu de rechercher les batailles rangées. Lamoricière employa depuis, avec le même succès la même stratégie dans ses campagnes d'Algérie. C'était appliquer à l'ennemi sa propre tactique et le vaincre par ses propres armes. Mais il faut, pour appliquer le procédé, une troupe nombreuse et aguerrie. Si on ne la possède pas, mieux vaut traiter. C'est ce que firent souvent les généraux de Byzance.

Deux tactiques se présentaient à leur choix : fixer l'instabilité berbère, et pour cela écraser la tribu, la razzier à fond,

l'obliger à crier grâce, lui enlever ses chevaux, ses armes, la plus grande partie de ses troupeaux, et la jeter avec le reste dans la plaine, sous la garde de petits postes reliés par des routes militaires ; dresser entre ces barbares soumis et leurs frères du désert une ligne infranchissable de forteresses, et réprimer sévèrement la moindre velléité d'indépendance : ce fut la tactique romaine. Elle coûtait cher, mais elle fut souveraine jusqu'au jour où la digue élevée contre l'afflux des barbares venant à crever sur quelque point, l'invasion galopa de nouveau dans les pays pacifiés.

Ou bien pactiser avec quelques chefs; leur accorder des honneurs, des titres, voire des pensions, et se servir d'eux pour tenir les autres en respect. Ce fut le plus souvent la tactique byzantine; elle était scabreuse ; elle coûtait presque plus cher au trésor et beaucoup plus à l'amour propre impérial. Ce ne fut, du reste, jamais qu'un pis aller, qui aboutit au singulier état de choses que nous constatons à la fin du VIIe siècle : la puissance du Basileus a disparu, et un gouverneur, qui s'est déclaré indépendant, administre, avec l'assentiment des chefs indigènes, les anciennes provinces ou au moins une partie d'entre elles. Grégoire fait évidemment à Sufetula de la politique berbère et se maintient en employant à son profit les procédés dont usaient ses prédécesseurs au profit de l'Empire.

Les deux systèmes que nous venons d'indiquer ont également pour but de maîtriser le Berber. Nous n'en trouvons pas, dans la politique romaine ou grecque, qui poursuive son assimilation. Outre qu'il n'était pas de coutume, dans l'empire, de chercher à s'attacher le barbare par un autre lien que celui de la sujétion sans condition, les occupants de l'Afrique connaissaient assez l'adversaire qu'ils avaient en face d'eux pour savoir que l'entreprise eût été parfaitement inutile. Le Maure ne s'assimila pas, parce qu'il lui eût fallu pour cela se plier à des conditions de vie qui lui semblaient inacceptables. Il y avait entre lui et l'Aryen une trop grande distance, que ni l'un ni l'autre n'étaient disposés à franchir.

Finalement le Berber l'emporta, puisque la puissance grecque disparut de l'Afrique ; mais, toujours maladroit, il ne sut pas profiter de son succès : il vécut tranquille en son domaine que les circonstances, plus que son adresse, avaient délivré du voisinage de Byzance. Il semble, du reste, qu'aux approches des invasions arabes, la nation berbère ait traversé une crise ; nous voici vers 650, et depuis 595 les Berbers n'ont pas fait d'incursions, au moins importantes. Des circonstances que nous ignorons les avaient sans doute affaiblis ; cette hypothèse expliquerait aussi la présence du patrice Grégoire qui, en un autre cas, eût été jeté à la mer avec le reste des Grecs.

Au VIIe siècle, les principales tribus berbères étaient les suivantes : sur le haut Bagradas, les Caunes et les Silzactæ ; au sud-est de la Byzacène les Naffur (probablement les Nefouça d'Ibn Khaldoun) ; entre Fernana et Thala les Frèxes (probablement les Fraichiches de nos jours) ; entre le littoral et les chotts, les Mecales, les Astrices, les Anacutasur, les Urceliani ; derrière eux, dans les Maurétanies, les Masmoudah, les Zenatah, les Aurabah ; entre la Byzacène et Leptis Magna, les Austures (Haouara des Arabes) et les Ilaguas (Louatha) ; au-delà, les Gadabitani et, plus loin encore, dans la Cyrénaïque, les Barcéens.

IV

Berbers et Byzantins, ou mieux Berbers et Aryens, n'avaient pas pu s'entendre. Les Aryens demandaient trop à une race notoirement inférieure, qui ne voulait rien accorder. Ils durent recourir à la force, qui les maintint au pouvoir jusqu'au jour où la puissance des adversaires l'emporta ; ce jour-là, l'influence aryenne fut réduite à fort peu de chose, dans une contrée qu'elle avait eu cependant tout le loisir de pénétrer. Cela montre mieux que tout autre fait à quel point la nation soumise était restée rebelle à l'exemple du vainqueur.

Le Berber ne restera pas longtemps maître de l'Afrique; un nouvel envahisseur lui en enlèvera bientôt la domination. Voici venir l'Arabe. Le Berber va-t-il mieux s'entendre avec lui qu'avec le Byzantin? Comprendra-t-il mieux l'esprit et le caractère sémites que l'esprit et le caractère grecs? Saura-t-il s'assimiler à cette nouvelle nation, lui qui n'a pu se fondre en aucune autre? Les invasions arabes en feront-elles ce que l'occupation romaine ou grecque n'a pu en faire : un peuple homogène dans ses éléments ethniques, plié à une loi unique et professant la même religion?

Cette question a soulevé de très grosses discussions, dans lesquelles les opinions les plus opposées ont été affirmées avec une égale autorité. Dans ces débats, comme dans beaucoup d'autres, les avocats de l'une et l'autre cause se sont laissés emporter par la chaleur de l'argumentation aux opinions les plus extrêmes et ont parfois déplacé, à leur insu, la position de la question, pour la résoudre dans le sens de leur thèse. Si bien que ce problème à la fois historique, politique et social qui, à tout prendre, ne doit pas être plus difficile à résoudre que beaucoup d'autres, est devenu d'une remarquable obscurité et semble défier les plus experts discuteurs.

Il faut, à mon sens, pour voir clair dans la question, en poser de nouveau les termes. Il faut aussi en étudier soigneusement les divers éléments, abstraction faite de toute théorie préconçue. Il faut surtout se contenter de la solution que le procédé nous donnera, quelque imparfaite et peu satisfaisante qu'elle soit. Autrement dit, il faut se bien garder de soutenir une thèse et de poursuivre la solution de ses goûts à travers des arguments fortement impressionnés par les besoins de la cause.

Les discussions sur l'importance et l'influence des invasions arabes en Afrique datent du jour où nous-mêmes avons occupé le pays. Elles furent engagées par des géographes, des sociologues, des hommes politiques, autant et plus que par de purs observateurs. Au fond, il s'agissait de savoir

lequel, du Berber ou de l'Arabe, était le plus assimilable à nos mœurs et à notre civilisation. Pour les uns, l'Arabe n'a fait en Afrique que de courtes apparitions, il a impressionné vivement le caractère de la nation berbère, puis il a plié sous le choc en retour de cette dernière et l'a laissée maîtresse du pays. Pour les autres, l'Arabe a littéralement subjugué l'Afrique du Nord, en a fait une des plus solides *maisons de l'Islam* et domine encore la contrée par sa religion, ses mœurs, sa langue et ses lois.

Les deux théories sont également absolues, l'une concluant à l'existence de l'empire berber, l'autre au maintien de l'empire arabe. Les orientalistes, les arabisants défendent la seconde; la première est soutenue par tous ceux qui, pour une raison quelconque, méconnaissent l'Islam et lui veulent mal de mort. Toutes deux arrivent à des conclusions également inacceptables. La première tend à la négation de l'influence arabe islamique dans un pays où presque tous les indigènes parlent la langue de Mohammed et pratiquent sa religion, la seconde conclut à la suprématie complète et permanente de la race arabe sur une région où, de bonne heure, les envahisseurs se sont fondus dans la population autochtone.

Des opinions aussi tranchées dans la forme et aussi contestables dans le fond étaient tout au plus de mise dans les discussions des praticiens de la politique coloniale; elles n'auraient jamais dû pénétrer les œuvres des observateurs désintéressés et des savants de carrière qui, s'ils cherchent la solution de la question pendante, doivent au moins appliquer à sa recherche les règles d'une critique aussi scientifique que possible.

Nous connaissons déjà trois des quatre éléments de la question : le pays, le Byzantin, le Berber.

Le pays, nous le savons d'un accès difficile dans sa région montagneuse, très facile au contraire vers le sud. Le Byzantin, nous l'avons vu dépenser un très grand effort pour organiser le pays, et finalement échouer pour de multiples rai-

sons, dont la meilleure fut l'hostilité et la constante attaque du Berber. Le Berber, nous l'avons trouvé bon soldat, nomade invétéré, pillard incorrigible, sauvagement indépendant et, semble-t-il au moins par les résultats, inassimilable. Observons maintenant le caractère de l'Arabe, voyons dans quelles dispositions il vient en Afrique et ce qu'il apporte avec lui de tendances organisatrices, de facultés d'assimilation, de puissance attractive ou répulsive. Nous découvrirons tout naturellement par là les points de contact qui purent s'établir entre la race indigène et le nouveau conquérant. L'histoire des invasions nous dira comment, en fait, le contact s'est opéré. La connaissance du pays et de ses habitants, du conquérant et de sa tactique, nous permettra de saisir l'aspect particulier de ces opérations de guerre et de les ramener à leur réelle importance, qui me semble être moindre que celle dont on les gratifie d'ordinaire.

Peut-être arriverons-nous, par ce lent travail d'approche, à résoudre la question que je signalais tout à l'heure. Ce n'est pas précisément celle que se posaient nos devanciers. Je ne veux pas savoir qui l'a emporté, en Afrique, du Berber ou de l'Arabe, question oiseuse qui n'est pas susceptible de solution, mais comment l'Arabe et le Berber ont commencé à former, aux VIIe et VIIIe siècles de notre ère, le conglomérat ethnique si solide que nous avons trouvé en Afrique lors de la conquête. C'est là le seul fait que nous puissions considérer comme acquis. La race berbère forme encore aujourd'hui la base du mélange qui constitue la population de l'Afrique du nord. Je laisse aux ethnologues le soin de rechercher dans quelle proportion le sang arabe s'y trouve mêlé; l'idée arabe, la foi islamique ont pénétré ces esprits et les tient sous sa loi. Sang berber, pensée arabe, telle sera, si vous voulez, la formule de la combinaison. Je ne la donne pas pour scientifique, mais je crois que, dans son ampleur un peu vague, elle indique la direction dont nous avons besoin. Je ne prétends même pas, pour le moment, résoudre le problème ainsi délimité; je ne veux que mettre sous les yeux du

lecteur les faits dans leur simplicité. S'ils ne nous mènent pas à une conclusion très précise sur la question de fond, ils nous diront au moins comment cela s'est passé.

Encore un mot avant d'aborder l'étude de l'Arabe.

En quittant l'Afrique byzantine du VIIe siècle pour observer son futur conquérant et l'histoire de la conquête, nous entrons dans un monde nouveau, qui exige, chez celui qui veut le comprendre, une tournure d'esprit spéciale et comme une adaptation particulière des facultés. L'esprit et la civilisation arabes sont fort complexes, dans leur apparente simplicité; la pensée arabe est aussi volontiers imprécise que la nôtre est rigide; l'action arabe prend souvent à nos yeux un aspect insolite, incohérent, invraisemblable, qui nous déroute; elle éclate parfois comme un coup de théâtre que rien n'a préparé; parfois aussi elle reste inachevée et inutile sans qu'on sache pourquoi. Celui qui apporterait à l'observation d'un pareil milieu une logique implacable, et qui voudrait y introduire la série habituelle de nos déductions, risquerait fort de rendre obscur ce qui n'est que vague, et incompréhensible ce qui n'est qu'indéterminé. Pour saisir l'ensemble, il faut se tenir assez loin du détail, ne pas supposer une raison profonde à chaque action, un but précis à chaque entreprise, une conclusion nette à chaque pensée, une solution logique à chaque question.

Certes, nous sommes loin du monde latin et du monde grec. Tenons-nous en le plus éloignés possible, car les comparaisons seraient désastreuses pour notre étude. Une fois pour toutes, pénétrons-nous de cette idée que c'en est fait pour l'Afrique de l'admirable ordonnance latino-grecque. Disons-nous bien que nous allons assister à des événements tout nouveaux, d'un aspect très particulier, qui ne se rattachent en rien au passé et veulent être étudiés pour eux-mêmes.

Nous avons trouvé tout à l'heure le trait fondamental de la physionomie du Berber, dans l'instabilité de l'esprit et du corps; si nous voulions chercher à l'Arabe une caractéris-

tique du même genre, nous la trouverions sans doute dans la profonde simplicité des mœurs, des institutions et de la religion. Mais il est toujours dangereux de ramener à un trait unique les multiples linéaments qui constituent la physionomie d'une nation. La simplicité dont je parle n'est bien souvent qu'apparente. Elle est très sensible dans les institutions; elle fait place, dans le caractère et l'esprit, à une redoutable complexité. Sans reprendre ici une étude que j'ai poussée très loin ailleurs, je veux seulement me demander quel bagage d'idées, quels éléments de force et quels moyens de gouvernement les Arabes apportent avec eux en Afrique.

Le prophète Mohammed avait donné à ses fidèles une religion très simple dans sa conception et très aisée à pratiquer. C'est la foi dans le Dieu unique, qui jugera au jour de la Résurrection et récompensera chacun selon ses mérites. Pas de dogmes compliqués, pas de mystères. Est musulman quiconque a prononcé en connaissance de cause la profession de foi ; et il sera bon pratiquant s'il dit régulièrement ses prières, fait l'aumône, jeûne au temps voulu, paye la dîme et visite une fois dans sa vie les lieux saints. Non seulement l'accès de la confession islamique est ouvert à tout venant, mais la loi ordonne au musulman de convertir autour de lui. Par l'exemple, par la prédication, voire même par quelque violence [1], il doit chercher à gagner les infidèles. Ceux-ci sont divisés en deux groupes : les païens, qu'on peut traiter sans ménagements s'ils ne se convertissent pas, et ceux qui croient en Dieu unique, les juifs et les chrétiens, qu'il faut respecter dans leurs personnes, tout en les tenant dans un état d'infériorité qui leur conseille de s'élever, par l'abjuration, au rang de leurs vainqueurs.

Entre toutes les vertus et toutes les pratiques que la religion préconise, il est un commandement que l'Arabe écoute d'une oreille particulièrement attentive, et qu'il se sent

1. « Opprimez-les, dit le Qoran, jusqu'à ce qu'ils paient la capitation et qu'ils soient humiliés » (IX, v. 30).

tout disposé à suivre : c'est celui qui ordonne la guerre sainte : le *Djihâd*. Les autres préceptes de la loi qoranique sont obéis, certes, sans murmurer; celui-ci est exécuté d'enthousiasme. Le Musulman pourra parfois discuter la formule des autres versets du *Livre*, ceux qui parlent du *Djihâd* se passent de commentaire.

La guerre sainte consiste à se jeter sur les territoires des infidèles, qui sont *Dar el-h'arb*, maison de la guerre, pour en chasser les troupes organisées et les faire rentrer dans le *Dar el Islam*, la maison de l'Islam, c'est-à-dire l'ensemble des provinces soumises à l'autorité du Commandeur des croyants.

La doctrine musulmane pouvait, dans son ensemble, satisfaire les aspirations de la race arabe; elle répondait, à n'en pas douter, à la tournure de son esprit; elle pénétrait sans difficulté une âme toute préparée à la recevoir et taillée à sa mesure. La conception du Djihâd satisfit mieux encore l'âpre désir d'expansion et la rage de prouesses qui rongeait au VIIe siècle les fils d'Ismaël. Ils s'étaient jusqu'alors battus les uns contre les autres en des guerres interminables, engagées sur le plus vain prétexte, poursuivies durant des années à travers les massacres et terminées seulement par le complet épuisement des adversaires. Le génie de Mohammed unit ces forces qui s'usaient inutilement les unes sur les autres et leur indiqua un point où frapper. Sans le Djihâd, qui donna à la fureur de combats des sectateurs de la foi nouvelle un exutoire grandiose, l'Islam se fût dévoré en luttes intestines que nous ne connaîtrions même pas.

Peu après la mort de Mohammed, ses fidèles envahirent le monde. Ils furent, dans leurs expéditions, remarquablement servis par les circonstances.

La nature leur traçait trois routes qui, au sortir de l'Arabie, menaient dans trois directions différentes : la première, gagnant à droite l'Euphrate, allait vers le plateau de l'Iran, la Transoxiane et l'Inde ; la seconde, montant droit vers le nord, conduisait en Asie-Mineure ; la troisième, tour-

nant vers l'ouest, menait en Égypte et, de là, dans les provinces du nord de l'Afrique. Ces trois routes étaient également ouvertes : les États qu'elles traversaient étaient travaillés intérieurement de convulsions pénibles ou s'effondraient sans bruit sous le poids des années ; ils n'étaient pas de grande défense. De plus, la configuration du sol était telle que l'Arabe ne dût jamais rencontrer, sur chacune de ces routes, plus d'un ennemi à la fois. Il pouvait battre en détail, successivement, les futurs *dzimmi*.

Les troupes musulmanes conquirent d'abord la Syrie. Malgré la défense des armées impériales, les villes de la province tombèrent successivement en leur pouvoir. Elles gagnèrent ensuite l'Égypte, qui fut soumise sans grand'peine, et la Perse, qui se défendit davantage. Arrivées en Égypte, elles songèrent à l'extrême Occident. C'est cette partie des invasions arabes que j'entreprends de raconter.

Les Ismaélites étaient de grands guerriers. Le genre de vie qu'ils menaient les contraignait à se garder sans cesse du voisin. Pour se bien défendre, il faut parfois attaquer : ils ne s'en faisaient pas faute. La nécessité de protéger les troupeaux contre les maraudeurs, la tribu contre ses voisins, la caravane contre les coupeurs de grands chemins, leur mit constamment les armes à la main et développa chez eux des qualités belliqueuses qui ne demandaient qu'à fleurir. Au VIIe siècle, nous trouvons dans l'Arabe un homme entraîné à la vie violente, prêt à toutes les entreprises dangereuses, décidé à tout risquer pour gagner dans ce monde un lot meilleur que le sien et dans l'autre le Paradis que lui promet son prophète. Cette récompense suprême, le croyant peut l'obtenir de diverses façons. Celle qui lui paraît la plus simple et la plus sûre consiste à mourir dans le combat pour la foi musulmane. Le soldat qui tombe les armes à la main en luttant pour l'Islam est proclamé *Châhid*, martyr ; le ciel lui est ouvert.

Ce guerrier a toutes les vertus et tous les défauts des hommes de son genre. Il est intrépide dans le combat, mais

il est aussi cruel. Il ignore la clémence et ne comprend pas plus qu'on lui fasse quartier, qu'il n'aurait lui-même l'idée d'épargner l'ennemi vaincu. Il pousse son action jusqu'au bout et abuse de la victoire : « Garde-toi de lâcher une vipère après lui avoir coupé la queue », dit Abou Adina dans une pièce de vers. Cruel par instinct et peut-être un peu par nécessité, il est aussi généreux à ses heures, sans mesure encore et aussi follement qu'il était, auparavant, féroce. S'il épargne difficilement l'homme mûr, il protège volontiers la femme, l'enfant, le vieillard. Comme tous ceux qui portent l'épée et qui vivent plus souvent en guerre qu'en paix, il a un très grand respect pour la seule sauvegarde du droit de la guerre : la parole donnée. Il est loyal; il tient son serment.

C'est un soldat de choc, qui vaut par l'ardeur individuelle, l'effort personnel. Ce n'est pas un soldat de bataille rangée : il ne sait pas se tenir à sa place dans un ordre de marche ni mesurer ses distances dans une manœuvre tactique. Il déploie toute sa valeur en courant droit devant lui : « Notre unique préoccupation est devant nous, fait dire Abou'l Mahasin à 'Ibādah ibn es'-S'āmet, un des conquérants de l'Égypte. Mais il est aussi prompt à la retraite qu'ardent à l'attaque, et il répond mal à la direction du chef ; ce sont, au point de vue militaire, ses deux grands défauts, qui ont souvent condamné son effort à la stérilité, et qui l'ont toujours fait échouer, quand il rencontra un adversaire fortement organisé, qui ne se laissa pas enfoncer au premier choc.

L'Arabe est très prompt à la retraite. Sa tactique est bien connue : il se jette en masse sur l'ennemi et cherche à enfoncer sa ligne. S'il réussit, la bataille est finie et la poursuite commence ; s'il échoue, il se replie et va se reformer pour tenter une nouvelle attaque. A la deuxième ou troisième tentative infructueuse, il se trouve trop affaibli pour recommencer, et il se retire définitivement. Sa retraite peut le porter loin. Peut-être s'arrêtera-t-elle au prochain obstacle naturel qui lui offrira un suffisant appui, peut-être l'emportera-t-elle pour toujours hors du pays dont il avait projeté la

conquête. Mais cela n'est plus une question de tactique, c'est une affaire de convenance. Nous en aurons de frappants exemples dans l'étude des campagnes africaines : l'Arabe est très fougueux à l'attaque et la reprend sans relâche au commencement des opérations, quand il est à jeun, quand il n'a pas de butin, quand sa troupe est légère, et peut, sans rien compromettre, risquer de grands coups. La retraite, alors, est rare et s'arrête vite. Mais quand le butin devient important, quand il encombre les bagages de l'armée et quand il alourdit sa marche, le soldat devient plus circonspect, renonce aux entreprises douteuses et refuse le combat toutes les fois qu'il le peut. Autrement dit, il devient moins maniable pour le général. Il ne l'était pas beaucoup auparavant, mais sa fougue servait les projets du chef; sa pusillanimité pourra les contrarier, et son insubordination les fera échouer tout à fait.

Le guerrier refuse le service quand bon lui semble et, chose curieuse, nous ne trouvons pas, dans la loi qoranique, faite, cependant, pour un peuple de soldats, l'obligation à l'obéissance passive qui, seule, fait la véritable armée. Au point de vue social, cet oubli est la plus grosse lacune dont put souffrir l'œuvre de Mohammed. Eût-il, du reste, réglé ce point, le résultat eût été sensiblement le même, car l'indépendance et la désobéissance étaient trop au fond du caractère arabe pour qu'un précepte, même d'origine divine, pût jamais les en effacer. J'ai donné ailleurs d'assez nombreux exemples de cette insubordination *endémique* pour n'avoir point à y revenir ici [1].

Les armées arabes n'eurent jamais de bien gros effectifs. Les historiens ont peut-être voulu, en les diminuant encore, augmenter l'importance du succès obtenu. Il est douteux qu'aucune d'elles ait eu plus de 100,000 hommes. Mohammed, dans sa première expédition d'Égypte, avait 10,000 cavaliers et 20,000 fantassins. En 631, il harangua, au mont Arafa,

1. *L'Afrique du Nord, etc. avant les Invasions*, pp. 160, 182 pass.

114,000 musulmans. Nous pouvons évaluer à 200,000 le chiffre des Arabes qui prirent part aux expéditions hors de la péninsule. La configuration des lieux les contraignit vite à se diviser en plusieurs corps d'armée et celui d'Égypte ne dut pas être le plus nombreux, car les résistances de ce côté ne furent pas très vives.

Les combats de Syrie avaient, du reste, coûté cher à l'armée d'invasion et les guerres civiles auxquelles donna lieu la dévolution du khalifat dévorèrent aussi beaucoup d'hommes. Ainsi s'expliquent les effectifs de 20 ou 30,000 combattants, que les annalistes donnent aux armées qui entrèrent en Égypte et en Afrique.

L'armée arabe comptait beaucoup de cavaliers; les fantassins, équipés à la légère, marchaient vite et pouvaient, à la rigueur, utiliser, pour aller plus rapidement encore, les convois de chameaux qui suivaient la troupe. Celle-ci constitue un ensemble remarquablement cohérent et mobile, deux qualités nécessaires pour la guerre de pillage que le musulman va entreprendre. Il faut attaquer l'ennemi par surprise et, en évitant ses coups, lui enlever son bien. L'armée est précédée de batteurs d'estrade, qui éclairent le pays tout en prélevant sur lui un premier tribut. Si les défenseurs sont invisibles, les éclaireurs se dispersent dans toutes les directions, jusqu'à ce qu'ils trouvent leur contact. Alors ils se replient sur le gros de la troupe qui, augmentée sans cesse des petits corps qui la rejoignent, connaît par eux la position de l'adversaire, et marche à lui si le général veut la bataille.

Celle-ci commençait, chez les Arabes de l'*époque de l'Ignorance,* par des combats singuliers. Les généraux grecs n'étaient pas très friands de ce genre d'exercice, et la coutume s'en perdit durant les invasions. Nous en pourrons cependant trouver quelques exemples. J'ai dit tout à l'heure en quoi consistait précisément l'attaque arabe, suivie de la retraite qui prépare un nouvel assaut; c'est « el kerr oul ferr », pratiqués de tous temps par les troupes musulmanes.

Le pays une fois conquis, qu'en fera-t-on? S'il est totale-

ment subjugué, l'Arabe, ne rencontrant plus de résistance, y reste, l'organise à sa manière èt en fait une province de l'empire. Si la contrée possède encore des éléments de défense, si ses populations font mine de résister et si elles savent s'enfermer derrière les murailles de leurs forteresses pour y tenir tête à l'envahisseur, celui-ci se consulte. Il ne connaît pas grand'chose à l'art des sièges, et ses procédés pour prendre les places fortes consistent fort simplement à les bloquer pour les affamer ou à les enlever par ruse. Le blocus est un procédé long, qui devient impraticable lorsque les places sont nombreuses et peuvent se prêter un mutuel appui en se débloquant l'une l'autre ; la ruse suppose un traître qui livre une porte, et ce personnage complaisant ne se trouve pas toujours à point nommé. Pour peu qu'en présence d'une contrée qui fait mine de résister, l'Arabe se juge un trop mince effectif, il s'en va. Il part d'autant plus vite que son butin est plus beau et qu'il se trouve plus loin de sa base d'opération. L'invasion alors mérite à peine son nom ; c'est une incursion passagère, qui ne laisse pas de traces dans le pays.

Ce qui frappe surtout dans les campagnes des Arabes, c'est l'importance qu'y prend le butin. A peine la bataille finie, le soldat le partage et l'on sent, au soin qu'il apporte à l'opération, qu'à ses yeux elle offre un intérêt capital. C'est là une des contradictions qui étonnent nos esprits occidentaux. Nous savons les Arabes enflammés d'une grande ardeur religieuse ; nous les voyons sortir de chez eux pour convertir l'univers ; nous les supposons préoccupés de leur salut, de la vie future et des moyens d'y gagner une bonne place ; nous en faisons une nation d'ascètes guerriers, et tout cela est juste. Mais en même temps, nous les découvrons très âpres au gain, très soucieux de leur intérêt matériel et parfois disposés à lui tout subordonner. La contradiction, fort naturelle en soi, nous étonne quand elle est portée à ce point. Elle laisse trop facilement, à notre gré, coexister deux sentiments de force égale, deux moteurs également impérieux,

dans un caractère que nous voudrions plus simple, pour la clarté de notre compréhension. Habituons-nous à ces oppositions violentes : elles sont de la nature même du sujet. En voulant les réduire, nous simplifierions trop ce qui ne peut l'être et, pour être plus clairs, nous serions moins véridiques.

Dès les premières rencontres des soldats de Mohammed, des querelles s'élevèrent entre eux au sujet du partage des prises. Le Prophète résolut de le régler d'avance : il réserva un cinquième du butin, le quint de Dieu, pour le trésor public, et répartit les quatre autres cinquièmes entre les soldats, à raison de trois parts pour le cavalier, et d'une pour le fantassin. Cette règle fut, depuis lors, toujours suivie. Elle eut pour conséquence de développer beaucoup la cavalerie dans les armées musulmanes.

L'occupation fut généralement assez douce aux populations. Les habitants du plat pays durent, sans nul doute, souffrir beaucoup des conséquences de la campagne. Nous voyons toutefois le khalife Abou Bekr recommander à ses généraux de bien traiter et leurs soldats et les vaincus. Les villes obtiennent souvent des capitulations avantageuses ; les biens particuliers des églises sont respectés. Le récit des campagnes de Syrie et d'Égypte donne cette impression dont je parlais tout à l'heure, d'une chose nouvelle, d'une marche jusqu'alors inconnue des faits. On sent tout le long de cette histoire que l'envahisseur n'entend pas la vie comme l'entendaient les anciens conquérants, et les habitants mêmes des pays occupés. Ce sont des *gens de la tente*, et ils s'en font gloire. Ils dédaignent les *gens de l'argile*, ceux qui habitent dans des maisons ; ils conservent, toutes les fois qu'ils le peuvent, leur vie nomade. Bien mieux, ils ne songent même pas à pénétrer dans l'existence de leurs sujets, ni à leur imposer leurs mœurs. Ils ne saisissent pas vivement le pays conquis et ne lui impriment pas brutalement la marque de leur suprématie.

De là ces coutumes si nombreuses que nous y retrouvons aujourd'hui encore, ces religions si diverses, cette indépen-

dance assez grande de la vie familiale et de la conscience. S'il y eut une assimilation, elle fut lente; seul le désir du sujet, de se mêler au vainqueur en confessant sa religion, l'accéléra. L'Arabe lui-même ne la poursuivit pas de parti pris. Le sentiment de l'intérêt travailla pour lui. — La simplicité du gouvernement était, dans cette société, portée à son comble.

Quand le général a obtenu la reddition des villes fortes, il les munit contre un retour possible de l'ennemi ; si ces places ne lui paraissent pas suffire à la défense, il construit sur la frontière une ligne de postes, ou *ribâts* qui rappelle, sous une forme plus grossière, le *limes* des Byzantins [1]. Au centre du pays, il élève un réduit qui servira de garnison à la troupe en temps de paix : c'est un *qaïrouân*. La province ainsi défendue appartient bien définitivement à la vraie foi. Elle entre dans la *terre de l'Islam* et obéit au Khalife.

On appelle khalife le lieutenant de Mohammed, celui qui est appelé à gouverner, en son lieu et place, le peuple des croyants. C'est un chef à la fois temporel et religieux. Les premiers khalifes furent désignés de façon plus ou moins régulière, soit par leur prédécesseur, soit par quelque assemblée de notables. L'imperfection du système amena des guerres civiles et la substitution du khalifat héréditaire au khalifat électif. Avec les Omiades, le Khalife devint un souverain très jaloux de son autorité temporelle, peu soucieux de son pouvoir spirituel. Il eut à lutter contre de nombreuses rébellions, causées soit par l'hérésie religieuse, soit par les compétitions des prétendants au pouvoir, soit par l'ambition des gouverneurs de province. Ils purent, cependant, maintenir l'Empire dans l'obéissance et dans un état de paix relatif. Leur gouvernement fonctionna à peu près régulièrement; c'est lui que nous trouverons en Afrique. Quel était-il théoriquement?

1. « Un historien arabe rapporte que, de son temps, il y avait une ligne « non interrompue de ribâts, sur la frontière musulmane, depuis l'Océan Atlan- « tique jusqu'à la Chine. » (Ibn Khaldoun, I, p. 83).

Le Khalife est un souverain absolu. Il est assisté par des vizirs, ou ministres qu'il choisit à son gré, et qui sont en même temps ses commensaux, ses familiers. La loi est renfermée dans le Qorān ; le Khalife n'a pas la peine de la faire. Il ne peut la changer. Il ne se soucie pas de la modifier dans ses détails, ni de l'éclairer par un commentaire souvent nécessaire : ce dernier soin incombe aux jurisconsultes, qui rendent aussi la justice en matière civile. Le souverain rend lui-même la justice en matière criminelle ou délègue ce soin à ses officiers.

L'administration se réduit à peu près uniquement à la perception de l'impôt. Ce dernier consiste, pour l'infidèle soumis ou *dzimmi*, en deux taxes, la *djiziah* et le *kharadj*. La djiziah est une taxe de capitation, qui diffère suivant que le pays est devenu *terre d'Islam*, après un traité ou par la reddition sans condition. Dans le premier cas, l'acte de capitulation, a fixé le montant de l'impôt exigible, qui devient taxe de répartition ; dans le second, le tribut est une taxe de quotité, du maximum de 40 dirhems. Les vieillards, les femmes et les enfants sont exemptés. Le kharadj est un impôt foncier qui, comme la djiziah, est de répartition ou de quotité, suivant qu'il y a eu, ou non, capitulation.

Les Musulmans payent un impôt spécial, la *Zekāt*, qui pèse à la fois sur leurs terres et sur leurs biens mobiliers.

Le gouverneur, lève toutes ces taxes, en applique une partie aux besoins du pays et envoie le reste au Khalife. S'il veut rester en faveur, il fait bien de grossir cette dernière part. Parfois, il préfère s'attribuer le plus gros morceau ; il s'insurge alors contre son maître et se proclame indépendant au temporel, tout en continuant à respecter l'autorité spirituelle du Khalife, en faisant dire la prière en son nom dans les mosquées et en frappant, à son nom également, la monnaie. Le Khalife sait qu'il ne peut compter sur la fidélité de ses officiers. Au premier soupçon, il les destitue, et souvent il les fait mettre à mort. Chaque prince nouveau veut avoir ses fidèles et modifie le personnel administratif.

Ce gouvernement est primitif, maladroit, instable ; mais il est fortement maintenu et défendu par son principe même, fondé sur la loi religieuse.

Telles sont en traits, à dessein fort raccourcis, les apparences du peuple arabe, au moment où il va entrer en contact avec les nations de l'Afrique du Nord. Je me demandais, au commencement de ce paragraphe, si le Berber pourrait s'entendre avec lui. Je ne voudrais pas que cette expression dépassât ma pensée. Il ne faut pas compter que le Berber se laisse subjuguer, par son nouveau conquérant, de façon si complète qu'il perde son caractère propre. Mais on peut croire que ces deux esprits également primitifs, que ces deux natures, pliées dès longtemps à la même existence, que ces deux individus, soumis à des institutions assez semblables et de valeur à peu près identique, trouveront, sans les chercher, des points de contact. Ce ne sera pas tout à fait l'égalité dans la barbarie, car l'Arabe peut offrir à son vassal un état social sensiblement supérieur, une foi religieuse très élevée, une conception de l'État suffisante, une culture générale fort primitive mais pleine de promesses. Les caractères, les institutions, les aspirations des deux races sont assez semblables pour se saisir et se pénétrer mutuellement, et cependant ils offrent d'assez grandes différences pour que leur rapprochement ne soit pas une inutile superposition, mais comble, chez chacun des peuples mélangés, certaines lacunes. Celles-ci sont surtout du côté berber.

L'Arabe s'agrège facilement l'étranger qui se fait musulman ; la foi islamique est facile à saisir et à pratiquer, le gouvernement du Khalife est d'une simplicité qui doit plaire aux rustiques habitants de l'Afrique. Mais ceux-ci sont fort soupçonneux et préfèrent à tout l'indépendance. Ils ne se laisseront pas gagner par persuasion ; il faudra les soumettre par les armes pour les amener à l'Islam. Pour le moment, nous constatons qu'il existe entre eux et les conquérants certains points de contact possibles. L'histoire des invasions, en

nous apprenant comment les Berbers se rapprochèrent peu à peu du vainqueur, nous fera peut-être comprendre comment s'élabora, au VIIe siècle, le mélange ethnique et social qui constitue encore aujourd'hui le fond de la population de l'Afrique du Nord.

CHAPITRE II

Les Invasions

LES PREMIÈRES INCURSIONS

(21. H. - 641 J.C. — 27 H. - 647 J.C.)

I. Introduction. — But et plan de l'étude.
II. Conquête de l'Égypte par 'Amr ibn el 'As (20. H. 640).
III. Prise de Barqah par 'Amr. (22 H. 642). — Expédition de 'Oqbah ibn Nāfi' dans le sud-ouest. — Prise de Tripoli par 'Amr. (23 H. 643). — Expédition de Bosr ibn Abi Art'ah à Ouaddān.
IV. Retour de 'Amr en Égypte. — Il est destitué et remplacé par 'Abd Allah ibn Sa'ad ibn Abi Sarh'. (25 H. 645). — Révolte du patrice Grégoire contre Constant II. (26 H. 646). 'Otsmān donne à 'Abd Allah le commandement d'une expédition contre l'Ifriqïah.
V. La première grande incursion. — Jugement des auteurs. — Elle est précédée de reconnaissances. — Marche de 'Oqbah ibn Nāfi' sur Maghmedas et Ouaddān. (26 H. 646).
VI. Date de l'expédition de 'Abd Allah ibn Sa'ad. (27 H. 647). Elle est préparée par les soins du khalife 'Otsmān.
VII. Personnages qui y prennent part.
VIII. Mise en marche de l'armée. — Siège infructueux de Tripoli. — 'Abd Allah entre en Ifriqïah. — Sa tactique.
IX. La bataille de Sobaït'alah.
X. Le rachat du pays.
XI. Résumé de l'expédition de 'Abd Allah. — Son caractère.
XII. Comment les historiens arabes racontent l'expédition et pourquoi ils ne donnent pas des détails plus abondants.

I

Nous connaissons maintenant les acteurs et le théâtre de l'action. L'étude en a été d'autant plus longue qu'étaient complexe le caractère des premiers et multiples les appa-

rences du second. — Le pays nous a retenus relativement peu de temps, car il est simple d'aspect, et l'on peut facilement déduire, de sa rapide observation, des conclusions probantes. — Le Byzantin n'apparaît qu'au second plan dans notre récit. Des auteurs compétents ont étudié son histoire africaine ; il nous a suffi de résumer leurs développements pour comprendre le caractère de la domination byzantine. Rien qui ne soit clair et précis comme l'esprit grec lui-même. — Les Berbers furent plus difficilement saisissables. Ils ne se sont jamais souciés de conter au monde leurs exploits, et moins encore de décrire leur caractère ; leurs ennemis et leurs maîtres l'ont fait parfois pour eux, et ne les ont point flattés. Mais leur caractère est si simple et leur histoire est si banale, que les récits d'auteurs étrangers à leur race et ignorants de leur nature intime suffisent pour nous apprendre ce que nous en désirons savoir.

Les Arabes nous ont retenus plus longtemps. Ils sont, dans le récit qui va suivre, la raison d'être de tout ce qui est, le principe agissant qui meut la masse entière. Nous les considérons avec un intérêt accru et une importance marquée. L'histoire, du reste, est coquette dans son allure et dans ses procédés ; elle interroge avec des curiosités, se répand en bavardages de femme. Elle fait volontiers les doux yeux aux vainqueurs, aux grandiloquents, aux heureux, et s'attarde dans leur cortège. Les Arabes méritaient l'attention que nous leur avons accordée, et la sollicitaient. Tout notre effort n'a réussi qu'à constater combien leur nature était différente de celle de l'Aryen. Il semble qu'une étude aussi longue, parvenue à des conclusions aussi négatives, soit inutile ; peut-être se demandera-t-on pourquoi nous l'avons entreprise et poursuivie. C'est que nous n'avons pas cessé de penser, durant cet exposé préliminaire, que les conclusions entrevues n'étaient pas aussi décevantes qu'elles en avaient l'air ; qu'après tout, conclure au contingent, à l'approximatif, au relatif et au probable, c'est encore conclure ; qu'atteindre, après une

pénible recherche, partie du doute ignorant et indécis, à un doute raisonné, limité et sagement contenu, c'est avoir fait un pas vers la vérité, et cela nous a affermi dans l'opinion que pour connaître des hommes et juger leurs actions, il faut se mettre à leur niveau, partager leurs pensées et parler pour ainsi dire leur langage, de même qu'on se baisse pour lire dans les yeux d'un enfant.

Le doute, nous le retrouvons dans la seconde partie de notre exposé, et il y prend une apparence plus obsédante peut-être et plus troublante. Tout à l'heure, il portait sur des conclusions qu'il est loisible à quiconque de combattre et de remplacer par d'autres ; maintenant, il porte sur le fond de la question, sur les faits, sur les dates, sur la trame même de l'histoire ; il menace de la détruire et de nous laisser en face du néant. Mais la trame est solide ; elle résiste, et nous pouvons en tirer bon parti pour l'usage que nous en voulons faire.

Je n'ai pas, en effet, d'autre désir que de montrer comment l'Arabe a pu, en fort peu de temps, placer sous sa loi une contrée que d'autres cherchèrent, pendant de longs siècles, à dominer, sans y parvenir jamais complètement, et je serai trop heureux si je réussis à dire pourquoi l'Arabe y parvint. L'esquisse que je viens de tenter des caractères des acteurs nous met déjà sur la voie. Elle nous a montré, entre l'indigène berber et le gouvernant byzantin, une antipathie profonde, irrémédiable, que la vie côte à côte excite au lieu de réduire. Elle nous fait entrevoir déjà, entre ce même Berber et l'envahisseur qui s'avance, certaines affinités que le contact développera. Voyons maintenant comment le contact eut lieu.

Les faits que je vais relater ne sont pas aussi douteux que certains auteurs se plaisent à le dire. Ils manquent de précision, et ils sont peu nombreux. Je ne prétends ni les préciser maladroitement ni en augmenter le nombre par de fâcheuses hypothèses, mais je veux les serrer de près, pour

en tirer toutes les conclusions légitimes. Si, parfois, je parviens à compléter un récit, à rétablir l'ordre rationnel d'une série d'événements, ce sera bien ; je m'estimerai beaucoup plus heureux si je puis tirer de l'ensemble des faits logiquement exposés, débarrassés des rares légendes dont s'effrayaient mes prédécesseurs, une impression aussi juste, une opinion aussi rationnelle que possible. L'étude des sources de cette histoire, l'observation de l'histoire elle-même, m'ont profondément convaincu que les auteurs nous en disent tout ce qu'on en pouvait dire, et nous donnent, avec l'impression juste que nous recherchons, les moyens de nous faire une opinion raisonnée. Seulement, il faut les laisser parler. Aussi les citerai-je le plus souvent possible. Si les dates qu'ils donnent ne concordent pas toujours, les détails qu'ils ajoutent s'harmonisent fort bien, et nous font pénétrer dans le mystère de cette histoire. Quand ils auront parlé, je vérifierai et je confronterai leurs dires, et le lecteur s'étonnera peut-être de voir combien tout cela fut simple et logique.

Nous verrons d'abord les premières reconnaissances dirigées sur l'Ifriqïah, puis la grande invasion de l'an 27 de l'hégire, dans son vrai caractère, et le flux et le reflux constants des armées arabes sur la frontière de la Byzacène. Nous découvrirons trois hommes qui appliquèrent des génies fort différents à l'entreprise de la conquête, et nous trouverons la raison du succès d'Abou'l Mohadjir et de la défaite de 'Oqbah ibn Nāfi' dans la politique que chacun d'eux suivit. H'asān ibn en-No'mān nous apprendra ensuite comment l'Arabe conquit définitivement l'Afrique du nord, et nous en resterons là, car nous saurons alors et pourquoi et comment cela se fit.

II

En l'an 20 de l'hégire, 640 de Jésus-Christ, 'Amr ibn el 'Ās conquit l'Égypte. Il avait emmené avec lui bon nombre des guerriers musulmans et des meilleurs ; Abou'l Mahasin

nous en donne la liste, d'après Ibn 'Abd el Hakem; elle renferme beaucoup de noms que nous retrouverons plus tard en Ifriqïah : 'Abd Allah ibn ez-Zobaïr ibn el 'Aououām, Sa'ad ibn Abi Ouaqqās, 'Abd Allah ibn 'Amr ibn el 'Ās, Khāridjah ibn Hodzāfah, 'Abd Allah ibn 'Omar ibn el Khat't'āb, el Miqdād ibn el Asoued, 'Abd Allah ibn Sa'ad ibn Abi Sarh', Nāfi' ibn 'Abd Qaïs el Fihri [1].

En entraînant ces guerriers vers l'Égypte, 'Amr décida du sort de l'Afrique du Nord. Il semble, en effet, que ce continent ait exercé sur eux un attrait irrésistible, car ils n'en sortirent plus volontiers, et nous les retrouverons dans toutes les expéditions destinées à en assurer la conquête. Ils devinrent des *Africains* comme le furent, plus tard, nos officiers de l'armée d'Algérie. 'Amr leur apprit la guerre ; la conquête de l'Égypte fut la première grande opération à laquelle ils prirent part et, à cet égard, elle nous intéresse particulièrement.

Les forces organisées du gouverneur de l'Égypte, Moqaouqas, furent rapidement anéanties et sa capitale Fost'āt' tomba, après un siège assez court, aux mains des Arabes. 'Amr s'installa dans le pays et accorda l'*Amān* aux habitants. C'est, pour les historiens arabes, une question, de savoir s'il passa avec les Égyptiens un traité en règle, ou s'il se borna à leur assurer la sécurité de leurs personnes et de leurs biens. Edz-Dzehebi, 'Ali ibn Ribah', disent qu'il n'y eut pas de traité; Yezid ibn Abi H'abīb dit qu'il y en eut un, sauf pour Alexandrie. Abou'l Mahasin va plus loin, et nous donne le texte de la convention [2].

III

En 21 H-641 J.-C., 'Amr construisit à Fost'āt' une mosquée et s'installa définitivement dans le pays. La même année, il

1. Abou'l Mahasin, *Annales* 22.
2. Abou'l Mahasin, *Annales* 26.

prit Alexandrie, dont il confia le gouvernement à ʿAbd Allah ibn Hodzāfah, et s'avança jusqu'à Barqah, dont il s'empara dans la même année encore, dit Ibn ʿAbd el Hakem, l'année suivante (22 H-642 J.-C.), disent Ibn al At'ir [1] et Beladzori [2]. « Après s'être emparé d'Alexandrie, dit ce dernier, ʿAmr ibn « el ʿĀs marcha à la tête de ses troupes vers le Maghreb, et « atteignit Barqah, ville de la Pentapole. Il accorda la paix « à sa population, moyennant une *djizïah* de trois mille di- « nars, qu'ils payèrent en vendant ceux de leurs enfants « qu'ils voulurent vendre [3]. » — « 'Abd Allah ibn Salih' rap- « porte, d'après el-Leïts ibn Saʿad, qui le rapporte lui-même « de Yezid ibn Abi H'abīb, que ʿAmr ibn el ʿĀs écrivit dans « la charte de paix qu'il accorda aux Berbers Loouātah, du « pays de Barqah : « Vous aurez le droit de vendre vos « enfants et vos femmes pour acquitter votre part d'impôt [4] ». — Abou'l Mahasin dit à peu près la même chose ; il diffère toutefois sur le chiffre de la *djizïah* [5], et ajoute un détail curieux : « ʿAmr... accorda la paix aux habitants, moyen- « nant une capitation de *13,000* dinars et, pour acquitter cet « impôt, il les autorisa à vendre tels de leurs enfants qu'ils « voudraient..... Dans ce temps-là, aucun collecteur du *Kha-* « *radj* n'entrait à Barqah. *Les habitants envoyaient le mon-* « *tant de leur capitation au moment de l'échéance* [6] ». ʿAmr expédia vers le Sud-Ouest, dans le désert, un guerrier qui, plus tard, devait se faire un grand nom en Afrique, ʿOqbah ibn Nāfiʿ. Il semble que les Arabes n'aient pas connu d'abord la vraie route de la conquête, droit vers l'Ouest. Peut-être craignaient-ils aussi le voisinage de la mer, sur laquelle ils ne pouvaient se risquer, et dont l'immensité houleuse était pour

1. Kamil, III, 20.
2. L'expédition eut lieu vers la fin de l'année 21, selon de Slane, lettre à M. Hase, d'après Abou'l Mahasin, edz-Dzehebi, ibn ʿAbd el H'akem.
3. Beladzori. Fotouh', 224.
4. Id., 225.
5. Ibn al At'ir, Kamil III, 20, dit que la *djïzïah* fut de 13,000 dinars.
6. Ibn ʿAbd el Hakem, I, 302.

eux plus effrayante que le vide immobile du désert. Le fait est que, dans leurs incursions, je ne sais quel instinct les poussa d'abord vers le sud, vers les sables et les roches pelées, les oasis et les puits rares.

Les historiens ne donnent pas d'autres détails sur la prise de Barqah et l'expédition de 'Oqbah. Ces événements ne méritaient guère davantage, et ce qu'on nous en dit suffit à déterminer leur nature et leur portée. L'Arabe conquiert facilement et signe souvent des traités ; la lutte n'est pas longue ; elle est rarement décisive, car l'habitant des villes préfère s'entendre avec l'envahisseur que tenir derrière ses murailles en perdant le plat pays, et l'envahisseur, très ignorant de l'art des sièges, aime mieux traiter que perdre son temps à des opérations de guerre d'un succès douteux. Il est venu sans plan arrêté, ignore à peu près le pays, ne sait jamais bien où il va ni à quel ennemi il a affaire et craint toujours, au soir de la victoire, un retour brusque de la fortune, l'arrivée de renforts à l'ennemi, la défaite, et la perte du butin qu'il a déjà acquis. Aussi réalise-t-il le plus souvent et le plus vite possible les bénéfices de la campagne : il exige des contributions de guerre, en argent monnayé, qui puissent être facilement emportées dans une retraite et, pour les avoir plus fortes, il fait les conditions belles à l'habitant, dont il se soucie peu, qu'il n'administre pas et qu'il soumet à peine.

Cet habitant, c'étaient, dans les villes et autour d'elles, des Grecs, des Latins, un mélange assez semblable à celui qu'on y trouve maintenant ; dans les campagnes, c'était le Berber.

« Barqah, dit Ibn al At'ir, était habitée par les Loouātah, « qui appartenaient à la race berbère. Voici la raison de l'éta- « blissement des Berbers en cet endroit et dans les autres « parties du *Gharb* (de l'Occident). Ils habitaient, avant, le « pays des Philistins, en Syrie, et leur roi était *Djâloût*. « Lorsque celui-ci fut tué, ils émigrèrent vers l'Occident « et atteignirent la Libye et la Marmarique, qui sont deux

« contrées de l'Égypte occidentale. Là, ils se dispersèrent. « Les Zenatah et les Meghilah, qui étaient deux de leurs tri- « bus, gagnèrent l'Occident et les montagnes; les Loouātah « s'établirent dans le territoire de Barqah, qu'on appelait « autrefois Ant'aboulous (Pentapole) et allèrent jusqu'au « Sous; les Hoouārah s'installèrent dans la ville de Labadah, « et les Nefousah dans celle de Sabrah [1]..... » Nous venons de voir les Loouātah de Barqah faire leur soumission. En 22 ou 23 H (642-643 J.-C.) 'Amr alla plus loin et atteignit Tripoli. Les auteurs diffèrent sur la date : Ibn al At'ir [2], Abou'l Mahasin [3], Ibn 'Abd el Hakem [4] disent 22, Ibn Abi Dinār [5] dit 23, mais tous sont d'accord sur les circonstances du siège et les conditions de la reddition.

« Quand il eut conquis la ville de *Masr* (Fost'āt', capitale « de l'Égypte) et celle d'Alexandrie, 'Amr envoya 'Oqbah « ibn Nāfi' vers Barqah et Zaouilah et les contrées environ- « nantes, qui firent leur soumission. 'Amr se mit ensuite en « marche lui-même et razzia la ville de Tripoli, dont il « s'empara, de même que des montagnes des Nefousah (tribu « de Berbers), qui étaient chrétiens. Tout cela se passait au « temps de 'Omar ibn el Khat't'āb, en l'an 23 [6]. » Ibn Abi Dinar est le seul auteur qui parle d'une expédition particulière de 'Oqbah sur Barqah; les autres ne mentionnent que celle qu'il dirigea sur Zaouilah. 'Amr a bien pu, en effet, envoyer une avant-garde dans la Cyrénaïque et, parvenu lui-même sous les murs de Barqah, utiliser le corps devenu disponible dans une marche vers Zaouilah.

« 'Amr, dit Ibn al At'ir, quand il en eut fini avec Barqah, « marcha sur Tripoli du *Gharb*, et l'assiégea durant un « mois, sans pouvoir s'en rendre maître. Il avait établi son

1. Ibn al At'ir, Kamil, III, 20.
2. Kamil, III, 20.
3. *Annales*, 85.
4. De Slane, 302.
5. Kitab el Mounīs, 23. Voir, sur la divergence des dates, Fournel, I, 18 n.
6. Ibn Abi Dinār, Kitab el Mounīs, 23.

« camp au sud de la ville. Un homme de la tribu de Modledj « en sortit un jour pour chasser, avec sept de ses compa- « gnons. Ils allèrent à l'ouest de la ville et, au retour, très « fatigués par la chaleur, gagnèrent le bord de la mer. Le « mur d'enceinte n'allait pas jusqu'au flot, et l'on voyait les « navires des Grecs amarrés en face des maisons. Le Mod- « ledji et ses compagnons remarquèrent le passage entre « la muraille et la mer; ils s'y engagèrent, pénétrèrent dans « la ville, et poussèrent le cri : Dieu est le plus grand[1] ! » — Ahmed ibn Zaïni Dahlān raconte le fait en des termes à peu près identiques[2] et ajoute : « Quand les Roum entendirent « le *tekbir* (Dieu est le plus grand !) proféré dans la ville, ils « crurent que les Musulmans avaient pénétré dans celle-ci « et qu'il n'y avait plus pour eux de salut que dans leurs « navires. 'Amr et ceux qui l'entouraient, entendant le « combat et les cris dans la ville, s'avancèrent avec l'armée « et y pénétrèrent. Peu de Roum échappèrent..... »

Ibn 'Abd el Hakem rapporte le même fait, mais il établit le camp musulman « auprès du petit dôme qui couronne la « hauteur située à l'est de la ville[3] ». Il est d'accord, pour tous les autres détails, avec les auteurs précédents. En somme, le siège fut long; il dut être pénible pour les musulmans et la prise de la ville ne fut due qu'à un hasard heureux. La population fut passée au fil de l'épée.

'Amr, une fois maître de Tripoli, envoya Bosr ibn Abi Art'āh à Ouaddān, qu'il soumit. Ce guerrier, dont le nom est rapporté très différemment par les auteurs[4], tient une grande place dans l'histoire des guerres de l'Islam. Il prit part à l'expédition de 'Abd Allah ibn Sa'ad et à celle de 'Oqbah, en 46; entre temps il avait, en 40, pris la Mekke et

1. Ibn al At'ir, III, 20.
2. Foutouh'āt el Islamiyah. Partie I, p. 87.
3. Ibn 'Abd el Hakem — de Slane — 302.
4. Beladzori l'appelle Bosr ibn Abi Art' ah; Ibn 'Abd el Hakem l'appelle Bisr; el Bekri, Bichr ibn Art'āh; Abou'l Mahasin, Bichr ibn Ourt'āh; Edz-Dzehebi, Bosr ibn Abi Art'āh.

Médine pour le compte du khalife Mo'aouïah. Sa marche sur Ouaddān ressemble à celle de 'Oqbah sur Zaouïlah. L'une et l'autre eurent le même résultat, le paiement d'une contribution de guerre, suivi d'une prompte retraite. 'Amr, en effet, pendant ce temps, abandonnait Tripoli et rentrait à Barqah. D'après Ahmed ibn Zaïni Dahlān, c'est alors seulement qu'il traita avec les Berbers de cette région, moyennant une *djizïah* de 13,000 dinars.

IV

Le généralissime n'abandonnait pas, sans espoir de retour, l'Occident, qu'il avait à peine entrevu. La conquête avait été assez facile; Tripoli seule s'était défendue, et sans succès ; le reste de la contrée avait été aisément soumis et les lieutenants de 'Amr, en s'avançant jusqu'à Ouaddān et Zaouïlah, qui se trouvaient, la première à quinze jours, la seconde à vingt-cinq jours de marche de Tripoli [1], avaient prouvé qu'on pouvait sans grand' peine aller bien au delà des points précédemment atteints. Beladzori rapporte que, lorsqu'il était encore à Tripoli, 'Amr écrivit au Khalife 'Omar : « Nous « sommes à Tripoli, à sept journées de marche de l'Ifriqïah. « Si le Commandeur des Croyants veut nous autoriser à « l'envahir, il en sera ainsi fait. » 'Omar lui défendit d'y aller. Il disait : « Ce n'est pas l'Ifriqïah, mais un lointain « perfide [2]. » Le Kalife se défiait de l'ardeur belliqueuse de son lieutenant. Celui-ci n'avait cependant pas formé sur l'occident de grands projets. 'Amr ne voulait faire en Ifriqïah que ce qu'il avait fait auparavant, avec tant de succès, en Tripolitaine : mettre lestement à sac le pays, et se retirer. Il avait ses préoccupations permanentes ailleurs, en Égypte,

1. Cf. Fournel, I, 18, n. 7.
2. Beladzori, Fotou'h, 226.

et ce dernier pays réclama bientôt tous ses soins. En 23, 24 ou 25 H, suivant les auteurs [1], les Grecs tentèrent de reprendre Alexandrie, qui, en effet, se rendit à leur général, Manuel; mais celui-ci fut battu dans une rencontre aux environs de la ville, qui retomba aux mains des Arabes. Manuel fut tué dans le combat [2].

Des expéditions du genre de celles que menèrent 'Oqbah, Bosr et 'Amr lui-même ne durent pas être rares; elles étaient trop faciles et trop tentantes pour que les troupes arabes, réduites à l'inaction en Égypte ou dans la Cyrénaïque, s'en privassent. Voici, du reste, ce que dit à ce sujet le *Rïădh en-Nofous :* « En l'an 25, les Musulmans envoyèrent des « corps de cavalerie, *comme ils étaient accoutumés de faire « du temps de 'Amr;* ces corps atteignirent les confins de « l'Ifriqïah et firent du butin, qu'ils ramenèrent à 'Abd Allah. « Celui-ci écrivit à 'Otsmān ibn 'Affān, en l'informant de ce « que les Musulmans racontaient de leurs ennemis et de leur « proximité [3]. » Ainsi, sous le gouvernement de 'Amr ibn el 'Ās, et sous celui de son successeur, des corps de cavalerie allaient tâter les frontières de l'Ifriqïah, et nous sommes en droit de supposer que les expéditions de Bosr ibn Abi Art'āh, de 'Oqbah ibn Nāfi', de 'Abd Allah ibn Sa'ad, et des deux 'Abd Allah ibn Nāfi', que nous citions tout à l'heure, furent répétées chaque année, de l'an 21 à l'an 27, et allèrent chercher, de l'autre côté des Syrtes, le contact avec les restes de la puissance byzantine.

Le *Rïădh* nous apprend aussi [4] qu'en 25 (645 J.-C.), 'Amr avait été destitué du gouvernement de l'Égypte. Le nouveau

1. Abou'l Mahasin (24) donne les différentes versions et admet la date 25.
2. Ahmed Dahlān, I, 97.
3. بي سنة خمس وعشرين بعث المسلمين بي جرايد الخيل كما كانوا يعملون بي ولاية عمرو باصابوا من اطراب ابريقية وغنموا بجاوا بالغنائم الى عبد الله بكتب الي عثمان بن عبان يخبره بما قال المسلمون من عدوهم وقربهم من حور المسلمون ۞
El Māleki, *Rïădh en-Nofous*, fol. 2 v°, l. 9. *Sic* pour les deux derniers mots.
4. Id., fol. 2 v°, l. 9.

khalife, 'Otsmān, lui substitua son frère de lait, 'Abd Allah ibn Sa'ad ibn Abi Sarh' ibn Hārits. Sa faveur eût pu choisir plus mal. 'Abd Allah était un guerrier de valeur, qui avait fait ses preuves à cette même armée d'Égypte qu'il commandait maintenant. Plus heureux que son prédécesseur, il obtint du Commandeur des Croyants l'autorisation d'envahir l'Ifriqïah. 'Otsmān ne craignait pas, comme 'Omar, pour les armées de l'Islam, le *lointain perfide*. Il était aussi heureux de fournir à son protégé une occasion de se distinguer, que 'Omar était peu soucieux de procurer à 'Amr une gloire nouvelle. Peut-être était-il au courant des troubles qui agitaient alors la province. C'est en 26 de l'hégire, 646 J.-C., que, d'après Théophane, le gouverneur Grégoire se révolta contre Constant II. Les Arabes connaissaient ce « Djordjīr », comme ils l'appelaient, et devaient savoir que *cela marchait mal* dans son gouvernement. Il reste, dans leurs annales, un souvenir de cela, quelques phrases confuses, des réminiscences vagues. Mais l'auteur n'a plus ici l'assurance qu'il affiche en parlant des choses arabes. Ce sont des hommes et des faits qui l'intéressent médiocrement, son grand procédé d'information, la tradition, lui fait défaut; il est dépaysé et peu curieux, il dit peu de choses; sachons lui en gré. Avec la brillante imagination que lui prêtent les critiques modernes, il eût pu inventer et nous mettre, entre des versions diverses et fantaisistes, dans un grand embarras.

V

Le récit des expéditions de 'Amr en Tripolitaine nous permet de déterminer, dès maintenant, le caractère des incursions arabes. Nous n'avons pas discuté longuement ces faits, qui étaient fort simples et que tous les auteurs admettaient. Il n'en est plus de même pour ceux qui suivent. Nos prédécesseurs ont présenté la première invasion comme un fait

historique vague, qu'on ne devait admettre qu'en faisant toutes réserves sur les circonstances qui l'entourèrent et les conséquences qu'il entraîna. Celui qui étudia avec le plus de conscience ces temps et ces pays considère que « la lutte « entre les Arabes et le patrice Grégoire, telle qu'elle nous « est racontée par en-Nouaïri et même par Ibn Adzāri, pré- « sente tous les caractères d'un roman[1]... » M. de Slane, dans sa lettre à M. Hase, relative aux premières expéditions des Arabes en Ifriqïah, traite de roman le récit qu'en-Nouaïri a emprunté à un traditionniste qu'il appelle ez-Zohri, sans autre désignation. Il ajoute : « Je ne me propose pas de « raconter les nombreux épisodes, tous si visiblement sus- « pects, de cette première expédition[2] ». Jugements sévères et peu mesurés. Nous pourrions les discuter à fond; mieux vaut reprendre l'histoire elle-même et, en usant d'autres auteurs qu'en-Nouaïri et Ibn Adzārī, considérer les faits dépouillés du *merveilleux* dont ceux-ci les ont fardés, rechercher leur suite probable et reconstituer leur ensemble.

La grande expédition fut précédée d'incursions d'avant-garde. Cela est assez logique et serait supposable même si les auteurs n'en avaient pas parlé. Mais ils parlent et nous ne pouvons pas douter. 'Amr avait désiré envahir l'Ifriqïah, et sa subite disgrâce l'empêcha seule de mettre à exécution un projet que son successeur, 'Abd Allah ibn Abi Sarh' reprit aussitôt. A peine nommé, (25 H-645 J.-C.) il envoya des escadrons en reconnaissance vers l'Occident. Il avait pour cela de bonnes raisons : la curiosité d'un inconnu que lui-même avait frôlé lors de la première expédition de 'Amr à Tripoli, l'espoir de la ghaziah, le souci de répandre la foi musulmane et surtout, je crois, le désir d'employer des soldats inactifs, qui lui étaient un embarras, et pouvaient deve-

1. Fournel, *Les Berbers*, I, 111.
2. *Journal asiatique*, novembre 1844.

nir un danger. Il envoya les plus impatients en éclaireurs, et leurs incursions durent se succéder rapidement. « Quant « à la raison de la conquête de l'Ifriqïah et de la fondation de la « ville de Qaïrouan, el Ouāqidī rapporte ceci : « Quand 'Amr « ibn el 'Ās eut été destitué du gouvernement de l'Égypte et « que 'Abd Allah ibn Abi Sarh' en eut été investi en l'an 25, « ce dernier expédia les Musulmans par détachements de « cavalerie *comme ils étaient accoutumés de faire du temps « de 'Amr* [1]. Ils atteignirent les confins de l'Ifriqïah et y « firent du butin, qu'ils rapportèrent à 'Abd Allah. Celui-ci « écrivit à 'Otsmān ibn 'Affān (le khalife) en lui disant com- « ment les Musulmans avaient atteint leurs ennemis, et « combien ceux-ci étaient proches [2]. » — En 26, 'Oqbah fut chargé de diriger une reconnaissance de ce genre. Ibn 'Abd el Hakem nous donne là-dessus quelques détails : arrivé à Maghmedas, lieu dans les dépendances de Sort [3], 'Oqbah apprit que les gens de Ouaddān avaient rompu le traité fait précédemment (avec Bosr, lors du siège de Tripoli par 'Amr). 'Oqbah quitta son armée, dont il laissa le commandement à 'Omar ibn 'Ali el Qoraïchi et à Zohaïr ibn Qaïs el Balaoui, et se mit en marche avec 400 cavaliers et 400 chameaux, chargés de 800 outres d'eau. « Arrivé à Ouaddān, il le sou- « mit et coupa l'oreille au roi du pays. — Pourquoi me « traiter ainsi, lui dit ce prince, toi qui as déjà fait la paix « avec moi ? — C'est un avertissement que je te donne, lui « dit 'Oqbah, et toutes les fois que tu porteras la main à « ton oreille, tu te rappelleras et tu ne songeras pas à faire « la guerre aux Arabes [4]. »

'Oqbah ne revint pas en Égypte, mais se replia seulement sur Barqah, où il retrouva, comme nous le verrons plus tard, la grande expédition.

1. El Māleki insiste sur ce fait; il l'a déjà signalé fol. 2 r°.
2. Riādh, 2 v° l. 9.
3. Ville située au fond de la grande Syrte, du côté de la Cyrénaïque.
4. Ibn Abd el Hakem, de Slane, I, 309.

VI

Ces premières et sans doute nombreuses incursions ont pu troubler nos auteurs et amenèrent sûrement les confusions de dates que nous relevons parfois dans leurs récits. Ceux-ci, du reste, diffèrent peu, et nous n'hésitons pour la première grande incursion qu'entre deux chiffres, 26 ou 27 de l'Hégire (645-46 ou 646-47). Ibn al At'ir [1] et Ahmed Dahlān placent le fait sous la date 26 [2], Ibn Abi Dinar donne 27 [3], Abou'l Mahasin [4] aussi. En-Nouaïri précise et indique le mois de Moharrem de cette même année [5]. El Maleki [6] donne également 27, et aussi Ibn ʿAbd el Hakem [7]. Le doute est d'autant moins possible que les historiens byzantins placent l'événement dans la sixième année du règne de Constant II, ce qui correspond aux années 646-647 de Jésus-Christ, soit exactement 27 de l'Hégire [8].

La confusion des dates en amena une autre. En plaçant sous les années 25 ou 26 l'expédition de ʿAbd Allah, les auteurs furent entraînés à en considérer ʿAmr comme l'inspirateur. Ibn Abi Dinar le dit expressément [9]; Ahmed Dahlān se contente de constater que ʿAmr envoya ʿAbd Allah, sur l'ordre de ʿOtsmān [10]. En réalité, ce fut ce dernier qui dirigea tous les préparatifs, et cela encore se déduirait des faits, quand bien même les auteurs ne l'affirmeraient pas. La date 27 est acquise. ʿAmr est loin maintenant de l'Égypte et n'a

1. Kamil, 68.
2. P. I, 98.
3. Kitāb el Mounīs, 23.
4. 95.
5. V. Fournel, I, 110, n. 3.
6. Riādh, 2 vᵒ pass. 7 rᵒ.
7. De Slane, I, 304.
8. Fournel, I, 112.
9. Kitāb el Mounīs, 23.
10. P. I, 98.

pu prendre part à l'organisation de la campagne. 'Abd Allah ibn Sa'ad l'a remplacé en 25. C'est un brave soldat qui connaît l'Afrique, mais il n'est arrivé au poste élevé qu'il occupe que par la faveur du Khalife, et il n'oserait pas engager une expédition sérieuse, comme celle-ci s'annonce, sans avoir obtenu l'assentiment de son maître et de son protecteur. Du reste, les auteurs sont, pour la plupart, fort précis sur ce point :

« 'Abd Allah ibn Abi Sarh', dit Ahmed Dahlān [1], demanda « à 'Otsmān la permission de faire la conquête de l'Ifriqïah. « Le Khalife l'y autorisa en lui disant : Si Dieu t'accorde la « victoire, tu auras, du butin, le cinquième du quint, en « don personnel. » — « Mohammed ibn Sa 'ad ibn el Ouā- « qidi nous rapporte, d'après Ousāmah ibn Zaïd ibn Aslem, « qui le tenait de Nāfi', affranchi de la famille de Zobaïr [2], « que 'Abd Allah ibn ez-Zobaïr dit à ce dernier : 'Otsmān ibn « 'Affān nous fit envahir l'Ifriqïah.... [3] » Ce 'Abd Allah ibn ez-Zobaïr joua, nous le verrons, un rôle prépondérant dans la campagne qui s'ouvre. Ibn al At'ir, sans citer ses sources, ce qu'il fait du reste rarement, dit la même chose[4]. « 'Otsmān, dit Abou'l Mahasin, donna à 'Abd Allah ibn Sa'ad l'ordre de conquérir l'Ifriqïah en lui promettant, s'il réussissait dans son entreprise, le cinquième du quint en don personnel... [5] » — « El Ouāqidi rapporte, d'après Rebī'ah ibn 'Abbād ed-Deïli ; « il dit : 'Otsmān (Dieu soit satisfait de lui) nous fit envahir « l'Ifriqïah... [6] » El Māleki [7] répète cette même tradition d'el Ouāqidi, et nous raconte l'anecdote suivante :

« El Misouer ibn Makhramah ibn T'arīf ez-Zehri a dit « ceci : J'étais sorti de ma demeure, durant une longue

1. P. I, 98.
2. Beladzori nous donne là un bel *isnād*.
3. Beladzori, Fotouh, 227.
4. Kamil, 68.
5. Abou'l Mahasin, 89.
6. Me'ālem 13 v°.
7. Riādh 3 r° pass.

« nuit, pour aller à la mosquée. J'y trouvai mon oncle [le « khalife ʿOtsmān] (que Dieu soit satisfait de lui !) dans le « lieu de prière du Prophète (que Dieu prie pour lui et le « sauve !) et priant. Je l'imitai. Bientôt il s'assit et resta « en oraisons tout le long de la nuit, jusqu'à l'appel du « muezzin [pour la prière du matin]. Il se leva alors pour « rentrer chez lui. Je me dressai sur son chemin et le saluai. « Il me dit : Fils de Makhramah, j'ai besoin de toi. Durant « toute cette nuit, [j'ai demandé conseil à [1]] Dieu sur l'envoi « des armées en Ifriqïah, ʿAbd Allah ibn Sa'ad m'a écrit [2] « en me donnant des renseignements sur les polythéistes, « leur supériorité et la proximité de leurs domaines avec « ceux des Musulmans. — Je répondis : Dieu favorisera « celui qui obéit au Commandeur des croyants. — Il me « demanda : que penses-tu de cela ? — Je répondis : il faut « les attaquer. — Le khalife ajouta : Assemble aujourd'hui « les principaux compagnons du Prophète (que Dieu prie « pour lui et le sauve !). Je leur demanderai leur avis et me « rangerai à leur opinion ou à celle du plus grand nombre. « Tu seras un messager auprès d'eux et tu me les amèneras, « [Je lui dis] : Tu m'as ordonné de réunir les compagnons du « Prophète, sans m'indiquer ceux que je devais convo- « quer. Il me nomma ʿAli, T'alh'ah, ez-Zobaïr, el ʿAbbās et « quelques autres. [Otsman se rendit avec eux à la mosquée] « puis il interpella Abou'l Aʿouar Saʿīd ibn Zaïd et lui dit : « Est-ce que tu répugnes à l'envoi des armées en Ifriqïah ? « — Abou'l Aʿouar répondit : J'ai entendu dire à ʿOmar : Je « n'enverrai pas, pour la razzier, un seul musulman tant « que je vivrai [3]. Je ne vois pas pourquoi tu serais d'une

1. La lecture de tout ce passage dans le manuscrit est assez difficile. La page est en mauvais état, quelques mots manquent et, comme dans tout le reste du volume, de nombreux points diacritiques font défaut ; je mets entre [ ] les passages de la traduction que j'ajoute ou dont je ne suis pas sûr.

2. Le manuscrit porte عبد الله وسعد مخبر ; c'est évidemment une faute grossière du copiste.

3. M. à. m : tant que mes yeux porteront des larmes.

« opinion contraire. Par Dieu, nous ne craignons pas ces « gens-là, et ils ne désirent que rester chez eux. Aucun « autre de ceux que 'Otsmān consulta ne lui déconseilla l'en- « treprise ; en conséquence, le khalife harangua le peuple « et l'exhorta à razzier l'Ifriqïah [1]. »

Ibn al At'ir parle aussi de ce conseil tenu à Médine, et dans lequel l'expédition fut décidée [2]. Il ajoute qu'une partie de l'armée fut levée en Arabie par les soins du Khalife lui-même [3], qui, selon en-Nouaïri, « fournit à ses frais mille « chameaux pour monter les Musulmans pauvres et donna « aussi des chevaux pour le même objet; ensuite, il dis- « tribua des armes aux soldats et leur accorda une gratifica- « tion [4]. »

VII

El Māleki [5] nous dit que des compagnons du Prophète prirent part à l'expédition et, parmi eux, il cite 'Abd Allah ibn ez-Zobaïr, Abou Derr el Ghaffāri,..... el Misouer ibn Zohrah [6], Miqdād ibn el Asoued, 'Abd Ba'out, Abd er-Rahmān, 'Ās'em ibn Abi Bekr es-Sadīq, 'Abd er-Rah'mān ibn (S'abih' ah ?), 'Abd Allah ibn 'Omar ibn el 'Khat't'āb, avec ses deux frères 'Abd Allah [7] et 'Ās'em, 'Abd er-Rah'mān ibn Zeïd ibn el Khat't'āb, 'Abd Allah ibn 'Amr ibn el 'Ās, el Mot't'aleb ibn es-Sāïb ibn Ouidā'ah, es-Sāïb ibn 'Āmir, Bochr ibn Art'āh [8]. Chacun d'eux était à la tête d'une compa-

1. El Maleki, Riādh 2 v.
2. Kamil, 68.
3. Id., id..
4. En-Nouaïri, trad. de Slane, 1re épreuve.
5. Riādh. 2 v°.
6. Son nom complet était, d'après el Beladzori (Fotouh', 226) el Misouer ibn Makhramah ibn Naoufal ibn Ouhaiyeb ibn 'Abd Menāf ibn Zohrah ibn Kelāb.
7. Évidemment mis ici pour 'Obeïd Allah, puisque 'Abd Allah vient d'être cité.
8. Bosr ibn Abi Art'āh ibn 'Ouaïmir el 'Amiri (Beladzori, Fotouh, 226).

gnie fournie par sa tribu. Aslem avait donné trois cents hommes, parmi lesquels H'amzah ibn 'Amr el Aslemi et Selmah ibn el Akoua' [1], Mezitah [2] avait fourni huit cents hommes avec Belāl ibn el H'arf [3], qui portait le drapeau; les Beni Sālem avaient levé quatre cent cinquante hommes. Beladzori ajoute à la liste précédente Ma'bad ibn el 'Abbās ibn 'Abd el Mot't'alib, Merouān ibn el H'akem ibn Abi'l 'Ās ibn Omaiyah, el H'ārits ibn el H'akem, et le poète Abou Dzouïeb Khouaïled ibn Khāled el Houdzali [4]. En-Nouaïri donne une liste plus complète encore, mais nous savons qu'il est assez peu véridique, et nous nous abstiendrons, de parti pris, de rapporter ses dires, sauf parfois pour les critiquer et, avec eux, ceux qui les critiquèrent.

Nous trouvons encore, parmi les guerriers en vue qui prirent part à l'expédition, 'Abd Allah ibn Nāfi' ibn 'Abd el Qaïs, 'Abd Allah ibn Nāfi' ibn el H'as'eïn [5]. El Māleki dans le *Riādh*, et Mohammed ibn en-Nādji dans le *Me'ālem*, en citent bien d'autres : 'Abd er-Rah'mān ibn el 'Abbās ibn 'Abd el Mot't'aleb ibn Hāchem, Abou Sa'īd el Mousayeb ibn H'azn ibn Ouaheb el Makhzoumi, Abou Zoum'ah el Balaoui, Abou 'Abd er Rah'mān Djourhed ibn Khouaïled el Islāmi, Abou Sa'id el Miqdād ibn 'Omar ibn Tsa'labah ibn Malek ibn Rebi'ah el Behrāni, Mo'aouïah ibn H'odaïdj el Kindi, el Mot't'aleb ibn Abi Ouidā'ah es-Sehmi, Rouaïfi' ibn Tsābit el Ansāri.

Il est nécessaire de citer tous ces noms, car une liste aussi longue, et encore est-elle bien loin d'atteindre les propor-

1. En-Nouaïri donne الاكرع ; la vraie orthographe semble être الاكوع, que donne également le Me'alem, 33 v°.

2. En-Nouaïri dit *Mozeïnah*, qui est plus juste.

3. Ibn Qotaïbah (152) l'appelle Abou 'Abd er-Rah'mān Belāl ibn el H'irts el Mouzni. C'était un *S'āhib* (compagnon du Prophète). El Maleki dit qu'il prit part à une expédition en Afrique, sans préciser laquelle (7 v°). Ibn en-Nādji indique expressément celle de 'Abd Allah ibn Sa'ad (44 v°).

4. Fotouh, 226.

5. Ibn Abi Dinar, Kitāb el Mounīs, 23.

tions de celles que nos chroniqueurs se sont plu à dresser, prouve que ces derniers étaient fort bien renseignés sur certaines particularités des expéditions, s'ils n'en connaissaient pas tous les détails. Voilà qui est assez surprenant : ces auteurs, assez mal éclairés en somme, sur la marche des Musulmans, leur établissement et leurs relations avec les indigènes, connaissent admirablement les hommes qui prirent part aux campagnes. Ils savent quels ils étaient, citent volontiers des traits de leur caractère et ne savent pas, ou savent à peine, ce qu'ils firent, et, s'ils en connaissent quelque chose, s'ils citent quelqu'une de leurs actions ou de leurs paroles, c'est une parole pieuse plutôt qu'un ordre de bataille, la fondation d'une mosquée plutôt qu'une expédition militaire. Cela nous éclaire définitivement sur le caractère des auteurs dont nous nous servons. Nous avons toujours trouvé les Arabes préoccupés de l'au-delà, plus curieux du monde supra-terrestre que du nôtre ; nous avons vu leur pensée remplie de soucis religieux, leur mémoire hantée de souvenirs pieux. Quand ils écrivent l'histoire, ce sont ces impressions qui s'éveillent d'abord et, à vrai dire, c'est pour les recueillir qu'ils écrivent le plus souvent. Ils eurent aussi des auteurs *laïques*, mais ceux-ci ne vinrent qu'après, usèrent des travaux de leurs prédécesseurs et n'apportèrent pas toujours à leur tâche la conscience que ces derniers y avaient mise.

Ce qui intéresse les Musulmans dans le passé, c'est d'abord la vie du Prophète, le récit de sa mission, les moindres faits qui marquèrent son passage sur cette terre; c'est ensuite la vie des hommes qui le connurent, vécurent à ses côtés et recueillirent ses paroles, parce que ces hommes étaient des saints dont il est bon d'imiter l'exemple, et surtout parce que ce qu'ils rapportèrent de leurs entretiens avec l'envoyé de Dieu éclaire très heureusement les propos, souvent obscurs, de Mohammed. Les compagnons du Prophète, les *Souhéba*, et ceux qui les connurent sans avoir eux-mêmes vu le Prophète ni même vécu avant sa mort, les *Tābi'īn*,

sont donc des personnages très importants dont le Musulman aime à connaître les actions et les dires. Les auteurs ne manquèrent pas pour les rapporter, et composèrent beaucoup d'ouvrages conçus à peu près sur le type de nos *Vies des Saints*, prenant les personnages un à un, sans grand souci de l'ordre chronologique ni du milieu dans lequel ils vivaient, pour n'étudier qu'une face de leur caractère et qu'un côté de leur vie: la vertu religieuse et les pieuses actions. Un certain sentiment de patriotisme local anima bientôt les compilateurs; c'est ainsi qu'el Māleki et Ibn en-Nādji furent amenés à composer leurs deux ouvrages sur les fouqeha, oulémа et autres saints personnages qui remplirent l'Afrique du renom de leurs vertus.

Ces ouvrages ont généralement un grand mérite : ils sont sincères. Sur un semblable sujet, l'imagination ne saurait se donner libre carrière, et le voudrait-elle qu'elle ne le pourrait pas, car tout est basé sur la tradition, et un récit inventé après coup aurait peu de chance d'échapper à la perspicacité d'un public très soupçonneux et pointilleux sur ce chapitre. Le style même des auteurs empêche toute redondance et toute exagération ; il est si simple qu'on y chercherait en vain matière à quelque doute, phrase amphibologique qui fasse hésiter le lecteur, amorce pour une controverse, ou sujet de discussion. Ces ouvrages ne nous donnent pas ce que nous voulons, mais ils disent au moins quelque chose de précis, et répètent, de l'histoire, le principal, tout ce que le jugement des auteurs et du public estimait digne d'être transmis à la postérité, à peu près tout ce qu'on pouvait, en somme, espérer d'eux.

Le *Riādh* et le *Me'ālem* nous fournissent de la sorte quelques renseignements biographiques sur les guerriers qui accompagnèrent 'Abd Allah ibn Sa'ad dans la première expédition contre l'Ifriqïah. Rarement le détail va jusqu'à l'anecdote, qui éclaire un caractère et fait comprendre une action; toujours il nous renseigne sur l'importance des

acteurs, et parfois il nous dit assez complètement ce qu'ils firent en Afrique.

Ces guerriers étaient des plus célèbres parmi les Arabes. Reprenons-en la liste :

'Abd Allah ibn 'Amr ibn el 'Ās avait professé l'Islamisme avant son père, le conquérant de l'Égypte; il assista plus tard à la bataille de Siffīn [1] (37 H. 657 J.-C.), et collabora à la rédaction du Qoran [2].

'Abd Allah ibn 'Omar ibn el Khat't'āb, fils du khalife, s'était fait Musulman tout jeune, à la Mekke, en même temps que son père, et avait assisté aux batailles de Bedr et d'Ohod [3], à l'âge de douze ans. Une de ses sœurs épousa le Prophète. Il alla en Afrique avec 'Abd Allah ibn Sa'ad et emmena une femme, qui lui donna une fille ; celle-ci mourut dans le pays, où elle fut enterrée [4].

'Abd Allah ibn Sa'ad ibn Abi Sarh' ibn el H'ārits el Qarchi el 'Āmiri est le chef de l'expédition. Il descendait des Beni 'Amir ibn Louaï, branche de la tribu de Qoraïch [5], et avait trahi le Prophète, après s'être converti à l'Islam. Il obtint sa grâce et partit avec 'Amr ibn el 'Ās en Égypte, dont la faveur de son frère de lait, 'Otsmān, le fit nommer gouverneur en 25. C'est alors qu'il organisa l'expédition dont nous entamons l'histoire, et dont nous verrons le succès. Il mourut à Ascalan, ou à Ramlah [6], mais sûrement en Palestine, en 36 H [7] 656 J.-C. Le *Riādh* donne sur sa mort les détails les plus édifiants :

« 'Abd Allah était à Ramlah, où il s'était enfui, à cause « de la révolte. Sentant sa mort prochaine, il dit au milieu « de la nuit : « Voyez-vous venir le matin? » — On lui

1. Ibn Qotaïbah, 146.
2. Me'ālem, 41 r°.
3. Ibn Qot'aïbah, 92.
4. Riādh, 6 v°. — Le Me'ālem (31 r°) rapporte la même tradition.
5. Fournel, I, 20.
6. Fournel, I, 130.
7. Abou'l Mahasin, 92.

« répondit : Non. — Quand le matin fut proche, il dit : « O Hichām ibn Kenānah, je sens le froid du matin. Regar- « dez (et il ajouta) : O Dieu, place la fin sur la prière du « matin (fais que je meure durant la prière du matin). Ses « compagnons regardèrent : l'aurore approchait. 'Abd Allah « fit alors la première des rika'ah, en récitant la fatih'ah et « les Dzārïāt (La Sourah 51 du Qorān) ; il fit la seconde de « même, puis s'inclina à droite. Il allait faire la révérence « de gauche quand Dieu (qu'il soit exalté et glorifié !) le « rappela à lui. C'était en 36 [1]. »

'Abd Allah ibn ez-Zobaïr est le personnage le plus important de l'expédition, au dire de certains auteurs, qui lui attribuent un rôle prépondérant, sur lequel nous reviendrons. Né vingt mois après l'Hégire, dit el Ouāqidi, le premier des enfants nés à Médine depuis la fondation de l'Islam, dit Abou'l Yeqt'ān [2], il prit du service dans l'armée d'Égypte, attaqua et pilla Sabrah en 23 H 643 J.-C., sur l'ordre de 'Amr [3], et eut un commandement dans l'armée levée en 26 pour envahir l'Ifriqïah [4]. Une rare ambition, servie jusqu'au dernier moment par une fortune favorable, le fit l'égal du khalife et le maître de la Mekke, jusqu'au jour où il périt sous les coups des soldats omaïades.

'Abd er-Rah'mān ibn el 'Abbas ibn 'Abd el Mot't'aleb ibn Hāchem fut, d'après Mos'ab ibn ez-Zobaïr, tué en Ifriqïah. D'autres disent en Syrie [5].

Abou Derr el Ghaffāri mourut en 31 de l'hégire, d'après el Māleki, qui nous donne, comme pour 'Abd Allah ibn Sa'ad, des détails sur sa fin : « Abou Derr mourut à er-Rabdah en « 31 de l'hégire, selon Ibrahim ibn Asīr, qui le tenait de « son père et qui ajoute : Quand les derniers moments d'Abou « Derr furent proches, sa femme se mit à pleurer. Abou

1. Riādh, 7 r°.
2. Ibn Qot'aïbah, 116.
3. Fournel, I, 22 n.
4. Fournel, I, 111.
5. Me'ālem 54 r°.

« Derr lui dit : Pourquoi pleures-tu ? — Comment ne pleu-
« rerais-je pas, répondit-elle, quand tu meurs dans un désert, « sans un manteau dont nous puissions te faire un linceul, « et quand nous ne savons pas comment t'enterrer ? — Loin « de pleurer, répondit Abou Derr, réjouis-toi, car j'entendis « un jour le Prophète (que Dieu prie pour lui et le sauve) « dire à un groupe dont je faisais partie : — Certes, l'un « d'entre vous mourra dans un désert, et une troupe de « croyants en seront témoins. — Or, tous ceux qui écou-« taient avec moi le Prophète sont déjà morts dans des lieux « habités et fréquentés ; c'est donc moi qui suis celui qui « devait mourir dans le désert [1]. »

Abou Sa'ïd el Mousayeb ibn H'azn ibn Ouaheb el Makhzoumi [2] avait pris part à la campagne de Syrie et assisté à la bataille du Yarmouk [3].

Abou Zoum'ah 'Obeïd Allah ibn Adam el Balaoui est le seul des compagnons du Prophète qui mourut et fut enterré en Ifriqïah [4]. « Il y entra, s'y fixa et y mourut. Il recommanda à « ceux qui l'entouraient de lui creuser un tombeau dans la « terre. On prétend que ce tombeau se trouve dans le cime-« tière el Beloui (d'après Abou'l 'Arab). Ahmed ibn Abi Sou-« laïmān rapporte qu'Abou Zoum'a fut enterré à la porte « de Tunis, qui prit le nom de porte el Belouïa [5]. » Un des amis d'Abou'l 'Arab prétend avoir assisté à son exhumation. Abou Zoum'a est un des plus saints personnages de l'Ifriqïah ; on l'appela le barbier du Prophète, parce qu'au dire des traditionnistes il obtint, à la mort de Mohammed, un poil de sa barbe, qu'il conserva comme la plus précieuse des reliques, et avec lequel il se fit enterrer. On voit à Qairouan, de nos jours, au delà de l'enceinte de la ville et du réservoir des Aghlabites, une jolie mosquée, de construction assez

1. Riādh 7 v°.
2. Me'ālem 36 r°.
3. Ibn al At'ir, Ousd el Ghabah, IV, 367.
4. Me'ālem 5 r°, 35 r°.
5. Riādh 8 r°.

récente, toute brodée de stucs et peinte de jolies arabesques. C'est la *mosquée du barbier*.

Abou 'Abd er-Rah'mān Bosr ibn Abi Art'āh était un vieux soldat de l'armée d'Égypte et avait fait campagne, sur l'ordre de 'Amr, jusqu'à Ouaddān. Il revint plus tard en Afrique avec 'Oqbah, et entra ensuite au service de Mo'aouïah, pour le compte duquel il conquit Médine et la Mekke sur 'Ali. Il mourut, les uns disent en Syrie, les autres à Médine, à la fin du règne de Mo'aouïah, ou peut-être sous 'Abd el Melik ibn Merouān [1].

Abou Dzouïeb Khouaïled ibn Khāled el Houdzali ech-Chā'ir mourut, dit Ibn en-Nādji [2], en Afrique, suivant certains traditionnistes, et, suivant d'autres, en Égypte. Ibn Qotaïbah ne le cite pas. — Ma'bad ibn el 'Abbās ibn 'Abd el Mot't'aleb fut tué plus tard, en Afrique, sous le khalifat de 'Otsmān [3]. Ibn al At'ir précise et dit en 35 H [4].

Abou Sa'ïd el Miqdād ibn 'Omar ibn Tsa'labah ibn Malek ibn Rebi'a el Behrāni [5] avait connu le Prophète. Il prit part à la conquête de l'Égypte et mourut à el Djorf, en 33 de l'hégire, à soixante-dix ans. Il fut enterré à Médine [6].

Mo'aouïah ibn H'odaïdj el Kindi voit s'élever sur son nom une controverse en tout semblable à celle que nous signalions peu avant, à propos de Bosr. Les uns disent H'odaïdj [7], un autre Khodaïdj [8], et comme tous épèlent le nom après l'avoir écrit, nous sommes assez embarrassés. La question n'est pas, du reste, plus importante pour Mo'aouïah que pour Bosr.

Fournel [9] donne des détails sur les origines de Mo'aouïah, de la tribu de Todjīb. Il avait fait déjà la campagne d'Égypte

1. Me'ālem 52 r°.
2. Id., 56 r°.
3. Me'ālem 54 v°; Ibn Qotaïbah, 58; Beladzori, Fotouh, 228.
4. Ousd el Ghābāh, IV, 392.
5. Riādh 7 v°.
6. Ibn al At'ir. Ousd el Ghabah, IV, 409: Me'ālem 28 v°.
7. El Bādji, 4; Ibn el At'ir, Kamil, 71, 380.
8. Me'ālem.
9. Id., I, 139 n.

quand il entra dans l'armée de ʿAbd Allah. Nous le verrons plus tard prendre une grande part aux expéditions suivantes. Nommé, enfin, gouverneur de l'Égypte [1], il mourut en 52 H-672 J.-C. [2].

Abou ʿAbd er-Rah'mān el Misouer ibn Makhramah naquit en l'an 2 de l'hégire [3] et prit, nous l'avons vu plus haut, une part spéciale au conseil dans lequel ʿOtsmān décida l'expédition [4]. Il mourut en 64 H 683 J.-C., du jet d'une pierre qu'il reçut au siège de la Mekke, sous ʿAbd Allah ibn ez-Zobaïr [5].

El Mot't'aleb ibn Abi Ouidāʿah es-Sehmi, compagnon du Prophète, emmena avec lui, en Afrique, une troupe de gens de sa tribu, les Benou Sehm [6].

ʿObaïd Allah ibn ʿOmar ibn el Khat't'ab était, son nom l'indique, fils du deuxième khalife parfait. Il fut tué plus tard à Siffīn [7].

Tous ces noms sont intéressants, et montrent à quel point l'Afrique préoccupait les Musulmans. Nous trouvons, dans notre liste, des fils de khalifes, des compagnons du Prophète, les meilleurs bras et les plus fortes têtes de l'Islam. Pour que des gens de cette valeur se joignissent à l'expédition, il fallait qu'elle eût été préparée avec soin, et que le Khalife la considérât comme une campagne importante, dans laquelle il ne craignait pas de lancer ses plus fidèles.

Dans cette armée qui, par la composition, sinon par le nombre, figurait assez un peuple en marche, ʿAbd Allah ibn Saʿad détenait, non pas seulement le commandement, mais quelque chose de mieux, une sorte de pouvoir suprême, émané de celui du Khalife, et délégué par lui. Quand la

1. Fournel, I, 146.
2. Id., I, 159.
3. Riādh 7 r°; Ibn al At'ir, Ousd el Ghābah, IV, 365.
4. Meʿālem 46 v°.
5. Ibn Qotaïbah, 218.
6. Riādh 8 r°.
7. Meʿālem 54 r°.

troupe se mettait en marche ou se formait en bataille, il était chef militaire; dans le camp, au milieu du tumulte des installations rapides et des contestations perpétuelles, il devenait juge; quand l'armée s'arrêta en un point déterminé et tenta de se fixer, il fut, pour bien peu de temps, gouverneur, dispensateur d'une justice un peu moins sommaire que celle des camps, directeur d'une administration un peu plus compliquée. « Le fils d'Abou Sarh' s'installa à « Sobaït'alah, et il était l'émir de l'armée et le juge entre « eux (les soldats) ». Ainsi s'exprime Ibn en-Nādji [1], dont la concision précise en une ligne la double fonction du chef et la dualité de ses attributions.

VIII

L'armée de Médine, que dirigeait el H'ārits ibn el H'ākem, retrouva en Égypte les troupes qui avaient fait en Tripolitaine les expéditions antérieures, et les deux corps, confondus en un seul, partirent vers l'Occident, sous la conduite de ʿAbd Allah ibn Saʿad. « ʿOtsmān, dit el Ouāqidi, « d'après Rebīʿa ibn ʿIbād ed-Deïli, nous fit envahir l'Ifriqiah. « Nous partîmes avec les gens (l'armée), et allâmes jusqu'en « Égypte. ʿAbd Allah ibn Saʿad, émir des troupes d'Égypte, « se mit en marche avec ce qu'il avait d'hommes, et avec « ceux qui lui étaient venus de Médine [2]..... » On retrouva à Barqah ʿOqbah ibn Nāfiʿ et son corps d'armée [3], qui avaient dû s'arrêter là, au retour de leur expédition sur Ouaddān, pour attendre le gros de l'armée. C'était pour celle-ci un sérieux renfort; les hommes de ʿOqbah étaient de vieux Africains du temps de ʿAmr ibn el ʿĀs, qui connaissaient

1. Meʿālem, 16 v°.
2. Meʿālem, 14 v°. Même récit dans le Riādh, 2 v°.
3. Ahmed Djahlān, P. I, 98. — Ibn al At'ir, Kamil, 68.

bien le pays, et la guerre qu'on y pouvait faire. Ils avaient déjà surpris Tripoli en 23; ils se retrouvèrent sous ses murailles, et durent en recommencer le siège qui, cette fois-ci, fut moins heureux. Le *Me'ālem* et le *Riādh* nous en font le même récit; il est court, et ses généralités, fort vagues, n'ont pas d'autre but, semble-t-il, que de masquer un échec des armes musulmanes. Les Tripolitains, instruits par leurs malheurs de l'an 23, s'étaient bien retranchés, les Arabes le constatent [1], et les assiégeants durent se contenter de piller le pays d'alentour. Il semble que leur avant-garde ait remporté d'abord un léger succès; elle trouva des navires attachés à la rive, et put s'en emparer, après un court combat avec leurs équipages. Elle pilla les bâtiments et ce fut, dirent nos auteurs, le premier butin ramassé dans l'expédition; les matelots, faits prisonniers, furent massacrés sur l'ordre de 'Abd Allah. Le gros de l'armée, arrivé peu après, dut fort s'ennuyer au pied des murailles qui, cette fois, étaient bien gardées. Le soldat s'en vengea sur le plat pays. « Les reconnaissances allaient dans toutes les directions et revenaient « avec du gros et du petit bétail et du fourrage [2]. »

Ibn al At'ir [3] rapporte que l'armée musulmane pilla les Roum qui se trouvaient à Tripoli. Elle reprit bientôt sa marche vers l'Ifriqïah. La voici qui y pénètre. Ainsi débute la première invasion. Quelle fut, en définitive, son apparence?

Ibn al At'ir nous dit que 'Abd Allah ibn Sa'ad entra en Afrique et expédia des troupes dans toutes les directions [4]. Ibn Abi Dinār [5] constate qu'il « répandit ses corps de cava« lerie dans l'Ifriqïah ». Ahmed Djahlān [6] dit : « Ils mar« chèrent vers Tripoli de l'Occident, pillèrent ce qui s'y

1. Me'ālem, 14 v°. — Riādh, 2 v°.
2. Me'ālem, 14 v°.
3. Kamil, 68.
4. Kamil, 68.
5. Kitāb el Mounïs, 23.
6. P. I, 98.

« trouvait en fait de Roum, et marchèrent vers l'Ifriqïah. « 'Abd Allah *répandit les corps de cavalerie* dans tous les « cantons ». Ibn en-Nādji [1] nous a déjà montré ces mêmes corps, lancés dans toutes les directions.

Les auteurs sont unanimes sur la tactique suivie qui, du reste, s'imposait, et devrait, comme tant d'autres faits, se déduire des circonstances ambiantes, si les témoignages des chroniqueurs laissaient quelque doute. Les Arabes sont des cavaliers et des aventuriers; ils ont, des premiers, l'audace confiante dans les *raids* vivement menés et les coups de main hardis; ils ont, des seconds, l'âpreté au butin et l'esprit tout entier tourné vers la guerre de bénéfices. Leur audace est faite surtout de la faiblesse de l'ennemi, et leurs tentatives portent jusqu'où la force de celui-ci devient imposante. S'il ne résiste pas, les reconnaissances se multiplient, et le pillage s'étend et s'organise; si l'armée de défense paraît, les postes d'avant-garde se replient sur le gros de l'armée qui, elle-même, se consulte, et fait tête ou bat en retraite, suivant qu'elle se sent, ou non, en verve de combat, et surtout suivant que le butin, déjà considérable ou encore trop maigre, conseille la prudence ou exalte l'audace.

'Abd Allah n'éprouva pas de résistance dans sa marche vers l'Occident, et put déployer bien loin autour de lui les escadrons de ses éclaireurs. Il passa, selon Ibn Abi Dinār, à Gabès [2]. Personne ne nous dit s'il y trouva une garnison qui, sans arrêter sa marche, eût pu l'inquiéter et la ralentir. Tripoli, qui renfermait des soldats grecs, ne l'avait pas empêché d'aller plus loin; les postes du Byzacium ne le gêneront pas davantage. Leur importance était sans doute trop mince, et son audace était trop grande pour qu'il en prît souci. En 641 de notre ère, il y avait, selon M. Diehl, des garnisons à Tripoli, Sabrata et Gabès, et la frontière de la Byzacène atteignait le bord septentrional des chotts.

1. Me ālem, 14 v°.
2. Kitab el Mounīs, 23.

Derrière elle, les villes importantes étaient nombreuses : Junca, Thenae, Ruspae, Leptis, Hadrumetum, Thysdrus, Autenti, Sufetula, Thelepte, Gafsa [1]; leurs noms se pressent sur la carte. Or, le conquérant arabe ne les connaît pas; celui qui rapporte ses actions en cite à peine une ou deux et d'abord Sufetula, parce que là se trouvait le maître du pays et l'armée qui défendait celui-ci, et parce que c'est là que le choc décisif eut lieu. La marche des Arabes s'explique maintenant : Ils passent sous les murailles des villes fortes en esquivant les garnisons trop faibles pour entraver leur progrès par une attaque à revers; ils évitent également les centres populeux, dont les habitants ont pris les armes à leur approche, et se mettent en défense derrière des fortifications hâtives, mais suffisantes pour les retarder; ils mettent à contribution les cités moins rébarbatives sans s'inquiéter de leur nom et marchent à l'ennemi, qui, sous les ordres du prince qu'on leur a désigné comme le maître du pays, occupe en force Sufetula.

IX

« Le roi était alors Djordjīr, et c'était le plus grand prince « de l'Ifriqïah. On a dit qu'il était autrefois gouverneur pour « Harqal (Héraclius), et qu'il avait dépouillé l'obéissance « envers l'empereur, usurpé le pouvoir et frappé la mon- « naie à son nom [2]. » Suivant Ibn al At'ir, Djordjīr possédait le pays de Tripoli à Tanger et aurait reçu d'Héraclius l'investiture moyennant un tribut qu'il lui payait [3]. Ahmed Djahlan le présente sous le même aspect [4]. Ibn en-Nādji cite constamment Djordjīr sans préciser exactement son caractère, et de même el Māleki, qui cependant fixe à son do-

1. Diehl, Afrique Byzantine 536.
2. Ibn Abi Dinār. Kitāb el Mounīs, 23.
3. Ibn al At'ir. Kamil, p. 68.
4. P. I, 99.

maine les mêmes limites qu'Ibn al At'ir : « On a raconté à « el Ouāqidi que 'Abd Allah ibn ez-Zobaïr s'exprima en ces « termes : Le khalife 'Otsmān, dit-il, nous fit envahir l'Ifri- « qïah, et il y avait dans ce pays un batrīq (patrice), nommé « Djordjīr, qui en était maître, de Tripoli jusqu'à Tanger[1].» — « Et il y avait en Ifriqïah, dit Beladzori, un batrīq qui était son souverain, de Tripoli à Tanger[2]. » Si nos auteurs sont pauvrement renseignés, ils ont au moins le mérite d'être unanimes sur les quelques points qu'ils fixent, et l'excuse d'en savoir à peu près autant que les chrétiens sur le compte du personnage qui nous intéresse. Ils exagèrent les dimensions de son empire : les vainqueurs et les conquérants sont coutumiers de ce fait, qui s'explique dans des contrées où les royaumes se dilatent et se rétractent presque chaque année, suivant qu'est heureuse ou infructueuse l'expédition militaire chargée de lever les impôts. Le patrice Grégoire tenait en effet le pays, et tout nous porte à croire qu'il le tenait fort mal. Gouverneur révolté, il avait transporté le siège de son gouvernement de Carthage qui était, par la mer, trop près de Byzance, à Sufetula qui, au milieu des terres, lui donnait plus de sûreté. C'était là qu'il attendait les Arabes, parce qu'il n'avait pas pu aller au devant d'eux; triste prince, trop faible pour tenir tête sur la frontière de son empire et réduit, avant aucun combat, à lutter dans sa dernière défense. Les auteurs musulmans le gratifient de cent vingt mille soldats; cette assertion paraît exagérée et illogique. Il semble que si le patrice avait eu les cent vingt mille *cavaliers* dont parle Ibn al At'ir [3], ou les cent mille *combattants* que lui donne Aboul Mahasin [4] ou les cent vingt mille d'el Māleki [5], ou les cent mille d'Ibn en-Nādji[6], il eût été

1. Riādh, 3 r°.
2. Fotouh, 227.
3. Kamil, 68.
4. Id. 95.
5. Riādh, 3 r°.
6. Me 'Alem 14 r°.

prendre position à Gabès, entre la mer et les chotts [1]; bien mieux, il n'aurait peut-être pas eu le souci de mettre sa troupe en mouvement, car les vingt mille Arabes de ʿAbd Allah, renseignés sur ses forces, ne l'eussent pas affronté. L'exagération n'est pas cependant prouvée, quelque manifeste qu'elle paraisse, et tout nous porte à croire, au contraire, que l'armée de Djordjīr avait un effectif imposant. Ces mêmes historiens, qui enflent si démesurément le chiffre des soldats du patrice, nous ont raconté la conquête de l'Égypte et les marches de leurs pères dans la Tripolitaine, sans grossir les faits. La fantaisie les en prendrait-il subitement? C'est bien peu vraisemblable. Nous avons d'autre part négligé jusqu'ici un élément prépondérant du problème, élément qui ne se laisse pas facilement oublier, et veut prendre sa place dans la marche des événements. Que sont devenus, dans tout cela, les Berbers? Où peuvent-ils se trouver, sinon à Sufetula, et de quel côté ont-ils pu se ranger, sinon du côté du patrice grec? Les tribus ont vu, pour la première fois, une invasion venir de l'Orient; elles ont été prises à revers et refoulées dans l'intérieur; l'attaque a été trop brusque pour qu'elles aient eu le temps de se concerter et, l'eussent-elles voulu, la décision aurait manqué à leurs conseils, et l'unité eût fait défaut dans le commandement. Le patrice était là, qui leur en imposait encore, avec sa troupe régulière et la splendeur caduque de son gouvernement. Elles durent aller à lui, avec le projet d'une soumission vague et l'arrière-pensée d'une rébellion prochaine, quand le danger serait écarté, et il dut les accueillir, ravi de l'aubaine et défiant de ses alliés, en se demandant ce qu'il ferait d'eux, une fois l'invasion repoussée.

« 'Abd Allah ibn Saʿad campa en un lieu appelé Qamou-« nïah, à l'emplacement de la ville de Qaïrouān, et il s'en-

1. Comparez ce que dit M. Diehl de Jean Troglita qui, en 547, alla jusqu'à vingt-six milles S. E. de Gabès, offrir le combat aux Berbers révoltés (Afrique byzantine, p. 374).

« quit des plus nobles chefs de l'Afrique parmi les Roum. « On lui désigna Djordjīr, maître de la ville de Sobaït'alah, « et il marcha vers le roi Djordjīr..... [1] » Il le rencontra près de sa capitale.

On a prétendu que la rencontre eut lieu à 'Aqoūbah, localité située, dit en-Nouaïri [2], à moitié chemin de Carthage et de Sbeïtla. Beladzori affirme le fait [3], mais les autres auteurs placent le lieu de la bataille à Sbeïtla, et, parmi eux, el Māleki [4] : « 'Abd Allah, dit celui-ci, rencontra Djordjīr à « Sobaït'alah, ville fortifiée située à soixante-dix milles de « Qaïrouān. »

Ibn en-Nādji rapporte, d'après un témoin oculaire, que l'armée arabe, entrée dans le pays, fit halte et se prépara au combat ; « puis, ajoute le conteur, nous leur pro- « posâmes la paix (aux habitants du pays) et ils la refusèrent ; « nous leur demandâmes la djiziah : ils refusèrent égale- « ment de la payer. Nous restâmes durant treize jours à les « attendre et à leur expédier des parlementaires et, quand « nous eûmes constaté l'impossibilité d'un accord, il ('Abd « Allah) prononça la Khot'bah et fit engager le combat [5] ». « — Nous attendîmes plusieurs jours, dit le Riādh [6], tandis « que les parlementaires étaient envoyés à Djordjīr pour le « sommer de se convertir à l'Islam ; et chaque fois qu'il en « fut sollicité [7]..... Puis il tira en longueur sa réponse et dit « enfin : jamais je n'y consentirai. — Nous lui dîmes alors : « Paie la djiziah chaque année. Il répondit : Je n'en ferais « rien, quand même vous me demanderiez un dirhem [8]. » 'Abd Allah engagea alors le combat. « La lutte fut acharnée, et les Musulmans crurent qu'ils auraient le dessous. Enfin

1. Riādh, 3 r°.
2. *Journal asiatique*, t. XI, p. 103-104, IIIe série, 1841.
3. Fotouh, 227.
4. Riādh, 2 v°.
5. Me'ālem, 16 r°.
6. 2 v°.
7. Un blanc dans le manuscrit.
8. Riādh, 2 v°.

Djordjīr prit la fuite et 'Abd Allah ibn ez-Zobaïr le poussa jusqu'aux cris de la mort [1] ». Fut-ce bien, en effet, 'Abd Allah ibn ez-Zobaïr qui mit à mort le général grec? Les auteurs ne sont pas tous également affirmatifs sur ce point et certains donnent des détails fort circonstanciés, que les autres paraissent avoir complètement ignorés. En-Nouaïri est le plus prolixe, mais nous nous abstenons, par principe, de puiser à une source aussi peu sûre et, dans le cas particulier qui nous occupe, nous reconnaissons sans peine que le luxe de détails dont l'auteur émaille son récit est bien fait pour inspirer la défiance. Ibn 'Abd el Hakem [2] est beaucoup moins affirmatif : « Djordjīr vint à la rencontre d'Ibn Sa'ad, dit-il, « et, dans la bataille qui s'en suivit, il perdit la vie sous les « coups, *à ce qu'on prétend,* de 'Abd Allah ibn ez-Zobaïr. » El Ouāqidi rapporte que 'Abd Allah ibn ez-Zobaïr racontait lui-même, à la Mekke, qu'il avait tué le Grec, et el Māleki répète son dire [3]. Un fait est acquis, c'est que Djordjīr fut tué dans le combat et que, lui mort, le semblant de résistance qu'il avait tenté d'opposer à l'invasion s'évanouit. La ville de Sufetula fut enlevée de vive force [4], et l'armée africaine fut dispersée de tous côtés « dans la plaine et dans la montagne » où les Musulmans poursuivirent ses débris [5]. « 'Abd Allah entra dans la ville; il y fit des prisonniers en « grande quantité et un butin très abondant, consistant sur- « tout en or. L'armée de l'Islam se hâta à la poursuite des « Roum, et les corps de cavalerie atteignirent les places « fortes de Gafsa et un lieu appelé Qart'ādjinah, où ils firent « des prisonniers [6]. »

El Ouāqidi donne d'autres détails, d'après Rebī'ah ed-Deïli, qui s'exprime ainsi : « Les Roum furent mis en fuite, et les

1. Riādh, 3 r°.
2. I 304.
3. Riāḏh, 3 r°.
4. Riādh, 3 r°.
5. Id.
6. Id.

« Musulmans se jetèrent à leur poursuite dans toutes les « directions, en les massacrant ou en les faisant prisonniers. « J'ai vu jusqu'à mille captifs en un seul endroit [1]. » — « 'Abd Allah ibn Sa'ad, dit encore el Māleki [2], mit en marche « ses corps de troupes et les répandit dans le pays, où ils « s'emparèrent de nombreux troupeaux, dont ils emme- « nèrent le plus possible. »

Les habitants n'avaient plus d'espoir que dans les forteresses qui, heureusement, étaient nombreuses et pouvaient les abriter. « Ils se réfugièrent dans les places fortes, dit el « Māleki, et ils conçurent de grandes craintes [3]. »

X

« Après la mort de Djordjīr, dit Ibn en-Nādji, les Roum « s'assemblèrent dans une place forte du pays (Ibn al At'ir « va nous dire laquelle). 'Abd Allah ibn Abi Sarh' marcha « vers eux avec les Musulmans, mais ils lui demandèrent la « paix moyennant trois cents qintars d'or, ce qui fait un mil- « lion cinq cent mille dinars [4]. » — « 'Abd Allah envoya une « armée vers la forteresse d'el Adjam, dans laquelle s'était « réfugiée la population du pays. Il l'assiégea et en obtint la « reddition en promettant l'Amān. Les Africains obtinrent « de lui la paix moyennant un million cinq cent mille di- « nars [5]. » El Ouāqidi fixe la rançon à un million cinq cent vingt mille dinars [6].

El Adjam ou Ladjam, c'est Thysdrus, et le château d'el Adjam n'est pas autre chose que l'amphithéâtre dont la masse imposante domine encore les masures qui constituent

1. Riādh, 2 v°.
2. Id., 3 r°.
3. Rïadh 3 r°.
4. Me'ālem, 14 v°.
5. Ibn al At'ir. Kamil, 68.
6. Cité par Abou'l Mahasin, 89.

le village actuel d'*el Djem*[1]. — Vainqueur à Sobaït'alah, 'Abd Allah put reprendre le pillage du Byzacium sans crainte d'être troublé par une nouvelle attaque ; mais les populations avaient fui dans des places régulières, dont il ne pouvait entreprendre le siège. El Adjam n'était qu'une forteresse d'occasion, pleine d'une foule apeurée que ne protégeait aucune garnison, assez éloignée des places de la côte pour que, dans le désarroi du moment, le secours fût tardif. 'Abd Allah pouvait espérer de l'amener à composition et il y réussit en effet. Notons qu'en-Nouaïri fait, lui aussi, rassembler les Grecs au Qasr el Adjam après leur défaite. « Quand le « massacre et la captivité les atteignirent, les habitants de- « mandèrent la paix, et 'Abd Allah la leur accorda, moyen- « nant le paiement du Kharadj. *D'autres ont dit qu'il* consen- « tit à faire la paix, moyennant un million cinq cent mille « dinars[2]. » — « Quand les chefs de la population africaine « virent l'état auquel ils étaient réduits, ils s'assemblèrent et « demandèrent qu'il ('Abd Allah) acceptât d'eux trois cents « qintars d'or pour sortir de leur pays. 'Abd Allah souscrivit « à ces conditions[3] ». Mais c'est encore el Māleki qui nous donne sur ce point la version la plus curieuse et la plus vraisemblable : « Le fils d''Abou Sarh', dit-il, resta dans le pays ; « il était émir de Sobaït'alah et y commandait son armée. « Quand les Roum qui étaient dans le *Sahel* virent ce qui « était arrivé à Djordjīr et aux gens de Sobaït'alah, ils s'in- « quiétèrent, tinrent des conseils et s'écrivirent les uns aux « autres (d'une ville à l'autre) pour préparer la guerre contre « 'Abd Allah. *Celui-ci conçut d'eux une grande crainte à « cause du butin qu'il avait accumulé.* Il écrivit à son lieu- « tenant, en Égypte, et lui ordonna de lui envoyer, par mer, « des bateaux, dans lesquels il chargerait les richesses dont « les Musulmans s'étaient emparé. Le lieutenant se conforma « à ces instructions. Cependant, le projet de 'Abd Allah vint

1. V. Fournel, I, 57.
2. Riādh, 2 v°.
3. Riādh, 3 r°.

« à la connaissance des Roum, et ils crurent que c'étaient « de nouveaux préparatifs de guerre contre eux. Ils eurent « peur, envoyèrent des messagers et offrirent les conditions « suivantes : ʿAbd Allah se retirerait avec son armée ; ils ne « s'opposeraient pas à son passage et lui enverraient cent « qintars d'or. ʿAbd Allah accepta et quitta le pays pour re- « tourner en Égypte. Il avait séjourné en Ifriqïah un an et « deux mois. Quand il arriva à Tripoli, les bateaux (qu'il « avait demandés) le rejoignirent, et il les chargea du gros « bagage de son armée, qui rentra avec lui en Égypte en bon « état [1] ». Ibn en-Nādji répète le même récit [2] : « Avant de « quitter le pays, le butin avait été partagé. Ensuite (lorsque « les Roum se furent retranchés dans leurs places fortes), « les troupes des Musulmans vinrent au rassemblement et « ʿAbd Allah ibn Saʿad ordonna à ʿAbd Allah ibn ʿAbbās de « partager les prises entre les soldats. Ce jour-là, la part du « cavalier atteignit trois mille dinars et celle du fantassin « mille dinars [3]. » Abou'l Asoued, client d'Ibn Lahia, rap-

1. Riādh, 3 vº. واقام بن ابى سرح وهو امير سبيطالة على عسكره بلما راى الروم الذبن بالساحل ما حل بجرجير واهل سبيطالة غارت انبسهم وبجمعوا وكاتب بعضهم بعضا بي حرب ابن ابى سرح بخاب منهم لما معه من الغنائم بكتب الى خليبته بمصر يامره ان ينبعد اليه مراكب بي البحر يجعل بيها غنائم المسلمين باخذ خليبته بيما امره به باتصل بالروم فصد ابن ابى سرح اياهم واستفتالهم حربهم بخابوه وراسلوه وجعلوا له جعلاً على ان يرتحل بجيشه ولا يعترضوا بشى ووجهو اليه مائة فنطارٍ ذهبًا باجابهم الى ذالك وانصرب عنهم راجعًا الى مصر بعد ان اقام باوريقية سنة وشهرين بلما وصل الى طرابلس وابته المراكب بحمل بيها اثفال جيشه ونبذ هو واصحابه الى مصر سالمين ۞

2. Ibn en-Nādji dit : Ibn Abi Sarh' séjourna à Sobeït'alah et il était l'émir de son armée et il leur rendait la justice : واقام ابن ابى سرح بسبيطالة وهو الامير على عسكره والحاكم بينهم (Me'alem 16 vº).

3. Riādh 3 rº.

porte qu'Ouaïs lui fit le récit suivant : « Nous accompa-« gnâmes Ibn Sa'ad dans son expédition contre l'Ifriqïah, et « il partagea entre nous le butin, après en avoir prélevé le « quint. Chaque cavalier eut trois mille dinars pour sa part, « deux mille pour son cheval et mille pour lui-même, et « chaque fantassin reçut mille dinars [1]. » — Abou'l Mahasin donne les mêmes détails [2].

XI

Le récit d'el Māleki et d'Ibn en-Nādji est d'une capitale importance. Il met les choses au point, en montrant dans le butin la grande préoccupation du général et des soldats, en réduisant par suite l'expédition à une entreprise de pillage, et la tactique à une série de marches dérobées, qui portent l'envahisseur le plus près possible des richesses convoitées, et le plus loin qu'il se peut des coups de l'ennemi. Si ce dernier défend son bien, l'Arabe l'attaque résolûment ; le bien une fois pris, il se retire en bon ordre pour le mettre à l'abri. Mais reprenons les faits dans leur simplicité, et voyons en quoi, exactement, consiste la première invasion arabe en Ifriqïah. En-Nouaïri n'est plus là pour troubler nos idées avec l'éclat un peu trop vif de sa prose et les écarts de son imagination ; nous avons, par contre, pour nous guider, quelques auteurs sérieux qui disent peu de chose, mais bien assez encore pour faire comprendre l'allure générale de l'histoire.

Les rapports des éclaireurs envoyés sur les frontières de l'empire de Grégoire ont révélé l'existence, au delà des Syrtes, d'un pays peuplé, riche, et qui semble mal défendu ; l'Arabe sait vaguement que le souverain est un gouverneur

1. Ibn Abd el Hakem, I, 305.
2. P. 89.

byzantin révolté, dont le pouvoir est faible. Les avantages d'une expédition s'annoncent considérables, et les risques en paraissent réduits au minimum. Les soldats de l'armée d'Égypte s'ennuient; dans le Hidjāz, beaucoup d'hommes ne demandent qu'à marcher. La présence de ces combatifs est assez peu rassurante pour le vieux khalife 'Otsmān, qui saisit avec empressement l'occasion de s'en débarrasser, et expédie les désœuvrés de Médine et de l'Égypte en Occident. Il sait par expérience que, sortis de l'Arabie, ils n'y reviendront guère. L'armée de 'Abd Allah éprouve d'abord un échec, sous Tripoli ; la ville résiste. A notre point de vue, c'est un insuccès ; au point de vue arabe, ce n'est qu'une déception. Il y a dans Tripoli un assez beau butin, qui se défend ; mais, plus loin, on en trouvera un plus riche encore ; et voilà nos Arabes partis sur Gabès, entrés dans l'Ifriqïah. Nous connaissons leur tactique ; ils pillent le pays en envoyant de tous côtés des corps de troupes légères, qui se répandent dans la plaine basse du Byzacium, entre la montagne et la mer. Tout le corps d'armée file au pied des hauteurs qui, des Chotts à l'O. Zeroud, talutent le plateau ; il suit la ligne des points d'eau qui jalonnent la route. Mais parvenu à Qamouniah, 'Abd Allah s'avise de l'existence d'une armée ennemie derrière les montagnes. Peut-être une de ses reconnaissances la découvrit-elle ; de nombreux défilés aux pentes fort douces conduisaient de la plaine au plateau et un escadron pouvait facilement s'y risquer. Peut-être fut-il inquiété par des attaques à revers des officiers de Djordjīr, et cela expliquerait le combat de 'Aqoubah en le réduisant aux proportions d'un engagement préliminaire. 'Abd Allah, mis en éveil, concentre son armée et marche sur Sobaït'alah ; de Qamouniah la route est facile et, par la vallée de l'O. Fekka, les Arabes montent sur le plateau sans s'en douter et prennent le contact de l'armée rassemblée près de la capitale, armée très considérable, car elle a été renforcée par les tribus indigènes, qui voudraient bien voir cesser le pillage. Après une bataille qui semble avoir été sérieuse,

ʿAbd Allah anéantit la seule puissance qui pût défendre le Byzacium. Les Arabes durent déployer dans l'action une grande vigueur et un rare courage, car les forces qu'ils attaquaient leur étaient très supérieures en nombre. Mais, dans une armée orientale comme dans les nôtres, la supériorité de l'effectif ne constitue pas un avantage tellement sérieux, et la juxtaposition hâtive des contingents berbers aux restes des forces grecques de la province ne put pas faire une brillante armée. Les envahisseurs avaient pour eux l'unité du commandement ; l'enthousiasme belliqueux doublé de ferveur religieuse animait leur ligne de bataille d'une force de propulsion irrésistible. Ils l'emportèrent, et le pays fut à eux, c'est-à-dire qu'ils purent, en toute tranquillité cette fois, mettre à contribution la région des plaines basses qui s'étendent entre les Chotts au Sud, la mer à l'Est et la ligne tirée de Sufetula à Sousse, dans la direction sud-ouest, nord-est. Au delà de cette ligne, le pays est semé de forteresses qu'ils ne songèrent même pas à assiéger[1]. On s'étonne de la valeur énorme de la part que chaque soldat obtint du butin. Mais il faut bien songer que, durant plusieurs mois, ces hommes allèrent de bourg en bourg et de ville en ville, et que partout ils ramassèrent, avec le soin méticuleux qu'ils mettent toujours à cette opération, ce qu'ils pouvaient emporter, et réalisèrent le reste en espèces sonnantes, quand ils le purent. On tire beaucoup d'un pays qui se livre, quand on peut procéder à un pillage méthodique. Le bénéfice dut être considérable puisque, au premier signe de résistance des citadins du Sahel, ʿAbd Allah résolut de battre en retraite.

Il n'avait pu, cela est certain, s'emparer de beaucoup de villes. Les auteurs n'en citent qu'une, qui fut enlevée d'assaut : c'est Sufetula, sous les murs de laquelle la bataille décisive avait été livrée, et qui succomba dans le tumulte de la dé-

1. Voir Diehl, *Afrique byzantine*, p. 560. Nous adoptons pleinement l'opinion soutenue par l'auteur relativement au rôle que jouèrent dans cette première campagne les places de la région du Nord.

route. Partout ailleurs on se défendit, même à Ladjam, qui se racheta. La défense était facile; il suffit de fermer les portes et de boucher les brèches que les guerres précédentes avaient faites dans les murailles. Les villes de l'intérieur souffrirent peut-être de la famine; celles du Sahel n'en sentirent pas les atteintes, car elles pouvaient communiquer entre elles par la mer et se prêter un mutuel secours. Plus assurées de leur invulnérabilité, elles conçurent plus vite que les autres le projet d'une offensive que la faiblesse de l'ennemi pouvait rendre heureuse. Chaque jour qui passait voyait augmenter la confiance du Roum et la prudence de l'Arabe. Ce dernier avait plus de butin qu'il n'en pouvait porter, et en était à se demander comment il rendrait tout cela en Égypte. Le soldat, enrichi, avait assez de la guerre et ne songeait qu'au retour; les chefs le désiraient plus encore. L'entente fut bientôt faite avec les habitants, qui préférèrent payer un tribut que courir la chance d'un combat. La somme payée, l'armée s'en alla. La première expédition arabe en Ifriqïah était terminée.

Les envahisseurs étaient demeurés dans le pays un an et trois mois suivant les uns [1], un an et deux mois suivant les autres [2]. Peu importe la divergence, le délai fut très court. L'expédition n'avait pas coûté beaucoup de sang à l'Islam. Ibn al At'ir [3] prétend que trois hommes seulement furent tués en Afrique, parmi lesquels Abou Dzouïeb Khouaïled ibn Khāled el Houdzali, le poète, qui y fut enterré [4]. Ce serait bien peu, et cela contredirait l'assertion des auteurs qui représentent la bataille de Sobaït'alah comme un engagement sérieux, qui coûta du monde aux deux partis en présence. Il faut savoir entendre les Arabes, qui parlent volontiers à mots couverts et reculent devant la recherche

1. Ibn al At'ir, Kamil, 68, Ahmed Djalān, 99.
2. Riādh, 3 v°.
3. Kamil, 68.
4. Me'ālem, 56 r°.

du terme précis ou l'exposé du détail complet. En parlant d'hommes, ils ont voulu entendre des personnages de distinction, des chefs, et ils ont négligé les gens du commun, les contingents des tribus, qui se firent tuer sans réclamer de mention spéciale. Le nombre des morts ne dut pas être considérable, puisqu'il n'y eut, dans toute la campagne, qu'un combat sérieux, que la mort du général grec abrégea peut-être beaucoup.

L'armée de ʿAbd Allah ibn Saʿad regagna l'Égypte avec son butin. Un cinquième de celui-ci revenait au Khalife. On le lui remit, et nous ne savons trop ce qu'il en fit. Suivant Abou'l Mahasin [1], il en gratifia soit la famille d'el Hakem, soit celle de Meroūan ; suivant Ibn al At'ir [1] « il le donna à « ʿAbd Allah ibn Saʿad, et quelques-uns prétendent qu'il « l'abandonna à Meroūan ibn el Hakem. Et ce qui ressort de « cela, c'est qu'il donna à ʿAbd Allah le cinquième de la « première expédition, et à Meroūan le cinquième de la deu- « xième, dans laquelle fut conquise toute l'Ifriqïah ; et Dieu « seul sait tout ! »

XII

Les chroniqueurs arabes nous ont, jusqu'à présent, très convenablement guidés. Nous déterminons sans trop de peine la série des événements : en 20, la conquête de l'Égypte, en 22 la soumission de Barqah, en 22 ou 23 celle de Tripoli, en 25 le rappel de ʿAmr, et, durant toutes ces années, des expéditions rapides sur les confins du Gharb ; puis, en 27, la grande incursion de ʿAbd Allah, son échec devant Tripoli, sa marche en plaine sur Qamouniah, la bataille de Sobaït'alah, le pillage du Byzacium, le rachat de celui-ci par la population et le retour avec le butin. Les auteurs diffèrent sur

1. Kamil, p. 68 pass.

certaines dates, mais ils les confrontent souvent, les critiquent et ne se prononcent qu'en connaissance de cause. L'orthographe des noms propres les arrête parfois et les fait hésiter; cela tient à la défectuosité de l'alphabet arabe, qui n'a que quinze signes pour représenter vingt-huit lettres, et différencie les signes en plaçant, au-dessus ou au-dessous, en plus ou moins grand nombre, des points dits *diacritiques*. Si vous songez que les voyelles sont marquées par des traits placés de la même façon, vous comprendrez que l'oubli du copiste rend le mot illisible ou que son erreur le défigure. Cela ne fait pas que le personnage n'ait existé et ne soit parfaitement connu, mais cela peut avoir pour bizarre résultat que son nom ne soit plus *articulable*. J'ai donné[1], à propos de Bosr ibn Abi Art'āh, une idée suffisante des difficultés qui naissent de ce fait. Je m'abstiendrai, à l'avenir, de poser de semblables questions, parce qu'elles sont assez difficiles à résoudre, et que leur solution ne nous ferait pas avancer d'une ligne dans la voie que nous poursuivons.

Si nos historiens diffèrent sur des points de détail, assez nombreux et fort peu captivants, qui ne pourraient arrêter longtemps qu'une érudition tatillonne et, au demeurant, parfaitement vaine, ils nous donnent, en revanche, une très suffisante idée de la façon dont *cela s'est passé* et, en bonne conscience, nous ne pouvons leur demander autre chose : ils ne pouvaient nous donner mieux.

Plaçons-nous au point de vue arabe : Voilà des soldats, au nombre de quelques milliers, qui partent sur un ordre du Khalife (ceci est un fait important, l'auteur le marque) et sous la conduite d'un chef réputé (autre fait important également noté) soit pour conquérir, ou du moins pour battre l'estrade dans une région plus ou moins déterminée, l'*Occident*, y faire du butin, obtenir, si cela est possible, la soumission des populations, ou, au moins, y lever des contributions de guerre. Le chef n'a pas de plan arrêté, les soldats

1. Voyez p. 46, n° 4.

vont où le butin s'annonce le plus riche et le plus facile; chef et soldats ont en tête une autre idée que la guerre, un autre souci que celui du pillage : une aspiration perpétuelle vers l'au-delà, la pensée du monde supra-terrestre qui les attend, l'inquiétude de la vie future, la préoccupation constante de suivre une voie droite, de pratiquer une foi et de mériter une récompense divine. Ils vivent tous à moitié hors de ce monde. Ce qui s'y passe les intéresse médiocrement, et ils se laissent aller aux hasards des combats, qui leur plaisent parce qu'on leur a déclaré que mourir pour la foi musulmane était un sûr moyen de gagner le Paradis, et parce qu'ils comprennent que ce moyen est pour eux le plus simple et le plus facile.

Au demeurant, ce sont des primitifs, des nerveux et des passionnés : la terre a encore pour eux quelque attrait ; s'il leur plaît de mourir pour gagner le ciel plus vite, il ne leur déplaît pas de jouir, en attendant, des plaisirs de ce monde. Les chroniqueurs nous font toujours, par dinars et dirhems, le compte des bénéfices de chaque expédition, de même qu'ils exaltent les vertus des guerriers qui, en succombant et en perdant leur part du butin, ont gagné leur place au céleste séjour. Et voilà les deux faits qu'ils noteront encore, puis ce sera tout, parce qu'ils ne peuvent répéter que ce qu'on leur a rapporté, et parce que, au retour de chaque campagne, le soldat ne racontait pas autre chose. La troupe s'est mise en marche; le chef a envoyé ses escadrons dans toutes les directions; chaque capitaine a marché pour son compte, s'éloignant plus ou moins du gros de l'armée, suivant que l'ennemi était, ou non, menaçant. En Ifriqïah, jusqu'à présent, ils n'ont rencontré que sur un point une résistance sérieuse et, après l'avoir brisée, ils ont pu, tout à leur aise, battre le pays. Quand ils ont eu assez de butin, ou quand la résistance s'est annoncée plus sérieuse, ou quand le khalife l'a rappelée, la troupe est revenue sur ses pas, et chaque homme, lassé, comptait, dans les plis de son burnous, les pièces d'or amassées, ou disait son chapelet en

pensant aux compagnons morts dans le *djihâd*. Ces campagnes n'ont pas d'histoire précise. On n'a jamais songé, que je sache, à raconter jour par jour les marches des Huns ou des Avars, du Danube au Rhin et à la Seine, et nul historien n'a tenté de décrire les manœuvres des cosaques d'Alexandre Ier durant la campagne de France. Il n'y a d'histoire que là où il y a dessein préconçu de l'homme, effort calculé, tentative raisonnée et volontaire, action et réaction.

CHAPITRE III

LES EXPÉDITIONS DE MO'AOUÏAH IBN H'ODAÏDJ ET LES DEUX PREMIÈRES CAMPAGNES DE 'OQBAH IBN NAFI'.

(34 H. 654. — 55 H. 674.)

I. Nouvelle expédition de 'Abd Allah ibn Sa'ad (33 H. 653). — Première expédition de Mo'āouïah ibn H'odaïdj (34 H. 654).
II. 'Amr ibn el 'As reprend le gouvernement de l'Égypte (38 H. 658). — Nouvelles incursions en Ifriqïah. — Deuxième expédition de Mo'āouïah ibn Ho'daïdj (45 H. 665).
III. Première expédition de 'Oqbah ibn Nāfi' (46 H. 666).
IV. Seconde expédition de 'Oqbah (50 H. 670).
V. Fondation de Qairouān (50 H. 670).
VI. Destitution de 'Oqbah (55 H. 674).

I

Après la première grande expédition de 'Abd Allah ibn Sa'ad, les Arabes semblent avoir cessé pour un temps leurs incursions en Ifriqïah. Ils avaient de gros soucis ailleurs : le khalifat, entre les mains débiles de 'Otsmān, s'affaiblissait à mesure qu'augmentaient l'audace des chefs militaires et l'insubordination des soldats, et comme toutes les questions se réduisaient, pour ceux-ci, en dernière analyse, à savoir où était le butin et où l'on en pouvait prendre le plus au moins de peine possible, généraux et soldats regardaient plus volon-

tiers vers les villes saintes sans défense et vers l'Iraq soulevé, que vers l'Ifriqïah trop lointaine.

L'arrêt des invasions ne fut cependant pas aussi complet que certains seraient portés à le croire. Les Arabes, tout insouciants qu'ils fussent, et de premier mouvement, ne pouvaient oublier si vite le profit tiré des précédentes campagnes ni négliger le bénéfice que d'autres semblaient leur promettre. Le chef de la première expédition reprit lui-même, en 33 H. (653) la direction d'une autre opération du même genre. C'est, du moins, ce que prétend Abou'l Mahasin [1], au dire duquel 'Abd Allah aurait imposé la paix aux populations, qu'il convertit à l'Islam et contraignit à payer la *djizïah*. Les auteurs parlent peu de cette campagne, qui n'eut pas grand retentissement, parce que, probablement, la faiblesse des moyens du général en chef la fit réduire aux proportions des *raids* menés contre la province avant l'expédition de l'an 27. On ne dit ni où il alla, ni ce que, précisément, il obtint, parce qu'il n'alla pas loin et n'obtint pas grand chose. Il revint, du reste, bien vite, car l'année suivante (34 H. 654) Ibn 'Abd el Hakem note une nouvelle expédition, qui nous arrêtera plus longtemps.

M. Fournel, en la citant[2], la révoque en doute immédiatement et n'en parle plus. Mais il n'avait lu ni el Māleki ni Ibn en-Nādji ; or, voici ce que disent ces derniers : « 'Abou'l « 'Arab a dit que Mo'āouïah ibn H'odaïdj envahit l'Ifriqïah trois « fois, et que sa première incursion eut lieu en 34, sous le kha- « lifat de 'Otsmān ; *cette expédition est généralement peu con-* « *nue* [3]... » Ibn en-Nādji, qui la signale à la même date[4], ajoute : « Mo'āouïah campa sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui « Qaïrouān ; il y creusa des puits qu'on appelle encore puits « de H'odaïdj, car c'est le nom de son père et non le sien qui

1. Abou'l Mahasin, 90.

2. *Les Berbers,* I, 141, n. 8. Il suppose que le copiste a écrit 34 pour 43, date sous laquelle Ibn el Abbār place une expédition de 'Oqbah.

3. Riādh, 4 r° l. 8.

4. Me'ālem, 13 v° l. 10. Ibn en-Nādji répète son dire : 47 r° l. 22.

« leur resta...[1] Il eut pour compagnons, dans cette expédition, « 'Abd Allah ibn 'Omar, 'Abd Allah ibn ez-Zobaïr, H'aïlah « ibn 'Omar es-Sā'ïdi et Abou Zoum'ah el Balaoui. Celui-ci « mourut dans l'expédition, et fut enterré au *Balaouïah,* un « des cimetières actuels de Qaïrouān, qui a pris son nom. « Une fille de 'Abd Allah ibn 'Omar ibn el Khat't'āb mourut « également et fut enterrée près du Bāb es-Selm actuel [2]. » — Ibn Abi Dinār dit de Mo'āouïah : « On a raconté qu'il fit « une campagne en Ifriqïah en l'an 34, avant l'assassinat de « 'Otsmān. Il fit trois expéditions : la première en 34, la seconde « en 40 et la troisième sous le khalifat de Mo'āouïah (ibn Abi « Sofiān)[3]. » — Il obtint trois fois le gouvernement de l'Ifri- « qïah, pour le compte de Mo'āouïah ibn Abi Sofiān, en 34, « en 40 et en 50 [4]. » Notons qu'el Māleki cite ces dates d'après un autre traditionniste, Ibn Younis, mais qu'il ne les admet pas complètement, car il place les grandes expéditions de Mo'āouïah en 45 et en 50 [5]. — « Il avait fondé une ville à « el Qarn avant que 'Oqbah jetât les assises de Qaïrouān, et « c'était là qu'il résidait pendant ses séjours en Afrique [6]. »

Abou Ne'ïm Mo'āouïah ibn H'odaïdj el Kindi, que Ibn en-Nādji appelle Mo'āouïah ibn Khodaïdj es-Sekouni[7], avait pris part à la campagne d'Égypte et à la première expédition contre l'Ifriqïah. Rien d'étonnant qu'il ait conçu le projet de renouveler une entreprise dont il avait pu estimer une fois déjà le bénéfice. En 34, il était en Égypte, et rien ne l'empê-

1. De même el Māleki, *Rïādh* 9 r° l. 14. Il ajoute : « Et cela se passait avant la fondation de Quairouān. »
2. Me'ālem, 47 r° l. 23.
3. Ibn Abi Dinār, *Kitab el Mounïs*, 24.
4. Riādh, 9 r° l. 10. De même Ibn al At'ir, *Ousd el Ghābah* P. IV, 384. Ce dernier ajoute qu'il perdit un œil dans la première de ces campagnes, mais l'accident lui arriva peut-être dans une incursion en Abyssinie. El Māleki commet une erreur en nous donnant Mo'āouïah ibn H'odaïdj comme gouverneur, durant ces trois expéditions au nom de Mo'āouïah Abi Sofiān, qui ne monta sur le trône qu'en 41 H.
5. Rïādh, 3 v° l. 32.
6. Rïādh, 9 r° l. 12.
7. Me'ālem, 47 r° l. 6.

chait de marcher sur la province d'Afrique, où il ne séjourna du reste pas longtemps, car en 35 nous le retrouvons à Fost'āt', où il défend le pouvoir de 'Otsmān contre les tentatives de Moh'ammed ibn Abi H'odzaïfah[1]. Ibn Abi Dinār[2] rapporte dans sa chronique une expédition de Mo'āouïah, sur laquelle il donne quelques détails, qui ne sont rien autres que ceux que nous retrouverons sous la date 45. L'auteur, du reste, s'empresse de constater que « Dieu sait si cela fut en 34 ou en 45 ». — Cet ensemble de faits nous porte à croire qu'il y eut bien en 34 ou vers cette date, quoique, à vrai dire, l'accord sur cette dernière soit complet chez les annalistes, une expédition de Mo'āouïah sur l'Afrique. Mais, elle fut peu importante, et peut-être même fut-elle arrêtée à son début par l'annonce des événements qui, à la même époque, troublaient l'Orient (le soulèvement de l'Égypte et le meurtre de 'Otsmān). Son peu d'importance la fit oublier des uns, ou confondre par les autres avec les campagnes suivantes.

Une tendance assez marquée chez les annalistes arabes, exagérée, je crois, chez nos auteurs occidentaux, incite les uns et les autres à masser les faits historiques des invasions sous un petit nombre de dates, et à simplifier un peu naïvement l'histoire en ne retenant que certains événements principaux, pour faire graviter arbitrairement les autres autour d'eux. Cette méthode fausse l'histoire de deux façons : elle supprime des faits qui ont leur valeur et leur vertu historique propres, ou les confond dans ceux auxquels elle accorde son attention, et elle déforme ces derniers par l'importance exagérée qu'elle leur attribue. Nous trouvons alors trois ou quatre opérations militaires menées à grand fracas, et assez platement terminées par la retraite de l'envahisseur ou quelquefois par sa défaite. Brillamment entamées, sans qu'on s'explique leurs premiers et foudroyants succès, elles finissent mal, sans qu'on sache pourquoi ; et l'ensemble de

1. Fournel, I, 129.
2. Kitab el Mounīs, 25.

ces faits prend un aspect incohérent qui n'est point du caractère de l'histoire. Celle-ci trouve toujours, sinon dans l'action des hommes, du moins dans la simple relation de cause à effet qui lie ses différents tableaux, une harmonie supérieure, qu'il faut découvrir pour expliquer le reste, et sans laquelle on ne peut rien expliquer.

En considérant les choses de plus près, nous voyons une succession d'invasions de moyenne allure et de petite portée, qui toutes se valent, ou peu s'en faut, qui se précèdent et se préparent l'une l'autre, comme le flot de la marée, en se retirant, recueille son effort pour pousser celui qui le suivra, et qui se succèdent assez rapidement pour que le résultat relatif de l'une facilite le succès un peu plus grand mais encore contestable de l'autre.

Il est probable que toutes les fois qu'ils le purent, les gouverneurs de l'Égypte ou les émirs cantonnés à Zaouïlah ou à Barqah firent dans le Byzacium des incursions rapides, renouvelées d'année en année, et dont les dates, fort rapprochées, s'embrouillent sous la plume des annalistes. Ceux-ci font quelques efforts pour déterminer la suite des événements. Ils y parviennent rarement. La tradition leur rapporte de nombreuses dates d'expéditions et ne leur fournit de détails assez circonstanciés que sur les campagnes d'importance. Ils croient que ces dates diverses se rapportent à une même incursion. Je pense qu'ils ont tort et qu'il faut, au contraire, admettre l'hypothèse d'expéditions multiples, sans intérêt et sans histoire, entre lesquelles s'intercalent des campagnes importantes, les seules sur lesquelles nous ayons quelques renseignements. Il était d'autant plus facile de diriger de petites razzias sur le Byzacium, qu'après le désastre de Sbeïtla, le Grec semble avoir abandonné cette partie de son domaine [1].

Mo'āouïah fonda-t-il effectivement une ville à el Qarn, en 34 H. 654? Le fait est contestable, et nous pouvons voir là une

1. Cf. la très judicieuse observation de M. Diehl, *Afrique byzantine*, 567, 568.

nouvelle confusion entre la première campagne et celles qui suivirent. Nous verrons en effet, plus tard, que la position d'el Qarn joua un grand rôle dans une autre expédition que mena Mo'āouïah. En 34, il ne fit que passer, et peut-être sa marche serait-elle toujours restée ignorée, s'il n'avait laissé en terre d'Afrique un des hommes les plus vénérés dans la Berbérie, qui se glorifie de posséder son tombeau.

Abou Zoum'ah 'Obeïd Allah ibn Adem el Balaoui mourut à Qaïrouān, dit Ibn en-Nādji [1], plus exactement sur l'emplacement de la ville que 'Oqbah devait fonder plus tard. C'est le seul des compagnons du Prophète qui repose en Ifriqïah [2], aussi son tombeau est-il particulièrement vénéré. On le voit aujourd'hui, hors de Qaïrouān, dans la mosquée du *Barbier*.

Un point reste à élucider. Comment voyons-nous signaler constamment par les auteurs, dans cette expédition de l'an 34, une ville qui ne sera fondée que seize ans plus tard ? Est-ce confusion de la part des annalistes, ou le hasard a-t-il ramené 'Oqbah au lieu où Mo'āouïah avait séjourné ? Les auteurs ne font pas de confusion, car lorsqu'ils parlent, par exemple, du cimetière el Beloui, ou du Bāb es-Selm, ils ont soin d'ajouter الآن (actuellement) et laissent clairement entendre que la ville n'existait pas lors des événements qu'ils relatent. D'autre part, je suis assez porté à croire que ce ne fut pas le hasard qui ramena 'Oqbah au même point, mais les mêmes nécessités tactiques qui y avaient déjà conduit Mo'āouïah. — Nous reviendrons là-dessus quand il en sera temps.

II

De l'an 20 à l'an 35 de l'Hégire (640-655), nous voyons l'Arabe d'Égypte constamment préoccupé de l'Ifriqïah. Sans cesse, il médite des incursions dans le domaine byzantin, et

1. Me'âlem, 5 r°.
2. Ibn en-Nādji, *Me'ālem,* 35 r°.

il met son projet à exécution dès que les circonstances le lui permettent. Depuis 27, son ardeur a été réfrénée par les événements d'Orient. En 35, ces derniers prennent le dessus et, durant six ans, nous n'avons rien à mentionner relativement à l'Afrique [1]. C'est l'époque de la mort de 'Otsmān et du khalifat de 'Ali, qui défend à grand'peine son pouvoir contre Mo'āouïah ibn Abi Sofiān et, finalement, succombe sous les coups d'un assassin (21 Ramadhan 40-28 janvier 661). Son fils, el H'assān, renonça à ses droits en faveur de l'adversaire de son père, qui fonda, en 41-661, la dynastie des *Omayyades.* — Dès 38, alors qu'il n'était que prétendant, Mo'āouïah ibn Abi Sofiān avait envoyé en Égypte, avec le titre de gouverneur, le conquérant de l'an 20, le grand général africain 'Amr ibn el 'Ās [2].

Celui-ci avait toujours songé à la conquête de l'Afrique, et les circonstances seules l'avaient empêché de mettre à exécution un projet, que d'autres avaient ébauché à sa place, sans y déployer un talent égal au sien. — « 'Amr ibn el « 'Ās tourna aussitôt ses regards vers l'Ifriqïah, et recom- « mença les incursions par lesquelles les Arabes avaient « préludé à l'expédition de l'an 27. On ne sait rien de précis « sur ces incursions, mais elles semblent avoir été poussées « assez loin, si l'on considère leur trace comme retrouvée, « dans un passage d'el Bekri ainsi conçu : « *Benzert* fut « conquis en l'an 41 par Mo'āouïah ibn H'odaïdj ; 'Abd el « Melik ibn Merouān l'accompagna dans cette expédition [3] ». Il y eut bien, en effet, une campagne vers cette date. Voici quelles circonstances l'amenèrent. « Tous les rois chrétiens

1. Le fait n'échappe pas à el Māleki qui constate : « 'Ostmān subit le martyre. 'Ali lui succéda, et l'Ifriqïah resta dans son état jusqu'au khalifat de « Mo'āouïah ». (*Rïādh* 3. v° l. 33).

2. 'Abd Allah ibn Abi Sarh' se vit retirer le gouvernement de l'Égypte en 36, après l'avoir exercé pendant environ dix ans (Abou'l Mahasin, 92). De 36 à 38 l'Égypte fut gouvernée plus ou moins effectivement par Qaïs ibn Sa'ad ibn 'Obādah el Ans'āri.

3. Fournel, I, 139. El Bekri, *el Mes'âlik*, p. 58.

« payaient à Héraclius, empereur de Constantinople, un tri-« but pour l'Égypte, l'Ifriqïah, l'Espagne et les autres pays. « Quand l'Ifriqïah fut tombée au pouvoir des Musulmans, « Héraclius dépêcha à ses populations, au bout de quelque « temps, un patrice chargé de leur réclamer un tribut égal à « celui qu'avaient levé les Musulmans. Le patrice débarqua « à Carthage, réunit les chrétiens d'Afrique et leur commu-« niqua l'ordre de l'Empereur. Ils refusèrent de s'y confor-« mer, en disant : Nous sommes libérés de ce que nous « devions ; l'Empereur doit nous tenir compte de ce que les « Musulmans nous ont réclamé. — Après la mort de Djordjīr, « un autre individu des Roum avait pris le gouvernement de « l'Ifriqïah. Le patrice parvint à le chasser après de longs « combats et rétablit le pouvoir de l'empereur sur le pays. « Mais l'usurpateur évincé alla trouver Mo'āouïah en Syrie et « lui demanda d'envoyer avec lui une armée. Le khalife « envoya Mo'āouïah ibn H'odaïdj es-Sekouni, qui trouva « l'Ifriqïah en feu. Il était à la tête d'une armée formidable, « qu'il mit en position à Qamoūnïah. Le patrice envoya à sa « rencontre trente mille combattants. Mo'āouïah, à cette « nouvelle, fit marcher une armée de Musulmans, qui les « battit et les mit en fuite. Il assiégea alors la forteresse de « Djeloūlā qui ne put lui résister, fut détruite et envahie « par les Musulmans, qui la pillèrent. Le général envoya des « expéditions, le peuple se soumit, et alors il rentra en « Égypte [1]. » L'auteur place ces faits sous la date 41. Voici ce qu'Ibn Abi Dinār nous rapporte sous la date 45 : « En « l'an 45, sous le règne de Mo'āouïah ibn Abi Sofiān, « Mo'āouïah ibn H'odaïdj fut envoyé en Ifriqïah avec dix « mille combattants. Il y avait avec lui 'Abd Allah ibn 'Omar « ibn el Khat't'āb, 'Abd Allah ibn ez-Zobaïr ibn el 'Aououām, « 'Abd el Melik ibn Merouan, Yah'yā ibn Abi' l H'akem ibn « el 'Ās, et un grand nombre des nobles de la tribu de « Qoraïch. Il s'empara de Sousah. Il avait envoyé contre

1. Ahmed Dahlān. P. I. p. 100.

« elle 'Abd Allah ibn ez-Zobaïr, qui combattit les chrétiens « de la ville. On vit alors des choses merveilleuses à la porte « de Sousah. 'Abd Allah ibn ez-Zobaïr dit la prière de l' 'Aser, « alors que l'ennemi était proche de lui, et il ne s'en soucia « pas. Ensuite, il rejoignit Mo'āouïah ibn H'odaïdj, qui « envoya 'Abd el Melik ibn Merouān vers Djeloūlā ; il l'as-« siégea plusieurs jours, tua beaucoup de ses défenseurs et, « finalement, emporta la ville de vive force. Les soldats « firent prisonniers les enfants et prirent beaucoup de bétail. « Mo'āouïah partagea le butin entre les Musulmans, et Dieu « sait si cela fut en 34 ou en 45.... [1] ». Et, en effet, la date de cette expédition, dont les deux auteurs viennent de nous faire un rapide historique, n'est pas facile à fixer. Elle n'eut certainement pas lieu en 34, et la supposition d'Ibn Abi Dinār est inadmissible, quoique la confusion qu'il fait soit fort explicable après ce que nous avons dit plus haut. Mais rien ne prouve non plus qu'elle eut lieu en 45, quoique de très fortes présomptions militent en faveur de cette date. Ibn 'Abd el Hakem mentionne en 40 une expédition de Mo'āouïah ibn H'odaïdj, mais il ne donne aucun détail et nous penchons à croire, comme M. Fournel[2], qu'elle se confond avec une campagne postérieure, qu'il place en 41, comme nous l'avons vu plus haut (p. 89), et au cours de laquelle Mo'āouïah aurait conquis Bizerte [3]. Ibn Abi Dinār dit la même chose [4], et ajoute : « Mo'āouïah ibn H'odaïdj « envoya Rouaïfi' ibn Tsābit el Ans'ari sur Djerbah. Il s'en « empara. Djerbah est une île proche de Gabès; elle est « séparée du continent par un détroit, et renferme beaucoup « de jardins et d'oliviers. On a dit que Rouaïfi' était en 46 « gouverneur de T'araboulous[5] pour Mo'āouïah, et qu'en 47 il

1. Ibn Abi Dinār. *Kitāb el Mounīs* 25.
2. I, 139, n. 4.
3. Fournel, I, 139.
4. Kitab el Mounīs, 25.
5. Notons en passant que T'araboulous, conquis par 'Amr puis perdu, n'a pas été repris à notre connaissance.

« dirigea de T'araboulous vers l'Ifriqïah une expédition au « cours de laquelle il conquit Djerbah, et Dieu est le plus « savant [1]. »

C'est, en effet, la date de 46 (666) qu'il faut accepter pour l'expédition de Rouaïfi', comme nous le verrons plus loin. Les auteurs placent généralement sous la date 45 H. (665) l'expédition de Mo'āouïah. Ainsi font Ibn en-Nādji [2] et el Māleki [3] ; de même Abou'l Mahasin [4] et Ibn Adzari [5].

« En 45, dit el Māleki, Mo'āouïah sortit d'Égypte. Il avait « avec lui 'Abd Allah ibn 'Amr et une troupe des compagnons « du prophète, ou des Tābi'īn, avec 'Abd el Melik ibn Merouān, « Yah'yā ibn el H'akem, el Akder ibn Hamān el Lakhmi, « Koraïb ibn Abrahah ibn es'-'Sabāh', Khāled ibn Tsābit, et « les plus nobles de l'armée d'Égypte. Il marcha vers l'Ifri- « qïah et atteignit Djeloūlā, que possédait un gouverneur « nommé par Djordjīr, le maître de Sobaït'alah. Il campa avec « son armée à Qamoūnïah, qui était le *Qaïrouān* de l'Afrique. « De là, il marcha sur une montagne dite *el Qarn*, qu'on « appelle ainsi parce que Mo'āouïah dit à ses hommes : Mar- « chons vers ce Qarn [6]. On a dit aussi qu'il campa près d'une « montagne qu'on appela *el Memt'our*, et qui était située à « l'occident de Qamoūnïah, où il subit une pluie violente, « ce qui lui fit dire : Certes, cette montagne est pluvieuse « (ment'our). Il marcha ensuite sur Djeloūlā, qu'il conquit. « Mo'āouïah ibn H'odaïdj était resté longtemps devant la ville « (sans pouvoir s'en emparer), et il avait levé le siège. Un « homme de son armée avait oublié son arc (dans le camp) « et revint sur ses pas pour le chercher. Il vit une des « tours de l'enceinte qui s'était écroulée; il revint prévenir « Mo'āouïah... (et la prise de la ville s'en suivit). On a

1. Kitāb el Mounīs, p. 26.
2. Me'ālem, 18 r° l. 1-17 r° l. 19.
3. Rïādh, 3 v° l. 32.
4. Nodjoum, I, 146.
5. Baïān, I, 10.
6. En arabe : pic.

« dit que le possesseur de l'arc était 'Abd el Melik ibn « Merouān [1]. »

Ce récit d'el Māleki renferme une grosse erreur. En 41 ou 45 de l'Hégire, il ne pouvait plus être question de Grégoire ni de Sbeïtla. Peut-être l'auteur a-t-il voulu dire simplement que Djeloūlā obéissait encore aux Grecs. Quant à la prise de cette dernière ville, elle est rapportée de façon identique ailleurs ; on a dit la même chose de Sousse. Le fait, en lui-même, est vraisemblable ; il est seulement regrettable qu'il ait frappé les Arabes au point de le leur faire répéter plusieurs fois au sujet de villes différentes.

Voici maintenant le récit d'el Bādji : « Mo'āouïah marcha « sur l'Ifriqïah avec 10,000 hommes. L'empereur de Constan- « tinople envoya une armée par mer pour le repousser. Les « Musulmans la battirent près de Qasr el Adjem [2]. Mo'āouïah « envoya 'Abd Allah ibn ez-Zobaïr à Sousse, et 'Abd el « Melik ibn Merouān à Djeloūlā, dont ils s'emparèrent. Puis « il expédia une flotte de deux cents voiles sur la Sicile, qui « fut conquise. Il s'empara ensuite de Bizerte et revint en « Égypte [3]. » — « Mo'āouïah razzia l'île de Sicile avec deux « cents barques ; il y fit un butin considérable, puis il marcha « sur Qamoūnïah et partagea le butin entre ses soldats. Il « envoya le quint à Mo'āouïah ibn Abi Sofiān qui était alors « khalife. Cette expédition est la seconde que mena Mo'āouïah ; « elle eût lieu en 45 [4]. » Ibn Abi Dinār répète les précédents, en ajoutant que les envahisseurs ne séjournèrent en Sicile qu'un mois [5].

Doit-on confondre les deux expéditions de Mo'āouïah, placées par les auteurs, avec des détails identiques, l'une en 41 H, l'autre en 45 ? La similitude des faits nous y oblige, et

1. Riādh. 3 v° l. 32. Même récit dans Ibn en-Nādji, *Me'ālem* 17 r° l. 19.

2. Nous verrons plus tard que Qasr el Adjem doit être identifié avec Thysdrus, actuellement el Djem.

3. El Bādji, 5.

4. Me'ālem, 8 r° l. 6.

5. Kitāb el Mounis 25.

cependant nous pourrions observer que Ibn ʿAbd el Hakem place en 40 une expédition dn même Moʿāouïah, qui ne fut peut-être qu'une reconnaissance comme nous en avons vu déjà faire par ses prédécesseurs. Ces deux dates causèrent peut-être la confusion dont nous souffrons, les auteurs ayant placé sous la première (40 ou 41) les faits de la seconde, que nous adopterons, en dernière analyse. C'est, en effet, celle que maintient el Māleki, après qu'il a exposé la tradition d'Abou'l ʿArab. Malheureusement il ne nous dit pas pour quelle raison il l'admet. Le lecteur qui suit, dans son manuscrit, le récit de cette période des invasions, est loin d'éprouver la pénible impression de désordre qui naît de la comparaison des auteurs entre eux. Tout au contraire, les faits s'organisent fort simplement. En 40 H. Moʿāouïah ibn H'odaïdj est nommé gouverneur de l'Égypte [1]; en 45 H., il fait l'expédition de Djeloūlā. Ici, el Māleki s'arrête pour citer la tradition d'Abou' lʿArab [2] qui veut que Moʿāouïah ait fait trois expéditions en Ifriqïah, puis il poursuit en racontant une campagne qu'il place sous la date 50 H. et dont nous parlerons bientôt [3].

L'expédition de Djeloūlā n'offre pas grand intérêt; elle répète les précédentes. C'est toujours la même marche rapide; ce sont les mêmes razzias, les mêmes sièges généralement infructueux, ou qui ne doivent leur heureuse issue qu'à un hasard à peine croyable. Les auteurs esquissent vaguement une tentative faite par les Grecs pour défendre le Byzacium. Un patrice, du nom de Nicéphore, aurait tenté de débarquer à Sousse avec une armée forte de trente mille hommes, mais il aurait, en présence des Arabes, abandonné son projet. Cependant el Bādji lui fait livrer bataille près de Qasr et Adjem. Ce combat est bien peu vraisemblable. Les autres annalistes n'en parlent pas; ils n'auraient pas

1. Rîādh, 3 v°, l, 34.
2. Id. 4 v°, l. 8.
3. Id. 4 v°, l. 10.

manqué de signaler une rencontre dont les effectifs mis en ligne faisaient une grande bataille. Il n'y en eut pas dans cette campagne de Mo'āouïah, que l'ennemi troubla peu dans ses opérations de pillage. Il reste derrière ses murailles et compose pour racheter ses champs. L'ennemi, c'est le Grec gouverneur, le Romain gouverné, ou plus simplement le citadin, car maintenant il n'y a plus personne dans les campagnes, et il faut, pour faire le butin, s'en prendre aux villes. Les premières incursions avaient, sans grand'peine, ramassé beaucoup, en écumant le plat pays. Les expéditions actuelles ont plus de peine à rançonner les villes, et leurs bénéfices sont beaucoup plus douteux. Les incursions arabes n'avaient cependant été ni assez nombreuses ni assez précipitées pour ruiner à fond un pays qui avait connu de pires désastres. Leur œuvre fut poursuivie sûrement par le Berber qui, durant tout ce temps, n'était pas demeuré inactif.

Le Berber explique toute cette histoire qui, sans lui, reste énigmatique. Certains ont voulu voir en lui le principe actif qui meut toute cette histoire. C'est lui faire trop d'honneur. Il n'a ni la volonté ni la décision qui, seules, lui permettraient de revendiquer ce rôle écrasant. Mais, par contre, nous ne pouvons douter qu'il ne représente dans ce récit l'élément nécessaire dont la masse quasi passive et les mouvements inattendus entraînent les plus sérieuses conséquences.

La présence du Berber en nombre à Sbeïtla, sous les ordres de Grégoire, explique l'effectif considérable de l'armée grecque; sa fidélité douteuse et son inconstance notoire expliquent la facilité de la victoire arabe. Sa retraite dans ses réduits habituels explique le pillage de la campagne africaine, sa coopération, acceptée ou subie, explique la perfection du pillage et l'étendue de la ruine, et c'est encore le Berber qui, par son attitude bienveillante ou hostile, fera tout à l'heure le succès ou déterminera la défaite des Arabes.

L'expédition de Mo'āouïah dura peu de temps; il avait pillé Djeloūlā. C'était une ville située sur la route du Qaï-

rouān actuel, à el Orbos (Laribus), non loin du djebel el Qarn, qui n'est autre que le djebel Ousselet de nos jours, Οὐσάλετον ὄρος. Les reconnaissances revenues au camp, le butin partagé, Mo'āouïah revint en Égypte, car il n'avait pas d'autre ambition que ses prédécesseurs et s'estimait heureux quand il avait ramassé beaucoup de biens et converti beaucoup de monde autour de lui, par la persuasion du sabre ou l'espoir du partage.

III

Les choses changent avec son successeur, 'Oqbah.

'Oqbah ibn Nāfi' ibn 'Abd Qaïs ibn Saqits el Fihri était un vieil Africain qui avait pris, nous l'avons vu, une part importante aux expéditions de 21 et de 27. C'est dire qu'il connaissait bien le pays et les hommes. C'était un bon soldat; les faits qui précédèrent nous l'ont déjà prouvé, et ceux qui suivent le diront mieux encore. Il semble avoir eu un caractère remarquable qui frappa ses hommes et lui valut, dans leur mémoire, une place particulière. Quelques anecdotes éparses, la tradition de deux ou trois miracles, le récit d'une belle mort, ne suffisent pas pour esquisser la physionomie du conquérant de l'Afrique. Elle se reflète cependant assez dans son œuvre pour que nous puissions dire que ce fut un croyant, un apôtre et un chef.

Voyons donc l'œuvre :

« Quelques auteurs, dit Ibn en-Nādji, fixent à 41 la première « expédition de 'Oqbah. Elle est mieux placée en 46 [1]. » — Moh'ammed ibn Yousef el Ouarrāq donne également les dates de 41 ou 42 [2]. — « Au temps de 'Oqbah, Ghadamès fut éga- « lement conquise, dit Ibn Abi Dinār, mais ce fut durant le « premier gouvernement, en 42. Il tua, fit des prisonniers,

1. Me'ālem, 53, v° l. 7.
2. Id. 18, r°.

« et parvint dans sa marche jusqu'au Soudan. Il conquit le « Fezzān, Ouaddān, Gafsah, Qastiliïah, pour la seconde fois, « car elle avait été conquise avant lui [1]. » Moh'ammed ibn Yousef el Ouarrāq signale l'expédition de 'Oqbah, en 46, comme la seconde [2]. La première aurait eu lieu en 40 ou 41. C'est toujours la même confusion, qui laisse place au même doute. Peut-être 'Oqbah mena-t-il, en effet, vers 40, une reconnaissance sur les provinces grecques, ce qui ne l'empêcha pas de diriger une nouvelle expédition en 46.

M. Fournel [3] traite de récit fabuleux la relation qu'el Bekri nous donne de cette dernière. L'historien arabe emprunte à Ibn 'Abd el Hakem le récit d'une campagne de cinq mois, au cours de laquelle 'Oqbah ravagea le territoire des Mezātah, prit Gafsah et Qastiliïāh, et se rendit à Qaïrouān. Outre que nous ne voyons pas bien l'apparence *fabuleuse* de la relation si simple d'un fait si parfaitement plausible, nous devons constater que des auteurs, inconnus de M. Fournel, corroborent l'assertion d'el Bekri. Notre auteur revient du reste très vite sur son dire et constate que le fait est, après tout, possible. La campagne aurait été une diversion dirigée sur Ghadamès, en même temps que Rouaïfi' ibn Tsābit prenait Tripoli. La relation d'el Māleki confirme très sérieusement cette assertion [4]. « L'année suivante (47 H), Rouaïfi' s'avança de Tripoli sur l'Ifriqïah ; il en revint dans la même année [5] ». Suivant Ibn en-Nādji, qui admet la même date [6], il aurait alors fondé la mosquée d'el Ansār, à Qaïrouān.

Dans sa marche sur l'Ifriqïah, Rouaïfi' avait pris Djerbah [7]. Nous avons vu plus haut que Ibn Abi Dinār restait en suspens entre les dates 40 ou 46 ; l'accord des auteurs ne nous permet

1. Ibn Abi Dinār, *Kitab el Mounis*, 27.
2. Me'ālem, 18 v°.
3. I, 150.
4. Riādh, 8, r°.
5. Abou'l Mahasin, 148.
6. Me'ālem, 11 r°.
7. Fournel, I, 148.

pas d'hésiter entre les deux : c'est la seconde qu'il faut adopter.

Quant à l'expédition de 'Oqbah, que fut-elle au juste ? Nous avons peu de détails sur ce point ; ceux que donne Ibn en-Nādji[1] se confondent avec ceux de l'expédition de 50. « Il s'empara « de beaucoup de places fortes, tua beaucoup de Roum et de « Berbers, fonda la ville de Qaïrouān, et y *resta quelques « jours* ». Ce fut, en somme, une razzia, commes celles qui l'avaient précédée.

Nous croyons fermement qu'il faut, en cette matière, adopter le système de la *pluralité* des expéditions. Les tentatives des Arabes sur l'Ifriqïah n'ont pas besoin d'être concertées longtemps d'avance, ni d'être longuement préparées : les officiers qui les dirigent se savent peu solides à leur place et préfèrent être loin du pouvoir central et occuper leurs hommes. La force centrifuge qui fit si rapide et si brillante l'expansion de l'Islam, les projette hors de l'Égypte, vers l'Atlas, comme elle pousse leurs confrères de l'Iraq au delà de l'Oxus, et ceux de Syrie en Asie-Mineure. Cette considération nous porte à accepter comme parfaitement plausibles et l'expédition de Mo'āouïah ibn H'odaïdj en 40, et celle du même de 41, et celle de 'Oqbah en 43 sur le Soudan et Ouaddān du pays de Barqah, et celle de Mo'āouïah en 45, de même que celles de Rouaïfi' et de 'Oqbah en 46. Ce furent des marches banales, qui ne méritaient pas d'historien, et dont la banalité confondit le narrateur, venu trop tard et mal éclairé par des traditions aussi douteuses que les faits avaient été fuyants, inconsistants et relatifs. Le fait qui domine tous les autres, qui seul nous intéresse et que nous poursuivons à travers la médiocrité du détail, c'est l'établissement de l'Arabe en Afrique. Jusqu'à présent, nous ne l'avons pas atteint, et nous n'avons rien vu qui nous le montre prochain. Toute cette histoire est obscure, et ce serait une erreur que de la vouloir éclairer du jour éclatant et faux d'une assertion brutale ; mais il nous est

1. Me'ālem, 18 v°.

permis de croire que l'établissement de l'Islam fut plus l'œuvre d'un homme et le résultat d'un dessein mûrement élaboré dans une intelligence supérieure, que la simple conséquence des entreprises de pillage que nous avons vues fonctionner jusqu'à la date où nous arrivons. J'indiquais précédemment deux types d'expéditions ; l'expédition de Djeloūlā, celle de Mo'āouïah, celle de 'Abd Allah ibn Sa'ad, et l'expédition de Qaïrouān. J'ai suffisamment indiqué les traits du premier type et marqué la faiblesse de la conception, l'étroitesse des vues, la nullité des résultats qui nous le rendent si peu intéressant. Le second mérite une étude plus attentive.

IV

'Oqbah reçut en 50 H. 670 le commandement d'une expédition. De tous les officiers des campagnes antérieures, c'était peut-être le plus expert. Depuis la conquête, au temps d'Ibn el Ās, il résidait à Barqah et à Zaouïlah [1]. Il partit à la tête de 10,000 hommes. Il avait un but précis et des moyens déterminés. Son but, c'était de soumettre définitivement l'Afrique. Les moyens étaient d'abord l'établissement dans le pays, et ensuite et par là, la conversion des habitants. « Son armée, « dit Ibn al At'ir, se grossit des Berbers qui avaient embrassé « l'Islam. Il massacra les gens du pays parce que, après s'être « soumis à l'émir qui y entrait et avoir fait parfois la profes« sion de foi musulmane, ils faisaient volte-face et reniaient « l'Islam, dès que l'émir quittait la contrée. Il résolut de fon« der une ville, d'y mettre en garnison l'armée musulmane « avec ses familles et les biens des soldats, pour qu'ils y « fussent à l'abri d'un soulèvement de la population [2]. » De même Ibn en-Nādji : « Lorsqu'il razzia l'Ifriqïah sous le règne

1. Ibn al At'ir. *Kāmil.* III, 386.
2. Kamil. III, 386.

« de Moʿāouïah ibn Abi Sofiān (c'était en l'an 50 de l'hégire), « et il tua alors beaucoup des Roum, des Berbers et des Afri- « cains qui s'y trouvaient, ʿOqbah dit à ses soldats : Les gens « de ce pays se convertissent à l'Islam lorsqu'un émir y « pénètre et retournent au paganisme dès qu'il en sort. Je « veux fonder une ville dont nous ferons un réduit militaire « et un *qaïrouān*, qui sera une gloire pour l'Islam jusqu'à la « fin des temps [1]. » — « El Qaïrouān fut fondé en l'an 50 de « l'hégire (670) et sa construction achevée en 55. Moʿāouïah « avait donné le gouvernement de l'Ifriqïah à ʿOqbah ibn « Nāfiʿ, un des plus vertueux des Compagnons (du Prophète), « qui mit l'épée dans les gens du pays, parce qu'ils avaient « apostasié après le départ de l'armée. Le chef-lieu du gou- « verneur était à Zaouïlah et à Barqah. ʿOqbah voulut fonder « dans le pays même une ville qui fût un lieu de concentra- « tion pour l'armée. Il choisit l'emplacement de Qaïrouān. « C'était un fourré inextricable : il abattit les arbres et cons- « truisit la ville [2]. »

« ʿOqbah entra dans l'Ifriqïah et la conquit. Il massacra « les chrétiens et dit à ses compagnons : Mon avis est, ô « troupe des Arabes, que nous fondions une ville où nous « mettrons garnison, et qui sera une gloire pour l'Islam « jusqu'à la fin des temps. Les soldats acquiescèrent, et ʿOqbah « fonda Qaïrouān [3] ».

Ces citations nous suffisent : nous voyons clair maintenant dans les actes de ʿOqbah, tant il est vrai qu'une conception nette et une politique précise projettent leur lumière bien loin dans le temps et dissipent l'obscurité d'alentour. Les circonstances sont simples. ʿOqbah, qui connaît son Afrique et qui a pu, de Barqah où il réside, suivre de loin les campagnes auxquelles il ne prenait pas part directement, a été frappé de la nullité de ses efforts et de ceux de ses compa-

1. Ibn en-Nādji, *Meʿālem*. 3, v°. l. 3.
2. Abou ʿAbd Allah el Andalousi, d'après el Moukhtasar, 78.
3. El Māleki, *Riādh*. 2 r°. l. 17.

gnons d'armes; il a vu la coopération plus ou moins active du Berber se changer en une hostilité plus ou moins ouverte, qui compromettait le succès des expéditions et pouvait changer les retraites en déroutes; il a vu, chaque fois que le butin était partagé, le guerrier musulman revenir précipitamment en arrière, abandonnant, sans souci du lendemain, un pays qu'il lui faudra reconquérir et qu'il lui eût été facile de garder. Sa logique de soldat s'étonne de ces erreurs, et son ardeur religieuse s'indigne des apostasies berbères et des reculs de l'Islam. C'est à la foi qu'il songe d'abord : il veut punir les apostats et répandre la doctrine musulmane; pour cela, il faut s'établir à demeure dans le pays et ne plus reculer d'un pas. Pour s'établir, il faut fixer l'Arabe, qui tourne constamment les yeux vers l'Égypte, en assurant à lui et à sa famille une place de sûreté. Une troupe solidement retranchée, dans un poste bien choisi, dominera la contrée et répandra facilement chez le Berber une croyance que ce dernier accepte, semble-t-il, assez volontiers. Du reste, s'il ne la reçoit pas de bon gré, 'Oqbah la lui imposera par la force et, pour commencer, il le terrorisera par l'exécution sommaire de tous les apostats sur lesquels il mettra la main. Tel est, dans sa simplicité, le plan du conquérant. Observez qu'il l'exécute sans se laisser détourner un instant de son but. Pas d'autre entreprise que la fondation de *Qaïrouān* dans cette expédition. C'est à peine si Beladzori [1] nous signale, en dehors du fait principal, la prise d'une forteresse, voisine, du reste, de Qaïrouān, par Bosr ibn Abi Art'ah. Notez, en outre, que les relations de la campagne ne parlent pas de butin. On dut en faire ; le soldat n'eût pas marché sans cela; mais les préoccupations du général en chef étaient ailleurs, et il eut assez d'ascendant sur sa troupe pour lui faire à peu près comprendre son dessein.

Il en fut de 'Oqbah comme de tous les innovateurs. Des gens se trouvèrent pour prétendre qu'un autre, avant lui,

1. Fotouh. 227.

avait conçu le projet qu'il exécuta. Ibn en-Nādji et el Māleki nous fournissent quelques détails sur ce point : « Lorsque « le butin (d'une précédente expédition) parvint à Moʿāouïah « ibn Abi Sofiān, il envoya Moʿāouïah ibn H'odaïdj, avec « les armées de Syrie et d'Égypte, en Afrique; c'était en « l'an 50 H. 670, et ʿAbd el Melik ibn Merouān prit part à la « campagne. Arrivés en Afrique, ils creusèrent les puits qui « se trouvent actuellement près de la porte de Tunis; et « qu'on appelle les puits de H'odaïdj, et Moʿāouïah ne les « creusa que parce que son armée se trouvait là [1]; ensuite, « il razzia Bizerte, dans les environs de laquelle il fit « beaucoup de butin, puis il revint vers Qamoūnïah et « il construisit, dans le voisinage d'el Qarn, des habitations « qu'il appela Qaïrouān. L'emplacement actuel d'el Qaïrouān « n'était ni connu ni habité. Puis Moʿāouïah ibn H'odaïdj « quitta l'Afrique, et se rendit auprès de Moʿāouïah ibn Abi « Sofiān, auquel il remit le butin. Le Khalife lui retira le « gouvernement de l'Égypte, qu'il donna à Maslamah ibn « Mohammed *(sic)* el Ansāri [2]. »

Ibn en-Nādji, qui rapporte la même tradition [3], ajoute dans un autre endroit : « Dans l'une de ses expéditions (il ressort « du contexte que ce fut dans celle de 50-670) Moʿāouïah ibn « H'odaïdj s'établit à el Qarn ; il y resta trois ans et y cons- « truisit des maisons. Cela se passait avant la fondation d'el « Qaïrouān [4]. » — Abou'l Mahasin signale, lui aussi, une expédition de Moʿāouïah ibn H'odaïdj en 50 [5]. — Que Moʿāouïah ait fait une incursion en 50, rien d'impossible à cela; mais il n'a pas pu rester à el Qarn trois ans, par la raison qu'il mourut en 52 (672), et hors d'Afrique. Fut-il le précurseur de ʿOqbah ? Il est assez naturel qu'un émir ait songé à fortifier

1. Cela signifie qu'il ne fonda rien sur l'emplacement de Qaïrouān, mais ne fit qu'y camper.
2. Riādh, 4, r°.l. 10.
3. Meʿālem, 18, r°.
4. Meʿālem, 47 v°.
5. 155.

un camp et à en faire le centre de ses opérations de pillage ; mais il y a loin de là à fonder une ville pour s'y établir à demeure. Dans le récit qui précède, comme dans tous les autres, le butin tient sa place, et cela suffit à caractériser l'expédition. Si Mo'āouïah établit un camp retranché, 'Oqbah le sut et put faire son profit de l'idée ; il lui donna un développement assez considérable et la mit assez brillamment à exécution pour la faire sienne.

V

C'est en 50 H. 670, que fut fondé Qaïrouān. Ibn al At'ir et Ibn en-Nādji nous l'ont déjà dit ; Abou'l Mahasin le répète [1]. 'Oqbah choisit pour emplacement celui d'une ville que les Arabes appellent Qamoūnïah. « Il dit à ses compagnons : « placez la ville près de la sebkhah, car la plupart de nos « bêtes de somme sont des chameaux, dont les pâturages « seront de la sorte aux portes de notre capitale, à l'abri des « razzias des Berbers et des chrétiens [2]. »

El Māleki nous donne, dans le *Rïādh* [3], une relation de la fondation de Qaïrouān, qu'il place en 57 H. 670. La date est manifestement fausse, et, d'un bout à l'autre, l'auteur confond les circonstances des expéditions de 50 H. 670 et de 62 H. 681 ; mais certains des détails ont quelque valeur, et l'ensemble mérite d'être rapporté [4]. « Ensuite, dit-il, Sa'ïd « ibn Zeïd envoya 'Oqbah ibn Nāfi' el Fihri pour gouverner « l'Ifriqïah, avec une armée de dix mille hommes. C'était « en 57 H. 676. 'Oqbah marcha sur Gafsah et Qastilïah, « dont il se rendit maître, et il en fit de même de toutes les

1. p. 157.
2. Me'ālem, 4 r°.
3. 4 r°.
4. Les erreurs d'el Māleki dans le récit qui précède portent sur la date de l'expédition et sur la nomination de 'Oqbah par Sa'ïd ibn Zeïd, qui n'était pas, en 51, gouverneur de l'Égypte, et ne le devint qu'en 62.

« places qu'il trouva sur son chemin, jusqu'à ce qu'il atteignît l'emplacement de Qaïrouān ; il y avait là une belle « forteresse qui appartenait aux Roum et qui s'appelait « Qamoūnïah ; elle renfermait une église [1]... »

Lorsque 'Oqbah résolut de fonder une ville, un de ses compagnons lui dit : — « Mets-la proche de la mer, pour « que ses habitants surveillent la côte. — 'Oqbah répondit : je « crains que le souverain de Constantinople ne l'attaque et ne « la détruise. Placez-la à une telle distance de la mer qu'une « expédition maritime ne puisse l'atteindre. Les marins ne « s'avancent de la haute mer qu'à la faveur de la nuit et ne « débarquent qu'au milieu de celle-ci, pour piller jusqu'au « milieu du jour. (En la plaçant ici) une incursion par mer « ne l'atteindra jamais... 'Oqbah dit encore : Mettez la ville « près de la *sebkhah*. Les gens lui objectèrent : nous craignons que les serpents, le froid de l'hiver et la chaleur de « l'été ne nous fassent périr. 'Oqbah répondit : il faut que la « ville soit ainsi placée, car nos bêtes de somme sont surtout « des chameaux, et ce sont eux qui portent les bagages de notre « armée... A la porte de notre capitale, dans leurs pâturages, « ils seront à l'abri des attaques des Berbers et des Roum [2]. »

La place était bien choisie, en effet ; elle était si bonne que les gouverneurs arabes et les princes indépendants qui leur succédèrent y demeurèrent longtemps, et n'en partirent que lorsque des nécessités politiques nouvelles les y contraignirent. El Qaïrouān demeura, avec ses mosquées trois fois saintes et ses tombeaux vénérés, ses murailles qu'avaient élevées et défendues les plus braves guerriers de l'Islam, ses universités qu'illustraient les plus célèbres docteurs, et chaque siècle qui passa mit un rayon de plus à l'auréole sacrée qui brille au-dessus d'elle. Qaïrouān est aujourd'hui, comme jadis, la ville sainte, et les Arabes vont, en pèlerinage, vénérer ses tombeaux. C'est qu'un instinct secret les pousse

1. El Māleki, *Rïādh*, 4 r°.
2. El Māleki, *Rïādh*, 2 r°.

vers elle comme vers la cité arabe par excellence, et demeurée arabe à travers toutes les vicissitudes, malgré les retours offensifs et l'influence adverse d'un indigène parfois mal islamisé. Située au milieu de la plaine large ouverte, tout près des montagnes, dont les silhouettes bleues ferment l'horizon à l'occident, non loin de la mer dont la brise souffle autour de ses minarets, étalée toute blanche sous le soleil et brûlée souvent par l'haleine des siroccos, la cité sainte rappelle la Mekke ou Médine, et fait leur digne pendant en terre africaine.

Sa position stratégique était remarquable. L'émir, qui a placé là son centre d'opérations, voit venir l'ennemi de loin et peut facilement se garder des attaques soudaines, familières au Berber. S'il veut le poursuivre ou l'aller chercher sur ses plateaux, les routes s'ouvrent devant lui : quelques heures de marche le portent, par les vallées de l'oued Zeroud, et de l'oued Merguellil, ou par les défilés du djebel Bargou, sur les hauts plateaux, dont il pourra toujours balayer les approches, s'il a des forces suffisantes. Sa cavalerie légère est très apte à ce service de reconnaissance, de razzias rapides et de police perpétuelle. Dans les incursions précédentes, la troupe arabe était alourdie de bagages et de familles ; maintenant qu'elle peut les laisser en sûreté dans une place, elle devient plus maniable et plus agile que la troupe berbère elle-même. Le grand mérite de celle-ci consistait à peu près uniquement dans la promptitude de ses mouvements. Surpassée en rapidité, elle est battue d'avance. Quant au Grec, l'émir le néglige ou le défie. M. Fournel s'étonne de voir l'Arabe s'établir à demeure si près de Carthage. Il se demande, d'autre part, quelle était la situation des Roum à ce moment-là. La première question résout la seconde : l'émir arabe à Qaïrouān, à trente lieues de la capitale grecque, audacieusement installé derrière un vague retranchement qui peut arrêter le Berber, mais qui ferait sourire le dernier des ingénieurs militaires du Basileus, cela signifie le Roum bien bas, sinon déjà anéanti. Il tient peut-être encore derrière quelques murailles ; il pourra

peut-être encore, de temps en temps, rassembler quelques soldats qu'il joindra, pour une suprême tentative, aux tribus berbères soulevées ; mais, à lui seul, il est impuissant, et ce sont ses alliés indigènes qui préoccupent l'envahisseur.

VI

Dans sa campagne de l'an 50 H. 670, 'Oqbah semble s'être borné à prendre un point d'appui solide dans le pays. Il n'y demeura pas, du reste, bien longtemps. « En 51, Mo'āouïah « ibn Abi Sofiān destitua 'Oqbah, et donna le gouvernement « de l'Égypte et de l'Ifriqïah à Maslamah ibn Mokhalled... « Celui-ci, arrivé en Égypte, envoya un de ses affranchis, du « nom de Dīnār et surnommé Abou'l Mohādjir, en Ifriqïah. « Parvenu dans cette contrée, Dīnār ne voulut pas s'établir « dans les lieux qu'avait peuplés 'Oqbah; il abandonna et « détruisit Qaïrouān et ordonna au peuple de construire « une ville du nom de Tikrouān »[1]. A ce compte, le séjour de 'Oqbah aurait été bien court. Ibn al At'ir nous donne « une autre relation : « Abou Dja'far et'-T'abari, dit-il, « rapporte qu'en cette année-là (50) Maslamah ibn Mokhal-« led reçut le gouvernement de l'Ifriqïah. Or, 'Oqbah fut « gouverneur avant lui et construisit el Qaïrouān, et les his-« toriens du Maghreb disent que c'est en l'an 50 que 'Oqbah « fut investi du gouvernement et construisit el Qaïrouān; « qu'il resta jusqu'en 55, époque à laquelle Maslamah devint « gouverneur. Ils connaissent mieux le pays (qu'un étranger) « et je rapporte ce qu'ils ont établi dans leurs ouvrages [2]. »

La version d'Ibn Abi Dinār n'est pas de tous points exacte : l'auteur confond d'une façon regrettable le gouvernement de l'Égypte avec celui de l'Ifriqïah et commet, en outre,

1 Ibn Abi Dinār, *Kitab el Mounis*, 26. Nous verrons plus loin la même tradition signalée par el Māleki et ibn en-Nādji.

2. Kamil, III, 386.

une erreur de dates. Le gouvernement de l'Égypte appartenait depuis l'an 47 H. 667 à Maslamah ibn Mokhalled el Ansari, qui le conserva jusqu'à sa mort (25 Redjeb 62). Le khalife ne fit, en 55-674, et non en 51-671, comme le dit Ibn Abi Dinār, que joindre au gouvernement de l'Égypte celui de l'Afrique[1]. Maslamah ibn Mokhalled délégua ce dernier à l'un de ses affranchis, Dinār Abou'l Mohādjir, à une date qu'el Māleki ne précise pas, mais qui, d'après le contexte, ne peut être que 55-674[2], date qu'il précise du reste dans un autre passage[3].

Le premier soin d'Abou'l Mohādjir fut de se saisir de 'Oqbah. « Il arrêta 'Oqbah ibn Nāfi' el Fihri, l'emprisonna « et le traita durement », dit Ibn en-Nādji[4], qui place le fait sous la date 54-673, d'après un traditionniste, et sous la date 55-674, d'après un autre[5]. Le nouveau gouverneur alla plus loin encore et détruisit tout ce qu'avait élevé 'Oqbah, pour fonder, comme nous le verrons plus loin, une autre ville[6]. 'Oqbah resta en prison jusqu'au jour où le khalife envoya l'ordre de le délivrer[7]. Il ne dut pas tarder beaucoup, car Ibn en-Nādji qui, auparavant, ne donnait pas la date de l'élargissement, ajoute : « La nouvelle (de l'emprisonnement de « 'Oqbah) parvint au khalife, qui écrivit à Abou'l Mohādjir, « en lui ordonnant de le relâcher et en blâmant la conduite « qu'il avait eue à son égard. Abou'l Mohādjir le relâcha et « le renvoya avec une escorte, qui l'accompagna jusqu'à ce « qu'il eût dépassé les limites de Gabès. 'Oqbah partit plein

1. Fournel, I, 159.
2. Riādh, 4 r°.
3. Id., 4 r°. Sur ce point, le Riādh donne une mauvaise version. Il fait intervenir un certain Maslamah ibn Mohammed el Ansâri qui, à cette date de 55, aurait enlevé le gouvernement de l'Ifriqïah à Maslamah ibn Mokhalled ibn Tsābit *el Fehmi* (*sic*) pour le donner à Abou'l Mohādjir. L'erreur est grossière et le texte qui précède la rectifie facilement.
4. Me'ālem, 18 v°.
5. Me'ālem, 18 v°.
6. Me'ālem, 18 v°.
7. Me'ālem, 18 v°.

« de haine pour Abou'l Mohādjir [1] ». Le fait se placerait alors sous la date 55-674 [2].

Pourquoi destituer ʿOqbah et l'emprisonner? La destitution se comprend. A l'époque que nous observons, elle frappait à tort et à travers les gouverneurs trop zélés, ou pas assez ardents à la tâche, ceux qui étaient trop heureux ou ceux qui ne l'étaient pas suffisamment. ʿOqbah était des premiers ; son plan avait pu étonner le khalife ; ses vues à longue portée, qu'il avait oublié peut-être de lui soumettre, avaient pu l'étonner, comme l'absence de butin avait pu lui déplaire. Dans l'emprisonnement, nous ne voyons que le fait d'un agent trop zélé, qui exécuta si ponctuellement les ordres de son souverain, qu'il se fit désavouer par lui. Moʿāouïah ménagea ʿOqbah. Cela prouve qu'au fond il l'estimait, et que la disgrâce dans laquelle il le tenait n'était pas complète.

1. Meʿālem, 18 v°.

2. Le Rïādh, qui nous donne absolument le même récit, place les faits en 57-676 (Rïādh, 4 r°).

CHAPITRE IV

GOUVERNEMENT DE DINAR ABOU'L MOHADJIR. — TROISIÈME EXPÉDITION DE 'OQBAH. — MORT DE 'OQBAH.

(55 H. 674. — 63 H. 682).

I

Abou'l Mohādjir, débarrassé de son prédécesseur, appliqua en Ifriqïah une politique de son choix. L'exemple de 'Oqbah semble l'avoir éclairé. Il profita de ses enseignements et sut éviter des erreurs qui, plus tard, coûtèrent fort cher au fils de Nāfi', lors de son second gouvernement.

C'est une question de savoir si Dīnār Abou'l Mohādjir détruisit Qaïrouān ou le conserva pour y résider. Suivant

Ibn en-Nādji [1], il démolit la ville pour en fonder une autre à Takroun تكرون. El Māleki nous dit qu'après l'expédition de Carthage, dont nous parlerons tout à l'heure, « il s'établit à *Dekrour*, *ville berbère*, dans le voisinage de Qaïrouān [2] ».— Les mêmes auteurs, se fondant sur d'autres traditions, nous disent qu'Abou'l Mohādjir, partant pour Tlemcen, ne laissa à Qaïrouān que les vieillards, les femmes et les enfants, et qu'il s'y fixa au retour de son expédition [3]. La première version semble préférable, puisque nous verrons plus tard 'Oqbah relever la ville qu'il avait jadis fondée, et l'erreur des traditionnistes peut tenir à ce fait que la nouvelle position d'Abou'l Mohādjir était voisine de la cité de 'Oqbah. J'attache une certaine importance à la qualification de *ville berbère*, donnée par el Māleki à Takroun ou Dekrour.

Dīnār ne se donne pas la peine de fonder, comme son prédécesseur, une ville, ou au moins un poste arabe, en Ifriqïah, mais il s'établit en un point déjà habité et peut-être fortifié, au milieu des Berbers [4]. C'était, en effet, sur eux qu'il voulait s'appuyer pour conquérir l'Afrique.

A peine arrivé dans le pays, il leur avait accordé la paix [5] et s'était efforcé de se concilier les bonnes grâces de leur chef le plus en vue, que les Arabes appellent Koseïlah ibn Lamazm el Aurabi. C'était l'émir de la tribu des Aurabah, à laquelle « appartenait alors le droit de commander au peuple berber », dit Ibn Khaldoun [6], qui ajoute : « Koseïlah avait « pour lieutenant Sekerdīd ibn Roumi (ou Zoufi) ibn Māritz « el Aurabi. Chrétiens d'abord, ils s'étaient tous les deux

1. Me'ālem 18 v° l. 16.

2. ثم انصرب ينزل بدكرور مدينة البربر بالغرب من موضع القيروان ۞ Rïādh 4 r° l. 18. Ne serait-ce pas la Takrouna actuelle, du domaine de l'Enfida ?

3. Ibn en-Nādji. *Me'ālem*, 18 v°. El Māleki, *Rïādh*, 4 r°.

4. M. Fournel ne cite pas le nom de Takroun. Les auteurs dont il s'est servi, En-Nouaïri et Ibn Khaldoun, disent seulement qu'Abou'l Mohādjir éleva une autre ville à deux milles de Qaïrouān. Ils sont donc d'accord avec el Māleki et Ibn en-Nādji, qui, en outre, nous donnent le nom de la cité (Fournel, I, 162).

5. Ibn en-Nādji. *Me'ālem* 18 v° — el Māleki. *Rïādh*, 4 r°.

6. I, 211.

« faits musulmans lors de l'invasion arabe ; mais ensuite, sous « l'administration d'Abou'l Mohādjir, ils renoncèrent à leur « nouvelle religion et rallièrent tous les Beranès [1] sous leurs « drapeaux. Abou'l Mohādjir marcha contre les révoltés [2]. »

D'après M. Fournel [3], Sekerdīd aurait été le seul émir des Aurabah, qu'il aurait gouvernés pendant soixante-treize ans, et Koseïlah n'aurait fait que lui succéder. Les rapports des chefs berbers les uns avec les autres et les dates précises de leur accession au pouvoir sont difficiles à déterminer. Si Sekerdīd mourut entre 50 et 60 de l'hégire, la transmission de ses pouvoirs à Koseïlah prit place à peu près au moment où Dīnār obtint le gouvernement de leur pays, et le chef arabe dut probablement poursuivre contre l'un la campagne entamée contre l'autre, ce qui expliquerait la confusion commise par Ibn Khaldoun. Les dispositions bienveillantes d'Abou'l Mohādjir pour les chefs indigènes sont parfaitement conciliables avec l'hypothèse d'une expédition menée contre eux. Il dut recueillir l'héritage de 'Oqbah, qui ne semble pas avoir été très tendre pour ces chefs, et il lui fallut évidemment, avant d'entamer des négociations, poursuivre les opérations en cours. Celles-ci ne furent pas bien longues, car elles ont échappé à des auteurs comme el Māleki et Ibn en-Nādji qui se contentent de nous dire, sans parler de guerre poursuivie, qu'Abou'l Mohādjir « traita bien Koseïlah et en fit son ami, après avoir accordé la paix aux peuples de l'Ifriqïah [4]. »

II

Abou'l Mohādjir se rapprochait des Berbers pour écraser ce qui restait de Roum en Afrique. Il alla chercher ces derniers à

1. Les Beranès étaient une des deux branches de la nation berbère.
2. Fournel I, 211.
3. I, 160.
4. Me'ālem, 18 v°. — Rïādh, 4 r°.

Carthage dès 55, suivant el Māleki [1], en 59 seulement, selon Abou'l Mahasin [2]. El Mlāeki rapporte qu'il amena ses soldats d'Egypte et de Syrie sous les murs de la ville, où se trouvaient un grand nombre de Roum, et qu'il s'installa sur l'emplacement actuel de Tunis, où il éleva un camp qui surveilla la capitale grecque. L'auteur ne dit pas qu'il réussit dans son attaque. Abou'l Mahasin rapporte que l'armée arabe reçut le choc des troupes grecques, que le combat resta incertain jusqu'à la nuit et que les envahisseurs établirent leur camp sur une montagne située au sud de *Boulis* بى لس, qui ne peut être qu'une erreur du copiste pour تى نس. Ils traitèrent ensuite avec les habitants, qui s'engagèrent à payer la djizïah [3]. L'auteur place le fait sous la date 59. C'est toujours la même tactique ; ce sont toujours les mêmes attaques infructueuses, menées contre les cités grecques, qui obtiennent la paix en se rachetant. Cette fois-ci, la paix leur coûta plus cher que de coutume, car elles ne l'obtinrent qu'en échange de la Djezīrah Chārik. Les Arabes appelèrent ainsi la presqu'île du cap Bon. C'était une terre étendue et fertile, ombragée de nombreux oliviers, et dont la position commandait à la fois la côte septentrionale vers Carthage et le littoral du sud, vers Hammamet, Mehdiah et Sousse [4]. « En 55, la Djezīrah était « florissante, renfermait beaucoup de villes et de châteaux, « des biens de toutes sortes et de belles moissons [5] ». Les Roum s'y étaient retirés en 27, lors de la première invasion ; ils pouvaient la considérer à bon droit comme un refuge et un magasin d'abondance. Fatigué sans doute de guetter inutilement la reddition de Carthage, Abou'l Mohādjir envoya dans la Djezīrah Hosaïn ibn 'Abd Allah [6], qui s'en empara. Il

1. Rïādh, 4 r°.
2. p. 170.
3. Abou'l Mahasin, 170.
4. Voir les détails sur la Djezīrah dans Fournel, I, 162, n.
5. Ibn Abi Dinār, *Kitab el Mounīs,* 26.
6. Son nom était en réalité H'anach ibn 'Abd Allah es'-Sanāni.

alla ensuite l'y rejoindre, et c'est là qu'il procéda au partage du butin [1].

Maître de la presqu'île, l'émir neutralisait les forces grecques et pouvait porter ses regards d'un autre côté. Il profita de l'alliance des Aurabah pour pénétrer dans les Maurétanies.

La campagne de Carthage est placée par el Māleki sous la date 55 [2] ; Abou'l Mahasin la place en 59, et M. Fournel admet cette dernière date. Il semble, en effet, difficile que l'émir ait pu, dès l'année de sa prise de commandement, conduire une campagne qui demandait quelque préparation; d'autre part, l'année 59 est un peu tardive, car Abou'l Mohādjir attaqua sûrement Carthage avant de marcher sur l'Occident, ainsi qu'il fit, selon el Māleki, en 57 [3]. En ces matières, nous nous piquons d'autant moins de préciser qu'il nous suffit de placer successivement les deux campagnes de l'émir, contre les Roum et contre les Berbers insoumis, dans les années qui s'écoulent entre 55 et 58.

Mais, en revanche, nous maintenons fermement l'opinion que la campagne de Carthage précéda celle de Tlemcen, et sur ce point nous différons complètement avec M. Fournel.

Ce dernier présente ainsi l'expédition de Dīnār [4]. Le client de Maslamah, à peine entré à Qaïrouān, marche sur Tlemcen, et bat Koseïlah dans le Maghreb el Aqs'ā. Koseïlah se convertit et devient l'intime de l'émir. Celui-ci « se laisse séduire « par le rusé néophite, qui lui donne de perfides conseils [5] », et c'est sur ses avis qu'il détruit Qaïrouān et qu'il marche contre les Roum de Carthage. En somme, suivant notre auteur, Dīnār aurait été un maladroit qui, sans considérer les circonstances ni les hommes, se serait jeté tête baissée dans l'alliance berbère et aurait naïvement travaillé pour les chefs

1. El Māleki, *Riādh*, 4 rº.
2. Rīādh, 4 rº l. 15.
3. Rīādh, 4 rº l. 25.
4. Notez que M. Fournel ne parle ni du traitement infligé à 'Oqbah, ni de l'intervention du Khalife, qui amena sa délivrance, ni de son retour à Barqah.
5. Fournel, I, 162.

8

indigènes. Cette théorie s'accorde fort bien avec l'idée profonde que M. Fournel expose dans la première partie de son ouvrage, à savoir, que le Berber tint un rôle prépondérant et directeur dans l'histoire de la conquête. Malheureusement, la théorie tient aussi mal devant les faits que l'idée fondamentale elle-même. Outre qu'il est toujours dangereux d'aborder un sujet aussi complexe et, dans les détails, aussi obscur que le nôtre, avec une idée préconçue, c'est, en histoire, une grosse erreur que de supposer, chez l'homme que l'on critique, l'esprit d'imprudence, la perpétuelle maladresse et l'action illogique. Représenter Dīnār comme assez étourdi pour aller attaquer, au fond du Maghreb, un chef berber puissant, en laissant derrière lui le Roum prêt à marcher, c'est rendre inexplicable son succès sur l'un comme sur l'autre, et son séjour de sept années en Afrique, c'est en faire ce que M. Fournel ne veut pas qu'il soit et ce que je ne crois pas du tout qu'il fut, un stratège de premier ordre, dont la gloire éclipserait celle de 'Oqbah et de tous les autres. En réalité, Dīnār était un homme adroit qui, après avoir battu Koseïlah, n'abusa pas de la victoire, profita de la neutralité bienveillante du chef berber pour annihiler les Roum, et de sa coopération intéressée pour risquer une pointe dans le Maghreb. Le passage suivant du *Me'ālem* nous éclaire, du reste, sur les conditions dans lesquelles Abou'l Mohādjir entama sa campagne d'Occident. « Abou'l Mohādjir, dit-il, accorda la paix aux Berbers d'Ifrïqiah, que commandait Koseïlah el Aurabi..... *puis il marcha avec ses troupes vers le Maghreb* [1] ».

L'erreur de M. Fournel tient en grande partie à ce fait qu'il est disposé à placer, sur la foi d'Abou'l Mahasin, l'expédition de la Djezīrah Chārik en 59 H. 678. Mais il nous a dit auparavant qu'il ne peut donner à cette dernière une date précise, et nous savons, d'autre part, à quel point l'autorité sur laquelle il se base est peu certaine. Ce même Abou'l Mahasin, au su

1. Me'ālem, 18, v° l. 5.

de M. Fournel, qui le corrige, se trompe de vingt ans pour l'expédition de H'assān ibn en-No'mān el Ghassāni[1]. El Māleki met l'expédition sur Carthage en 55 avec beaucoup plus de vraisemblance [2].

III

Du premier coup, Dīnār alla jusqu'à Tlemcen. « Il partit « avec ses armées, dit Ibn-en-Nādji, vers l'Occident, et conquit « toutes les places près desquelles il passa, jusqu'à ce qu'il « parvînt, auprès de Tlemcen, aux fontaines qui portent « encore son nom [3] ». El Māleki fait le même récit [4], mais place les faits en 57 au lieu de 55. — Les latinisants, qui ont suivi pas à pas les lents progrès des expéditions romaines de la guerre de Jugurtha, s'étonnent avec quelque raison d'un sneeès aussi foudroyant, et sont bien près de le révoquer en doute. Il est cependant parfaitement plausible. L'Arabe réussit très vite où, pendant longtemps, échoua le Romain, parce que les circonstances ne sont pas les mêmes, et son succès, très relatif du reste, ne peut être comparé à l'issue pleine de conséquences des expéditions romaines. Monter sur le plateau maurétanien et le traverser de part en part, cela peut être très facile ou très difficile, suivant les moyens et les auxiliaires dont on dispose, et le but que l'on vise. Un envahisseur légèrement armé et fort agile, pillard déterminé, qui ne veut que pousser une reconnaissance et qui repartira demain, peut embaucher une ou deux tribus berbères non moins âpres au pillage. Avec elles, il ne se trompera pas de chemin, il déjouera les ruses de ceux des indigènes qui voudraient lui barrer la route ; plus souvent

1. V. pass.
2. Rïādh, 4 r° l. 15..
3. Me'ālem, 18 v° l. 6.
4. Rïādh, 4 r° l. 25.

encore, par l'exemple de ses auxiliaires, il les enrôlera dans sa troupe, et toute la bande ira se ruer sur les cantons peuplés et prospères. La campagne finie, on partagera les prises, et chacun y trouvera son compte. Le Berber rôdait déjà depuis longtemps autour des murailles grecques démantelées, mais il n'osait ou ne savait les attaquer ; il était trop maladroit pour organiser une sérieuse campagne, trop indécis pour la mener vivement et sûrement, trop méfiant de son voisin pour l'engager dans une entreprise commune, d'assez grande envergure pour que les bénéfices y fussent supérieurs aux risques. Mais voici venir l'Arabe, à l'esprit agile et à la main longue ; il a l'âme aventureuse, et son audace est à la hauteur de ses ambitions. Au fond, il ne vaut pas mieux que le Berber. Tous deux sont des faméliques et des hommes de proie ; mais l'un est la hyène et l'autre le lion. L'Arabe est le pillard de haute volée, qui prépare soigneusement ses coups et les exécute avec l'audace confiante, l'impudence tranquille et le bonheur insolent de l'homme qui connaît cela, et à qui cela a toujours réussi. Avec le Berber, il peut, dans une seule razzia, ramasser beaucoup de butin ; il ne fera que cela et reviendra après. Voilà pourquoi, dans nos annalistes, le récit de la marche d'Abou'l Mohādjir sur Tlemcen tient en cinq lignes. Il n'y en avait pas plus à dire.

Cependant, il faut parler du butin. El Māleki ne l'oublie pas et a soin de nous apprendre que l'émir, après l'avoir partagé, envoya le quint en Égypte.

Il semble qu'un général aussi habile qu'Abou'l Mohādjir, et aussi respectueux des privilèges du Khalifat, aurait dû mériter toutes les faveurs de celui-ci et demeurer longtemps en place. Des événements étrangers à l'Afrique intervinrent, cependant, qui entraînèrent sa révocation.

Abou'l Mahasin place en 57-676 une expédition de H'assān ibn en-No'mān el-Ghassāni, et prétend qu'il imposa le *kharadj* aux Berbers, et demeura dans le pays jusqu'à la mort du khalife Mo'āouïah (1 Redjeb 60-7 avril 680). Il ne

donne pas d'autres détails sur cette incursion, qui ne peut prendre place sous le gouvernement d'Abou'l Mohādjir, lequel ne fut destitué, comme nous allons le voir, qu'en 62. Abou'l Mahasin se trompe de vingt ans, et signale en 57 la grande expédition que H'assān mena vers 77-696 contre l'Ifriqïah. M. Fournel le corrige très heureusement [1], quoiqu'il assigne à la campagne de l'émir une date trop tardive.

'Oqbah, expulsé de l'Ifriqïah, n'était pas demeuré à Barqah, mais avait gagné la Syrie pour demander justice au khalife. Quand il arriva à Damas, Mo'āouïah était mort (ce qui nous prouve qu'il n'y parvint qu'en 60), et Yezid occupait le trône. L'émir destitué réussit à lui faire entendre sa plainte, et fut bien accueilli. Le nouveau khalife lui donna le commandement d'une armée, et le renvoya en Ifriqïah [2]. Cela se passa, suivant El Māleki, en 62-681 [3]; Ibn Abi Dīnār confirme cette date [4] qui, du reste, est donnée par tous les historiens [5]. Le renvoi de 'Oqbah en Ifriqïah coïncida avec la mort de Maslamah ibn Mokhalled, gouverneur de l'Égypte et protecteur de Dīnār Abou'l Mohādjir. M. Fournel indique le fait comme probable [6], mais ne trouve pas d'auteur qui lui donne une certitude. El Māleki nous dit expressément que ce fut Sa'ïd ibn Zeïd, le successeur de Maslamah, qui envoya en Afrique 'Oqbah ibn Nāfi' [7]. Cette assertion se concilie fort bien avec celle du même auteur, qui nous représente 'Oqbah restitué dans son commandement par le khalife. Le Gouverneur de l'Ifriqïah était, en effet, subordonné à celui de l'Égypte, et pouvait être considéré comme envoyé par lui.

1. Voir Fournel, I, 210.
2. Rïādh, 4 r°.
3. Rïādh, 4 r° l. 33.
4. Ibn Abi Dinār, *Kitab el Mounïs*, 27.
5. V. Fournel, I, 165.
6. I, 165.
7. ثم وجه سعيد بن زيد عقبة بن نافع الفهرى واليا على افريقية بجيوش من قبله عددهم عشرة الاف سنة سبع وخمسين Rïādh, 4 r° l 20. Nous voyons qu'el Māleki place le fait sous la date 57.

IV

ʿOqbah, rétabli dans son gouvernement, se mit en marche à la tête d'une armée de dix mille hommes, et gagna el Qaïrouân [1]. Si nous en croyons el Mâleki, il se serait emparé, sur sa route, de Gafsah et de Qastilïah. Cela semble étrange, et donne une singulière idée de l'autorité d'Abou'l-Mohâdjir et de sa tactique. Mais nous avons vu que, sur ce point, l'auteur du *Rïâdh* confond les deux expéditions de ʿOqbah ; les détails que nous trouvons ici, et qu'il place sous la date 57, sont ceux de la première campagne du fils de Nâfiʿ [2]. La date de 62, pour la seconde, est certaine. Elle concorde parfaitement avec l'accession au trône du fils de Moʿâouïah et, du reste, les auteurs la donnent généralement [3]. — L'indication de Qastilïah et de Gafsah comme étapes est tout au moins intéressante, parce qu'elle nous donne la route qui dut être généralement suivie par les invasions. Les noms de ces deux postes reviennent assez souvent dans les récits des expéditions pour qu'il nous soit permis d'en conclure qu'ils marquèrent des étapes familières aux soldats de l'Islam. Les premiers envahisseurs ne se souciaient pas de suivre le littoral, où il y avait trop de places fortes suffisamment défendues ; ils préférèrent gagner l'intérieur, où le réseau des postes fortifiés était plus lâche, et où l'on pouvait facilement mettre à contribution les campagnes sans défense. Ce fut la tactique de ʿAbd Allah ibn Saʿad ; Moʿâouïah et Abou'l Mohâdjir l'imitèrent, parce que la route était tracée et qu'il était pour eux de première importance

1. El Mâleki, *Rïâdh*, 4 r°.
2. Abou'l Mahasin place également en 57-676 une expédition de ʿOqbah envoyé par Maslamah ibn Mokhalled, gouverneur de l'Égypte, et lui fait fonder Qaïrouân à cette date. Les deux auteurs ont manifestement puisé à une tradition commune, qui est fausse.
3. Ibn en-Nâdji. *Meʿâlem*, 19 r°.

de faire suivre au gros de leurs armées une ligne de points d'eau connue d'avance. Mais les campagnes se vidaient et le butin s'y faisait rare ou nul. Ils visèrent alors les villes et se rabattirent sur la côte ; c'est ainsi qu'ils prirent ou essayèrent de prendre successivement Sousse, Bizerte, Carthage. Qaïrouān se trouvait sur cette route médiane entre la mer et le plateau, et cela était un des avantages de sa position. Aussi, 'Oqbah y revint-il en 62.

Les sentiments que nourrissait le nouvel émir à l'égard de son prédécesseur ne sont pas douteux, et la campagne que nous étudions maintenant était peut-être plus encore dirigée contre ce dernier que contre l'indigène ou le Roum d'Ifriqïah. S'il y eut une lutte entre les deux chefs arabes, elle ne fut pas longue car les auteurs, sans en rien dire, nous montrent immédiatement Abou'l Mohādjir entre les mains de son rival, qui le fit prisonnier et le traita comme lui-même l'avait été en 55 [1]. Il s'empara, en outre, du trésor que le pillard avait accumulé et qui s'élevait, paraît-il, à 100,000 dinars [2]. Poursuivant les représailles, il détruisit la ville élevée, ou tout au moins fortifiée par son prédécesseur [3].

La reconstruction de Qaïrouān s'ensuivit. Elle ne dut pas coûter beaucoup de peine, car les Arabes, quoi qu'on en ait dit, ne sont pas de farouches démolisseurs, et si Abou'l Mohādjir avait abandonné la ville, ce qui, nous l'avons vu, n'est pas certain, il n'avait pas dû imposer à ses soldats, qui l'eussent difficilement acceptée, la tâche ingrate d'en abattre les murailles. Pour ces gens, détruire une ville, c'est la quitter, en retirer les objets d'un transport très facile et laisser au temps et aux éléments le soin de la remettre au niveau du sol. 'Oqbah dut faire de même à Takroun.

1. El Māleki, *Rïādh* 4 r° l. 33. — De même Ibn en-Nādji, *Me'ālem* 19 v°. — Ibn Abi Dinār, 27.
2. El Māleki, *Rïādh* 4 r° l. 34. — De même Ibn en-Nādji, *Me'ālem*, 19 r°.
3. Ibn Abi Dinār 27.

« Il ramena ensuite le peuple à Qaïrouān [1] ». — « Il « reconstruisit Qaïrouān, dit Ibn en-Nādji, *et y transporta « des gens pour la peupler* [2]. »

Cette phrase semble indiquer qu'il y installa des indigènes ramassés dans les contrées d'alentour. Il dut faire de la ville une place de refuge et y admettre les gens du pays nouvellement convertis, ou ceux qu'il espérait amener à la conversion.

Je vois, en effet, dans le Byzacium à demi dépeuplé, une population hybride composée de descendants des familles romaines et de Berbers pliés depuis longtemps à la vie sédentaire, gens de culture, de petits métiers ou de petit commerce, très utiles aux tribus guerrières, dont les hommes n'aiment pas le travail manuel mais ont constamment besoin de ses produits, et réclament aussi des *mercanti* à qui vendre le butin et acheter des suppléments de vivres ou des armes. Les Arabes avaient également besoin de ces petites gens pour les mêmes motifs et, en les installant dans la ville, 'Oqbah rendit service, à la fois, à ses hommes et aux indigènes.

L'émir confia le commandemeut de la cité réédifiée à Zohaïr ibn Qaïs el Balaoui [3]. C'était un officier très brave et un musulman fort dévot, qui nous donne le type fidèle de l'homme moitié religieux, moitié soldat, des armées de l'Islam, sorte de chevalier du Temple musulman, plus mystique que le chevalier chrétien. « Il était rempli de dévotion

1. Ibn Abi Dinār 27.

2. Ibn en-Nādji, *Me'ālem* 19 r°. — De même El Māleki, *Rïādh* 4, r° l. 34 :

قدم عقبة الى القيروان بعشرة الاف فارس فاخذ ابا المهاجر فحبسه وقيده
واخذ ما معه من الاموال فكانت مائة الف دينار وجدّد البنا وشيّدها ونقل الناس
فعمرت وعظم شانها ثم خرج باصحابه وبكثير من اهل القيروان الى المغرب
واستخلف عليها عمر بن على القريشى وزهير بن قيس البلوى ۞

3. Ahmed Dahlān, I, 109. — Ibn Abi Dinār, 27. D'après el Māleki il aurait laissé la ville à Zohaïr et à 'Omar ibn 'Ali el Qoraïchi. (*Rïādh*, 4 r° l. 35 cité dans la note ci-contre.

et de l'esprit de mortification, dit en-Nouaïri [1] ». — « Il se voua au culte de Dieu », dit Ibn Khaldoun [2]. Nous verrons bientôt que ses préoccupations religieuses ne l'empêchaient pas d'être un chef avisé et un bon général.

V

Après avoir confié Qaïrouān à cet officier éprouvé, 'Oqbah entra en campagne.

Dans cette expédition, pas plus que dans la première, il ne se préoccupe des Roum du Byzacium et de la Proconsulaire. En 50, c'était une imprudence; en 62, ce n'était plus qu'une négligence et peut-être une habileté. En s'emparant de la Djezīrah, Abou'l Mohādjir avait réduit les Grecs de la Proconsulaire à l'impuissance, et s'il s'en trouvait d'autres qui pussent s'opposer à la conquête arabe, 'Oqbah devait les rencontrer plus loin, sur le plateau maurétanien, dans des postes que l'invasion n'avait pas menacés précédemment. L'émir eut-il dans son armée des auxiliaires indigènes, comme Abou'l Mohādjir avait su en trouver? Le fait est plus que douteux, car les rares traditions qui peuvent nous éclairer sur ce point indiquent une mésintelligence naissante, et qui s'accentuera, entre les Arabes et les Berbers.

Le prédécesseur de 'Oqbah avait eu l'adresse de se concilier ces derniers, et toute sa politique africaine avait été basée sur leur alliance. Le terme de politique est trop ambitieux et le mot d'alliance est trop précis pour dénommer ces faits. Ici, comme dans la première partie de notre travail, la précision de nos expressions fausse l'aspect indécis et fuyant des choses. Abou'l Mohādjir n'avait pas précisément de politique; il avait un but que nous connaissons bien et, pour l'atteindre, il usait des moyens qu'il jugeait les meil-

1. Jour. Asiat. XI, 132.
2. H. d. B. I, 135.

leurs. Il voulait piller : le Byzacium commençait à ne plus *rendre*. Il fallait aller plus loin, monter sur le plateau. Mais les routes lui en étaient inconnues, et il entendait parler de tribus puissantes et de places fortes solides ; se risquer seul dans ces parages, c'était aventurer beaucoup, et Abou'l Mohadjir n'était pas venu pour courir les aventures. Notez que cet homme n'est pas ce que nous appellerions maintenant un Arabe des grandes tentes, un chef de bonne race. Il est, au contraire, le premier type, dans cette histoire, de l'officier de fortune, sorti de rien, et parvenu au commandement autant par la faveur d'un maître que par son propre talent. C'est un affranchi du gouverneur de l'Égypte, Maslamah ibn Mokhalled ; il s'appelle Dīnār tout court et ne pourrait peut-être pas dire qui fut son père ; on l'a surnommé Abou'l Mohādjir. Cela ne lui fait pas une ascendance, et il reste un petit personnage, à côté des autres officiers de bonne race. Mais c'est un homme fidèle, une obéissance souple, qui exécute avec ponctualité et intelligence les ordres que son patron lui donne. Maslamah l'avait envoyé en Afrique parce que les allures indépendantes de ʿOqbah l'inquiétaient, parce qu'il ne voyait rien sortir de bon de l'expédition menée par ce dernier, et parce qu'il voulait mettre à sa place un homme sûr, qui lui envoyât régulièrement le produit du kharadj. Dīnar veut d'abord plaire et il sait que, pour plaire, il lui faut envoyer en Égypte des espèces sonnantes. Il va les chercher où elles sont, et emploie à leur poursuite ceux qui peuvent l'aider. Le Berber est là tout près, qui s'offre, pourvu qu'il ait sa part des prises, et je ne serais même point étonné que ce soit lui qui ait, le premier, indiqué les coups à faire et proposé sa coopération. Il marche d'autant plus volontiers que Dīnār respecte davantage les scrupules d'une conscience religieuse, du reste assez indifférente. L'affranchi Dīnār n'est pas de la race de Zohaïr ibn Qaïs ; les préoccupations de l'au-delà ne troublent pas son esprit, et il apprécie peu le prosélytisme intempérant d'un ʿOqbah, qui demande compte aux

Berbers et aux Roum de leurs apostasies, et prétend leur montrer la bonne voie à coups de sabre. Dīnār pratique un prosélytisme plus habile, celui du pillage. Il est entendu que, pour combattre sous les bannières de l'Islam, il faut être musulman; le chef berber prononce, du bout des lèvres, une profession de foi qui lui coûte peu ; cela compte pour toute la tribu, et l'émir ferme les yeux sur les hétérodoxies qui fleurissent dans son camp. Peut-être même la tiédeur de sa foi et de son patriotisme arabe s'accommodaient-ils mieux de l'indifférence des chefs indigènes que de l'orgueil national exalté et du bigotisme farouche de ses lieutenants. Il est intime avec Koseïlah. Les deux compères font campagne ensemble et pas un nuage ne ternit leur amitié durant plusieurs années. 'Oqbah, revenu en Afrique, trouva son rival engagé très avant dans une politique d'alliance berbère et d'indifférence religieuse. 'Oqbah, était un chef arabe, il avait l'orgueil de race et l'ardeur de foi qui manquaient à Dīnār; il avait pour celui-ci et pour son œuvre une haine bien trempée : autant de raisons pour prendre le contre-pied de tout ce que l'affranchi de Maslamah avait fait ou pensé. Il commença par faire prisonnier Koseïlah [1], qu'il traita fort durement. Du même coup, il s'aliénait la tribu des Aurabah et mettait en défiance toutes les autres. Puis il entra en campagne, et entreprit la conquête du plateau que Dīnār avait parcouru si rapidement dans son expédition de 55-57 H.

Les conditions n'étaient plus les mêmes, et l'audace de l'émir était autrement grande. Il ne pouvait compter, cette fois, que sur ses seules forces, et elles étaient à peine suffisantes pour culbuter le Roum encore puissant, et maîtriser le Berber hostile.

L'émir avait fait prisonniers Abou'l Mohādjir et Koseïlah ; il les emmena avec lui, chargés de chaînes. Il traitait Dīnār plus mal qu'il ne l'avait été lui-même. La disgrâce de son prédécesseur était, en effet, complète. Son patron,

1. Ibn Khaldoun, I, 287.

Maslamah ibn Mokhalled, étant mort, il n'avait plus de protecteur, et se trouvait entièrement à la discrétion de 'Oqbah.

Avant de partir, celui-ci assembla ses enfants et leur dit : « Certes, j'ai consacré ma vie au service de Dieu (qu'Il soit « exalté et glorifié !) et je ne cesserai pas de faire la guerre sainte à celui qui a apostasié », et il leur fit des recommandations sur ce qu'ils auraient à faire après lui [1]. Ahmed Dahlān rapporte la même tradition et la fixe à la date 62 [2]-681. Le *Rïādh* nous donne également une proclamation de 'Oqbah à ses troupes en marche sur Tanger : il leur disait qu'ils étaient un peuple d'élus, et que rien que d'heureux ne pouvait leur advenir dans la lutte contre les infidèles [3].

VI

L'émir marcha d'abord, « à la tête d'une forte armée, sur « la ville de Bāghāïah باغاية. Celle-ci est proche de l'Aurès, « qui la domine ; un parti de Berbers et de chrétiens s'y étaient « réfugiés. 'Oqbah les combattit, mit en fuite les Berbers et « les Roum, et leur enleva des chevaux tels qu'on n'en vit « jamais de si beaux. Leurs bagages trouvèrent asile dans la « forteresse [4] ». — Il ne semble pas, en effet, que l'émir ait pu s'emparer de la ville. « Il marcha, dit el-Māleki, et nul « ne tenta de lui tenir tête, jusqu'à ce qu'il parvînt à *Bā-* « *ghāï* [5] باغاي, et, sur sa route, les Roum fuyaient à droite et « à gauche. Il assiégea la ville, dans laquelle ils s'étaient « renfermés, et il leur livra un violent combat; l'ennemi « s'enfuit ; il en tua un grand nombre et fit main basse sur

1. Ibn al At'ir, *Kamil,* IV, 89.
2. Ahmed Dahlān, I, 109.
3. Rïādh, 4 v°.
4. Ibn Abi Dinār, 27.
5. El Māleki nous donne une orthographe qui se rapproche de la forme latine Bagaï.

« leurs troupeaux [1] ». — D'après el Bādji, il aurait pris la ville. « 'Oqbah, dit-il, se mit en marche avec une puis-« sante armée, et s'empara de la ville de Bāghāïah. qui est « située au pied de la montagne de l'Aurès [2] ». Suivant Ibn al At'ir, il battit les Roum à Bāghāïah et assiégea vainement la ville [3].

Les auteurs diffèrent peu sur la date de l'expédition. Ibn Abi Dinār et Ibn al At'ir donnent 62, el Māleki et el Bādji donnent 63. La position de la ville nous est suffisamment indiquée par les auteurs; elle était, en effet, située sur le plateau entre le massif de l'Aurès et la Guera'at et'-T'arf. Il paraît qu'au VIe siècle, elle était déjà abandonnée. Les gens du canton durent aller y chercher un refuge momentané derrière ce qui restait de ses murailles, réparées à la hâte. Il n'en fallut pas plus pour briser l'élan des troupes arabes. Généralement victorieuses en rase campagne, elles demeurent impuissantes devant le plus petit retranchement, et s'en éloignent dès qu'elles ont perdu l'espoir d'en obtenir la reddition par la famine ou l'intimidation. De Bāghāï, 'Oqbah « alla vers la ville de La-« mīs [4] (Lambèse), une des plus grandes cités des Roum à « cette époque. Il combattit ceux-ci vigoureusement, et les « poussa jusqu'à la porte de la forteresse [5] ». C'est encore la même chose : après une tentative de défense du plat pays, le Roum est reconduit jusqu'à la place et y résiste avec succès. « Lamīs, ajoute Ibn Abi Dinār, est voisine de Qasamt'ī-« nah ; deux étapes seulement les séparent. Ses jardins ren-« ferment surtout des figuiers, de la vigne, des pêchers et des « noyers ».

« Ensuite, dit el Māleki, (après Bāghāï), 'Oqbah reprit « sa marche et alla sur Tlimsān (Tlemcen). C'était une des

1. Rïādh, 4 v° l. 6.
2. El Bādji, 6.
3. Kamil, IV, 90.
4. Voir dans Fournel, I, 167, la discussion sur l'orthographe du nom.
5. Ibn Abi Dinār, 27.

« plus grandes villes des Roum...... ceux-ci marchèrent « contre lui, si nombreux que Dieu seul (qu'Il soit exalté et « glorifié !) aurait pu les compter, et que les musulmans cru- « rent que c'en était fait d'eux. Mais Dieu frappa sur le visage « des Roum et ʿOqbah les repoussa jusqu'à la porte de leur « forteresse, en enlevant à leurs gens beaucoup de bétail. « Puis il se mit en marche vers le Zāb. Il demanda quelle « en était la capitale ; on lui répondit : c'est Oudnah أدنة, « la résidence du souverain, autour de laquelle s'étendent « trois cent soixante cantons, tous prospères. Les habitants, « à l'annonce de l'arrivée des Musulmans, s'enfermèrent « dans leurs forteresses ou s'enfuirent dans les montagnes. « ʿOqbah s'arrêta sur un oued, à trois milles ou un peu plus « (de la capitale ?), et l'ennemi l'y atteignit au moment où il « posait son camp au coucher du soleil. ʿOqbah ne voulut « pas engager un combat de nuit, et la troupe veilla jus- « qu'au matin sans se reposer ni manger. Et depuis lors, on « appela cet oued l'oued Sehr (oued de la veillée), parce que « les Arabes y avaient veillé. [1] »

Ibn al At'ir dit du Zāb : « C'est un pays très grand, qui « renferme quantité de villes et de cantons [2] ». La capitale s'appelait-elle Oudnah ou Adanah, comme le prétend le manuscrit d'el Māleki, ou Arabah, ainsi que disent Ahmed Dahlān et Ibn al At'ir [3] ? C'est encore une question débattue. Ibn Khaldoun appuie de son autorité el Māleki, mais les autres auteurs ont pour eux les géographes Yaqout et Yaʿqoubi, ce qui vaut mieux [4]. « Une partie des Roum et des Grecs « qui l'habitaient, dit Ahmed Dahlān, résistèrent vigou- « reusement : les autres s'enfuirent dans les montagnes. Les « Musulmans livrèrent de nombreux combats aux gens de « la ville qui, finalement, abandonnèrent la partie, en lais-

1. El Māleki. *Riādh*, 4 v° l. 7.
2. Kamil 90 — de même Ahmed Dahlān, 110.
3. Loc. cit.
4. V. sur ce point Fournel, I, 167.

« sant beaucoup de leurs cavaliers sur le terrain. 'Oqbah « marcha alors sur Tāhert[1]... » Il y trouva les Berbers unis aux Roum pour le combattre et leur livra une grande bataille dans laquelle il leur tua beaucoup de monde[2].

M. Fournel[3] se demande à quel titre les Roum se trouvaient si loin des domaines qu'ils possédaient alors en Afrique. Il répond immédiatement en faisant d'eux, dans la circonstance, des auxiliaires des Berbers, unis à leurs anciens adversaires par l'imminence du danger commun. C'est la seule explication qu'on puisse donner du fait. Elle s'accorde fort bien avec les récits arabes, qui montrent toujours Berbers et Roum se concertant, échangeant des messages et signant des pactes avant d'engager l'action contre l'Arabe.

'Oqbah, poursuit el Māleki, conçut le projet de s'avancer jusqu'à Tanger. Abou'l Mohādjir lui dit : « Il n'y a pas, à « Tanger, d'ennemi pour toi, car le peuple de ce pays s'est « déjà converti et en voici le maître, (en désignant Koseïlah[4]). « Fais-en ton ouāli (gouverneur) et envoie-le là-bas avec une « troupe. 'Oqbah refusa et voulut s'y rendre lui-même[5]. »

Les politiques des deux émirs apparaissent ici clairement. Dīnār est l'homme habile, qui profite des circonstances et ne leur demande pas plus qu'elles ne peuvent lui donner. Soucieux de contenir le pays, pour l'exploiter du mieux possible, il ménage les forces qui peuvent lui prêter leur concours et cherche à organiser une sorte de grossier protectorat sur les tribus indigènes de la contrée. On sent chez lui la souplesse de pensée et la délicatesse de touche de l'Égyptien, fertile en ressources, et de l'homme de basse extraction qui n'a dû son succès qu'à son adresse savante,

1. Ahmed Dahlān, 110.
2. El Māleki, *Riādh*, 4 v° l. 17.
3. Les *Berbers*, I, 168.
4. La tradition d'el Māleki, qui fait de Koseïlah le chef du pays de Tanger, est tout à fait conforme aux dires d'Ibn Khaldoun (c. p. Fournel, I, 160, 161) qui fait de lui et de Sekerdīd des chefs du Maghreb el Aqs'ā.
5. Riādh, 4 v° l. 23.

patiente et volontaire. 'Oqbah est le chef arabe qui travaille pour la cause musulmane et qui ne veut devoir le succès de ses entreprises qu'à lui-même et aux siens. Il dédaigne ceux qui ne sont pas de sa race; s'il les emploie, c'est comme des auxiliaires méprisés, et encore ne semble-t-il pas s'en servir volontiers. Son attitude vis-à-vis de Koseïlah le prouve. Celui-ci était toujours à la suite de l'armée, et 'Oqbah ne manquait pas une occasion de lui faire sentir que le même sang ne coulait pas dans leurs veines. On prétend qu'un jour il alla jusqu'à le traiter comme le dernier des captifs, en lui ordonnant de tuer devant lui et d'écorcher un mouton. Abou'l Mohâdjir intervint encore et chercha à éviter cette suprême injure à son ancien auxiliaire. Koseïlah dut s'exécuter, et voua de ce jour à 'Oqbah et à sa race une haine inextinguible [1].

VII

Cependant, l'émir poursuivait sa marche vers l'Occident, et atteignait Tanger. Il y trouva un chef des Roum, le bat'rīq Yoūliān, le patrice Julien, « qui lui fit de beaux présents et se « soumit à lui. Il se renseigna alors sur le pays d'el Andalous « (l'Espagne), dont la conquête lui parut une entreprise trop « considérable. Il s'enquit aussi des Berbers, et Julien lui dit « qu'ils étaient si nombreux que Dieu seul pouvait les comp- « ter, qu'ils se trouvaient dans le Sous et qu'ils étaient païens « et ne s'étaient jamais convertis au christianisme. . . . . « 'Oqbah marcha sur eux dans le Sous el Aqs'ā, qui est à « l'occident de Tanger, et il atteignit les premières de leurs tri- « bus, qui vinrent à sa rencontre en nombre considérable. Il « les combattit vigoureusement et envoya sa cavalerie dans « toutes les directions, si bien qu'elles s'enfuirent vers le Sous

1. Abou'l Mahasin 176. — Ibn Khaldoun, I, 287.

« el Aqs'ā, où 'Oqbah les poursuivit. Les Berbers l'y atten-
« dirent en grand nombre ; il les combattit et les mit en
« fuite, et les musulmans en tuèrent tant qu'ils en furent
« écœurés, et ils firent du butin et beaucoup de prisonniers.
« 'Oqbah alla jusqu'à Māliān et contempla l'Océan en disant :
« O Seigneur, s'il n'y avait pas cette mer, j'aurais poursuivi
« la guerre sainte dans d'autres pays en proclamant ta foi [1] ».

Cette relation d'Ahmed Dahlān est incomplète et parfois même incorrecte. Nous préférons renvoyer, pour la campagne du Maghreb el Aqs'ā, au récit de M. Fournel, qui a su tirer, pour cette période, un très bon parti des auteurs arabes, et qui nous donne, de l'expédition de 'Oqbah, un résumé auquel nous n'avons rien à ajouter [2].

Nous signalons seulement, dans cette campagne comme dans les autres, les excursions rapides de la cavalerie, qui constituaient la partie importante et fructueuse de toute expédition. Elles eurent, cette fois, un brillant résultat. « Ils s'emparèrent des femmes et des biens, et une esclave *roumiyah* s'acheta, sur les marchés d'Orient, jusqu'à mille dinārs [3]. »

'Oqbah songea alors au retour, et marcha vers Qaïrouān, qu'il ne devait jamais atteindre.

VIII

Voici plusieurs fois que nous voyons les Berbers se concerter avec les Roum pour faire tête aux envahisseurs. Déjà à Bāghāï, puis à Lambèse et encore à Tāhert, nous les trouvons côte à côte. La fougue impolitique de 'Oqbah amena l'union que l'adresse de Dīnār avait su éviter. Nous

1. Ahmed Dahlān, I, 110.
2. Fournel, I, 469 pass. El Māleki ne fait, sur ce point, que répéter ses confrères, sans donner tous les détails qu'ils fournissent. Rīādh, 4 v° l. 18 pass.
3. El Māleki, *Rīādh*, 4 v°.

l'avons déjà dit : une expédition sur le plateau maurétanien est très facile ou très hasardeuse, suivant qu'on a le Berber pour ou contre soi. Dīnār l'avait mis de son côté, et était revenu sain et sauf de son expédition de Tlemcen. 'Oqbah se l'aliéna, et ne revint jamais de T'obnah. L'hostilité du Berber pour l'émir se comprend facilement. Il eût peut-être pris son parti du mauvais traitement infligé à ses chefs : il ne se consola pas d'être écarté du partage du butin. Le pillage de l'Afrique, mené de concert avec lui, lui convenait parfaitement ; le pillage de l'Afrique exécuté sous ses yeux, sans qu'il en pût tirer profit, l'exaspéra. Maladroit, comme toujours, et lent à combiner une action commune, il se serait fait battre en détail, si le Roum n'avait pas été là pour l'organiser. Ce fut une alliance de raison, qui ne survécut pas à la puissance contre laquelle elle était dirigée, mais qu'elle parvint à abattre.

Koseïlah avait, depuis longtemps, résolu de se venger de 'Oqbah. Il entra en rapports avec les Roum, et leurs troupes combinées atteignirent 'Oqbah à Tahoūdah تهودة. C'était une ville située à une journée de marche de Biskrah [1]. L'émir n'avait avec lui qu'un petit nombre de guerriers, car il avait envoyé en avant le gros de sa troupe avec les bagages et le butin, tant il se croyait sûr du pays. Cerné de toutes parts, il combattit jusqu'à la mort. Lui et ses compagnons avaient brisé les fourreaux de leurs sabres et fait le sacrifice de leurs vies. Peu d'Arabes échappèrent au massacre. On cite deux compagnons du prophète, Yezid ibn Khalef el Qaïs'i et Mohammed ibn Oweïs el Ansari [2], qui furent rachetés par Ibn Mes'ad, seigneur de Gafsah [3]. Le massacre de Tahoūdah eut lieu à la fin de 63 H. 682 [4]. C'était un désastre complet pour

1. Ibn Hauqal 62. V. Fournel, I, 176. Les auteurs arabes donnent des orthographes différentes pour ce nom de lieu. Nous adoptons celle d'El Mâleki.
2. Abou'l Mahasin l'appelle Mohammed ibn Aous (p. 186).
3. Ibn Khaldoun, I, 288.
4. V. Fournel I, 180, 181, n. 3.

l'Islam et certains traditionnistes, comme Ouhab ibn Mounbah et Chahar ibn Khaoucheb, appellent Tahoūdah un « lieu maudit[1] ». L'Ifriqïah était en effet perdue pour les Arabes. Koseïlah vint jusqu'à Qaïrouān et s'en empara. El Māleki rapporte, d'après des auteurs qu'il nomme, que « lorsque « 'Oqbah et ses compagnons eurent péri en martyrs, Ko- « seïlah réunit les Berbers et marcha sur Qaïrouān. L'Ifri- « qïah était en feu, et le malheur accablait les Musulmans. « Ceux-ci, effrayés du grand nombre des Berbers et des « Roum qui marchaient contre eux sous Koseïlah, s'enfuirent « de Qaïrouān, et il ne resta dans la ville que les vieillards, « les femmes et les enfants, ceux qui étaient encombrés de « famille et qui avaient perdu la tête. Ils envoyèrent des « ambassadeurs à Koseïlah pour lui demander l'amān, en lui « promettant de lui obéir comme à 'Oqbah ; il y consentit « et entra dans Qaïrouān, où il occupa la place de 'Oqbah, « et le reste des Musulmans demeura sous son autorité [2] ». El Māleki doute de la date sous laquelle le fait doit être placé ; il indique 64 [3]. Ibn en-Nādji affirme la même date [4], qui doit être exacte. Le fait serait tout au moins antérieur à 64, car les fuyards arabes, parvenus en Syrie, y apprirent la mort du khalife Yezid [5], qui survint le 14 Rebi el Aouel 64-10 novembre 683.

Le gouverneur arabe de Qaïrouān, Zohaïr, avait, en effet, battu en retraite devant la coalition des Berbers et des Roum. El Māleki [6] prétend, d'après Abou'l 'Arab, que Zohaïr proposa l'abandon de la ville, mais qu'un certain Ibn H'ayān el H'ādhrami l'en dissuada et que, sur son conseil, il tenta de résister. Il place le lieu du combat au château de Ibn 'Obeïd ou

1. Cités par el Māleki, *Rïādh*, 5 r° l. 10.
2. El Māleki, *Rïādh*, 5 r° l. 14. — Ibn Khaldoun, I, 212.
3. Rïādh, 5 r°. L'auteur prétend (l. 29) que Zohaïr ne se mit en retraite qu'en 65.
4. Me'ālem, 22 r°.
5. Rïādh, 5 r°.
6. Rïādh, 5 r°,

à Mems [1], et il prétend que Zohaïr y fut vainqueur. Il serait resté alors à Qaïrouān et ensuite aurait regagné l'Égypte (64-683). L'auteur confond évidemment les dates 64 et 69, en plaçant sous la première les événements de la seconde. Abou'l Mahasin dit plus justement que Zohaïr, après plusieurs engagements sérieux, se mit en retraite sur Misr, et que les gens de l'armée d'Égypte le suivirent tous; mais il s'arrêta à Barqah et y demeura, en demandant du secours aux Égyptiens. Ibn Adzāri prétend que Zohaïr avait d'abord conçu le projet de résister, mais que H'anach ibn 'Abd Allah es'-S'anāni intervint : « Non, par Dieu, dit-il à Zohaïr, nous ne t'écoute- « rons pas. Tu n'as sur nous aucune autorité; ce qu'il y a de « mieux à faire est de retourner en Orient »; et, s'adressant aux troupes : « Que ceux qui veulent retourner vers *notre Orient* me suivent [2] ». Et Zohaïr aurait été entraîné dans la retraite. La tradition semble assez vraisemblable; les faits s'accordent bien avec ce que nous savons du caractère du gouverneur de Qaïrouān et de celui de ses soldats. Zohaïr était un guerrier très pieux, que la mort sur le champ de bataille sollicitait, et dont l'enthousiasme belliqueux dut être encore surexcité par le martyre de 'Oqbah. Ses soldats, dont l'esprit militaire s'accommodait volontiers d'une retraite, même très précipitée, ne songeaient, après Tahoūdah, qu'à rentrer dans *leur Orient*, où ils pourraient jouir en paix de leur part de butin. Et leur désir de retourner en Égypte était d'autant plus grand que, cette fois, la part de prise avait été plus forte. Zohaïr séjourna à Barqah jusqu'à sa campagne suivante en Ifriqïah (69-688) [3].

« Quant à Koseïlah, il plaça sous son autorité tous les « peuples d'Afrique, et marcha sur Qaïrouān, où se trou- « vaient ceux des musulmans qui étaient restés à cause de

1. Sur la position de cette ville voir p. 145. les détails relatifs à l'expédition de Zohaïr contre Koseïlah.

2. Baïān I, 15.

3. Abou'l Mahasin, 176.

« de leurs bagages ou de leurs familles ; ils lui demandèrent
« l'amān. Il le leur accorda, entra dans Qaïrouān et gou-
« verna l'Ifriqïah sans opposition jusqu'au jour où, la puis-
« sance de 'Abd el Melik ibn Merouān grandissant, il envoya
« Zohaïr ibn Qaïs pour la seconde fois, et lui donna le com-
« mandement d'une armée, avec laquelle il reconquit l'Ifri-
« qïah et la soumit de nouveau à l'autorité de 'Abd el Melik.
« Pour le moment, Zohaïr était retranché dans Barqah [1]. »

1. Abou'l Mahasin, 176.

CHAPITRE V

EXPÉDITIONS DE ZOHAÏR IBN QAÏS EL BALAOUI
ET DE HASSĀN IBN EN-NO'MĀN.

(69 H. 688. — 78 H. 697).

I. Embarras du Khalifat de 63 H. 682 à 69 H. 688.
II. Expédition de Zohaïr ibn Qaïs. Sa date.
III. Préparation de l'expédition.
IV. Situation de l'Ifriqïah en 69 H. 688.
V. Zohaïr est vainqueur de Koseïlah à Mems.
VI. Retraite et mort de Zohaïr.
VII. Première expédition de H'assān ibn en-No'mān. Sa date.
VIII. Campagne contre les Roum. Prise de Carthage.
IX. Discussion sur l'ordre des campagnes de H'assān.
X. Campagne contre la Kāhinah. — Défaite de H'assān à l'oued-Nīni.
XI. La Kāhinah maîtresse de l'Ifriqïah.
XII. Seconde expédition de H'assān ibn en-No'mān Il bat la Kāhinah et s'empare de Carthage.
XIII. Résumé des campagnes de H'assān.

I

Après la défaite de 'Oqbah, les Arabes durent une fois de plus évacuer l'Ifriqïah. — Si leurs conquêtes sont rapides, leurs retraites le sont plus encore. Ils enlèvent le pays en quelques mois, mais ils le perdent en quelques jours. La fragilité de leur établissement dévoile le vice fondamental des entreprises qu'ils dirigent sur l'Afrique du Nord. Elles

ne sont jamais organisées. A peine ont-elles un but ; sûrement elles n'ont pas de plan. Le génie d'un chef ne réussit pas à leur donner la cohésion et la précision nécessaires. Ce chef disparu ou battu, l'œuvre entière tombe ; il faut la reprendre du commencement. Cela est d'autant plus malaisé que le pouvoir central, en proie aux plus graves difficultés, n'a ni le loisir ni les moyens de prêter un sérieux concours à ses agents d'Afrique. M. Fournel montre, de façon trop parfaite pour qu'il me soit nécessaire d'y insister, le rapport intime qui unit les affaires d'Orient aux affaires d'Occident durant le premier siècle de l'Hégire. Il nous dit tout au long comment les révolutions de Syrie, de l'Iraq ou du Hidjāz sollicitèrent à certain moment l'attention des khalifes, au point de leur faire complètement négliger le Maghreb. Pareil fait s'était vu en 35 H. 655, lors de l'assassinat de 'Otsmān, et dans les années suivantes, aussi longtemps qu'avait duré la lutte entre les Alides et les Omayyades. Des circonstances analogues entraînèrent les mêmes conséquences en 64 H. 683, au moment où 'Oqbah venait de périr. En Rebi' el Aouel de cette année 64, le khalife Yezid mourut. Un vieillard indécis et incapable, Merouān ibn el Hākem, lui succéda. Il trouva ses états singulièrement retrécis. 'Abd Allah ibn ez-Zobaïr, le guerrier africain qui, selon les auteurs, avait pris une si grande part à la première conquête de l'Ifriqïah, prétendait maintenant au khalifat. Solidement établi à la Mekke, il tenait tout le Hidjāz et portait la main à la fois sur l'Égypte et sur l'Iraq. Les gouverneurs qu'il envoyait dans ces provinces y étaient assez bien accueillis, et le khalife voyait le moment où tout son empire tiendrait dans la ville de Damas [1]. L'imminence du péril lui donna

1. Voici ce que nous dit à ce sujet el Māleki : « (Zohaïr ibn Qaïs el Balaoui « se mit en marche vers l'Égypte ; il parvint en Libye et en Marmarique, et « c'était en l'an 65. Il apprit alors que Yezid était mort, que 'Abd Allah ibn ez « Zobaïr était khalife à la Mekke et que Merouān ibn el Hakem était émir de « la Syrie. » (*Riādh.* 5 r° l. 28 pass.) Ibn en-Nādji répète le même récit (*Me'ālem* 22 r° l. 23 pass.).

quelque résolution; un mois après son avènement, il battait à Merdj-Rāhit' le gouverneur révolté de la Syrie et, l'année suivante, il chassait de l'Égypte le représentant que le fils de Zobaïr y avait installé. Dans cette même année 65, Merouān mourait victime de la trahison d'une de ses femmes. C'est le moment où l'histoire des khalifes devient, sauf de courts et brillants intervalles de gloire, le récit fastidieux et répugnant d'une série de meurtres et de révolutions de palais. 'Abd el Melik, successeur de Merouān, trouva la situation un peu améliorée. 'Abd Allah ibn ez-Zobaïr tenait toujours les villes saintes et l'Iraq, mais le khalifat omayyade avait ressaisi l'Égypte ; par elle, il était rentré en communication avec les musulmans de l'Ifriqïah.

II

Ceux-ci appelaient à l'aide à grands cris. La défaite de 'Oqbah les avait cruellement frappés; ils n'avaient de cesse qu'ils ne reconquissent le domaine que, par deux fois, la valeur de leurs chefs leur avait livré. Si nous en croyons les auteurs, leur appel fut entendu et 'Abd el Melik, cédant à la pression de son entourage et aux prières des Arabes de Barqah, confia à Zohaïr ibn Qaïs le commandement d'une nouvelle expédition. Mais la date de cette campagne n'est pas absolument certaine; quelques-uns doutent même qu'elle ait jamais eu lieu, et cela fait deux questions qui veulent être observées de près.

Weil[1] dit simplement : « En Afrique, les Arabes ne purent « plus, après la mort de 'Oqbah, dépasser la frontière de Bar- « qah; cependant quelques auteurs prétendent que, sous le « commandement de Zohaïr ibn Qaïs, ils livrèrent en 64 H. « (683-684) un sanglant combat aux Berbers révoltés, etc. »

1. *Geschichte der Chalifen,* I, 473.

L'historien des khalifes ne discute pas autrement l'expédition : il la laisse de côté pour observer celle de Hassān ibn en-No'mān. Le procédé est un peu léger, d'autant que les « quelques auteurs » visés ici ne sont autres que Abou'l Mahasin [1], Ibn Adzāri [2], Ibn Khaldoun [3], Ibn al At'ir [4], Beladzori [5], Yaqoūt [6], et el Māleki [7], qui tous sont d'accord, ou peu s'en faut, sur la date et sur les circonstances de l'expédition. Ces historiens ou ces géographes nous donnent sur la défaite de Koseïlah et sur la mort de Zohaïr des détails assez précis, qui ne pourraient prendre place dans le récit d'aucune autre campagne, et qui, au contraire, s'ajustent bien entre eux pour faire le détail d'une expédition qui a sa date et sa physionomie propres. Il est donc impossible de la mettre en doute. Tout au plus peut-on discuter le moment précis auquel elle eut lieu. La plupart des auteurs la placent en 69 H. 688.

M. Fournel [8] citant Yaqoūt, Ibn al At'ir, Ibn Adzāri, En-Nouaïri, Abou'l Mah'asin, Moula Ah'med, qui donnent cette date, l'admet lui-même, sur leur témoignage que, seul, Ibn Khaldoun infirme, en indiquant la date 67 H. 686. L'auteur des *Berbers* n'a pas de peine à le ramener à l'avis de ses confrères en faisant très justement observer qu'il montre presque en même temps Koseïlah gouvernant l'Ifriqïah pendant cinq ans. Son pouvoir, élevé en 64, ne tomba donc qu'en 69 H. 688 [9]. Cet accord unanime des annalistes ne laisse pas de place au doute. En voici deux encore qui confirment le dire des précédents. Ibn en-Nādji et el Māleki donnent également la date 69. Après avoir fait le récit suc-

1. *En-Nodjoūm*, I, 177.
2. *Baïān*, I, 15.
3. *Histoire des Berbers*, trad. I, 289.
4. *Kāmil*, IV, 251.
5. *Fotouh el Boldān*, 229.
6. *Mo'djām el Boldān*, I, 326.
7. *Riādh*, 5 r°. Weil ne connaissait pas ce dernier auteur, ou tout au moins ne le consulta pas.
8. *Les Berbers*, I, 194.
9. Voyez, sur cette question, Fournel, *Les Berbers*, I, 194.

cinct du commencement de l'expédition, Ibn en-Nādji prend soin de dire : « et cela eut lieu dans l'année 69 وكان ذلك في سنة تسع وستين [1]. El Māleki dit de même : « Celui-ci (Zohaïr) « marcha avec eux (les soldats qui l'avaient rejoint) sur « l'Ifriqïah, et lorsqu'il approcha de Qaïrouān, et cela était en « l'an 69... خرج بهم الى افريقية فلما دنا من القيروان وذلك في سنة تسع وستين [2].

Nous pouvons considérer cette date comme acquise et l'unanimité des auteurs sur ce point nous apparaît comme une des preuves les plus sérieuses de l'existence de l'expédition. Le fait est, en lui-même, vraisemblable, car, en cette même année 69 H. 688, ʿAbd el Melik commençait à se sentir un peu plus solide sur son trône. Au retour d'une campagne en Iraq il avait, par un coup de vigueur, réprimé une révolte fomentée dans son propre palais par un de ses parents, ʿAmr ibn Saʿïd. Ce n'était peut-être pas encore le moment de penser à de lointaines entreprises : ʿAbd el Melik n'y eût sans doute pas songé, s'il n'y eût été poussé par sa cour. Il céda, semble-t-il, aux sollicitations dont il était assiégé. Je trouve dans el Māleki la trace d'un sentiment qui dut, à cette époque, émouvoir beaucoup les Arabes, et qui fut pour quelque chose dans la reprise des hostilités contre Koseïlah. Les Musulmans souffrent de voir quelques-uns des leurs aux mains de l'infidèle et, avec eux, l'établissement que 'Oqbah avait réussi à fonder en Afrique. Ils n'auront de cesse que cet affront ne soit vengé.

III

A peine Zoh'aïr était-il revenu à Barqah, que la cour de Merouān suppliait le Khalife d'envoyer des forces pour délivrer l'Ifriqïah. « Ils s'assemblèrent auprès de Merouān

1. *Meʿālem*, 22 v°.
2. *Riādh*. 5 r°.

« et lui demandèrent d'envoyer des armées en Ifriqïah, pour « délivrer ceux des Musulmans qui s'y trouvaient du joug « de Koseïlah, et pour rendre cette contrée à l'Islam comme « cela était au temps de 'Oqbah. Il leur répondit : « Mais qui « [pourrait remplacer] 'Oqbah » [1] ? Leur choix et celui des « musulmans tomba sur Zohaïr ibn Qaïs el Balaoui. C'était « un des plus éminents des serviteurs de Dieu et un des plus « nobles des combattants de la guerre Sainte. Abd el Melik « (*sic*) lui envoya des messagers, lui ordonnant d'organiser « des corps de cavalerie avec ce qu'il avait de musulmans, « pour envahir l'Ifriqïah [2] ».

Il semble qu'el Māleki commette une erreur en nous montrant le conseil tenu par Merouān et la résolution prise par 'Abd el Melik. Il me paraît plutôt qu'il reste fidèle à la chronologie, sans l'indiquer suffisamment. Merouān a dû être assiégé de sollicitations relatives à l'entreprise d'une nouvelle campagne en Afrique. Il ne pouvait y répondre favorablement, et ce fut seulement son fils qui songea à l'organiser. L'auteur du *Baïān* nous fait de ces circonstances un récit identique, mais il les place toutes sous le règne de 'Abd el Melik : « Quand son pouvoir fut établi solidement, « les grands de son entourage se réunirent pour le presser « de venir au secours de l'Ifriqïah et d'affranchir les musul- « mans du joug de Koseïlah le Maudit [3]. »

Le choix qu'on fit de Zohaïr s'explique de lui-même. Outre que cet officier se recommandait par les qualités que signale El Māleki, il était tout près du théâtre de l'action et il avait sous ses ordres les débris de l'armée de 'Oqbah. 'Abd el Melik ne put, en somme, que le maintenir dans son commandement, en lui ordonnant l'action. Cet ordre fit, paraît-il, grand plaisir à Zohaïr. « Lorsqu'il parvint à Zohaïr, il en fut réjoui et il

1. Le texte d'el Māleki est, en ce point, mutilé. Je le rétablis à l'aide du *Me'ālem* qui (p. 22 v° l. 4) donne la même version.

2. El Māleki, *Rïādh.*, p. 5 r°, l. 29. Même récit, dans un texte plus lisible : *Me'ālem* 22 v°, l. 5.

3. *Baïān*, I, p. 15.

« s'empressa de préparer la guerre sainte [1]. » Mais les forces dont il disposait lui parurent insuffisantes. Il demanda du secours au khalife. « Il écrivit, dit el Māleki, à 'Abd el Melik « pour lui dire combien il avait peu d'hommes avec lui, et « peu d'argent. 'Abd el Melik envoya des messagers aux nobles « arabes, en leur ordonnant de lui envoyer les hommes de la « Syrie, et il mit à leur disposition les ressources de l'Égypte. « Le peuple prépara la guerre sainte avec ardeur et bon nom- « bre d'entre eux s'assemblèrent. 'Abd el Melik leur ordonna « d'aller rejoindre Zohaïr. Quand ils parvinrent auprès de ce « dernier, il se mit en marche avec eux vers l'Ifriqïah [2]. »

Ces faits se passaient, nous l'avons déjà vu, en 69 H-688. Ibn en-Nādji continue : « Zohaïr marcha sur l'Ifriqïah, et « lorsqu'il fut proche d'el Qaïrouān, il établit son camp « en un lieu nommé Qalchānah, قلشانة [3]. » L'auteur du *Me'ālem* est le seul qui cite ce nom. El Māleki, qu'il suit généralement pas à pas, n'en fait aucune mention. Il se contente de dire : « Zohaïr marcha sur l'Ifriqïah, et quand il « approcha d'el Qaïrouān, c'était en l'an 69, la nouvelle en « parvint à Koseïlah... [4] » ; et il nous donne aussitôt une idée très imposante de la puissance de ce dernier : « Il était à la tête d'un nombre considérable de Roum et de Berbers [5]. »

IV

Nous avons vu, à la fin du chapitre précédent, comment Koseïlah s'était installé à Qaïrouān, après sa victoire de Tahoūdah. La retraite des Arabes et la faiblesse des Roum lui

1. El Māleki, *Rïādh*, p. 5 r°, l. 32. Même récit dans Ibn en-Nādji. *Me'ālem*, 22 v°, l. 8.
2. *Rïādh*. 5 r° l. 32 pass. Ibn en-Nādji donne le même récit avec quelques variantes sans importance historique. (*Me'ālem* p. 22 v° l. 9.)
3. *Me'ālem*, p. 22 v°, l. 13. « *Calchana*, ville située à quatre lieues de Qaïrouān sur la route de Tripoli. » (Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbers*. Trad. I, LXXVI.)
4. *Rïādh* 5 r°, l. 34.
5. Id. ibid. 5 r°, l. 35. Ibn en-Nādji de même. *Me'ālem* 22 v°, l. 15.

permirent d'établir son autorité sur la Byzacène. M. Fournel note le fait avec complaisance. « Rien, mieux que cet évé-« nement, dit-il, ne prouve l'état de décadence dans lequel « les Byzantins étaient tombés en Ifriqïah : ils ne jouent là « qu'un rôle subalterne, leurs chefs ne sont pas même nom-« més ; c'est un Berber, c'est Koseïlah, qui commande aux « Roum et aux indigènes ; il ne commande pas seulement « les troupes, il va prendre possession et gouverner jusqu'au « jour, qui doit se faire attendre, où les Musulmans pour-« ront venger leur défaite. Voici donc, après tant de sang « arabe versé depuis trente-sept ans, les Berbers maî-« tres de l'Ifriqïah et de Qaïrouān même [1]. »

Voilà où l'auteur voulait en venir. Sa thèse favorite triomphe ici, semble-t-il, sans contestation possible. Il s'en réjouit un peu trop vite. Les Berbers sont maîtres de Qaïrouān, c'est vrai. Est-ce une brillante conquête que celle de ce camp de pillards, déplorablement situé au point de vue stratégique du Berber, si mal fortifié, que ses occupants l'ont abandonné sans combat, en n'y laissant de leur butin que ce qu'ils ne pouvaient emporter dans leur retraite, si difficile à défendre que, à la première menace d'attaque, Koseïlah l'abandonnera à son tour? Parce qu'ils sont à Qaïrouān, les Berbers sont-ils maîtres de l'Ifriqïah? Évidemment non. M. Fournel est trompé ici par les annalistes arabes. Ceux-ci ne constatent qu'une chose, c'est que, 'Oqbah tué à Tahoūdah, l'Ifriqïah fut perdue pour l'Islam. 'Oqbah avait été vaincu par Koseïlah; c'est à Koseïlah que Zohaïr avait eu affaire avant sa retraite ; c'est sous l'autorité de Koseïlah que se trouvent les Arabes demeurés à Qaïrouān. Les Arabes infèrent de tout cela que Koseïlah est le maître de l'Ifriqïah.

Qu'entendent-ils exactement par Ifriqïah? Le vague du terme contribue encore à fausser l'idée que nous pouvons nous faire de la puissance du chef berber. Par Ifriqïah, les Arabes entendent tantôt l'Afrique du Nord tout entière,

1. Fournel, *Les Berbers*, I, p. 181.

des Syrtes à l'Atlantique, tantôt la plaine qui s'étend de Gabès au plateau maurétanien, le Byzacium, c'est-à-dire un territoire plus petit que la Tunisie actuelle. Dans quels cas prennent-ils le mot au sens large, et dans quels autres au sens étroit? Il serait bien difficile de le dire, et j'ose à peine indiquer une explication que me suggère la lecture des textes : l'Ifriqïah, c'est d'abord, pour les Arabes, la première province qu'ils envahissent, le Byzacium ; puis c'est tout le reste, au fur et à mesure que leur conquête progresse, et c'est moins que cela, quand leur conquête recule ; mais c'est avant tout le champ favori de leurs incursions, la plaine basse du Byzacium, le pays de Qaïrouān. Quand les auteurs orientaux nous montrent Koseïlah maître de l'Ifriqïah, ils ne nous disent rien de précis : si nous sommes ambitieux de soutenir la gloire berbère, nous pouvons étendre son empire sur toute l'Afrique du Nord ; si nous voulons serrer d'aussi près que possible la réalité, nous devons placer le pouvoir de Koseïlah dans la plaine tunisienne de nos jours, au bord de l'oued Zeroud et de l'oued Merguellil, et faire toutes réserves pour le reste. Voilà l'Empire berber bien diminué. Les Arabes ont trompé M. Fournel sur son étendue. Il s'est trompé lui-même sur son importance. J'ai essayé de montrer ailleurs ce qu'était le gouvernement des Maures, quand les envahisseurs de l'Afrique leur laissaient la liberté de s'administrer eux-mêmes. C'est l'œuvre d'un homme qui n'a d'autre souci que de tenir uni ce qui veut se disjoindre, et dont tout l'effort consiste à faire marcher ensemble deux, cinq ou dix tribus qui ne comprennent que rarement l'utilité de la confédération.

Ce n'est pas là du gouvernement, et l'on ne peut pas dire que le territoire jadis administré par Djordjīr, et maintes fois pillé par les Arabes, soit maintenant gouverné par Koseïlah ; il est simplement occupé, ce qui est bien différent. La tribu berbère vient remplacer les hordes arabes; elle met son bétail où paissaient la cavalerie et les chameaux de charge de 'Oqbah ; elle plante ses tentes auprès des puits où les Musul-

mans s'étaient abreuvés; elle cultive les champs d'orge et de blé qu'ils avaient hâtivement semés; ses hommes vont, furetant dans les ruines de l'invasion, à la recherche de quelque haillon que l'Arabe aura dédaigné; ses chefs se querellent entre eux et cherchent un moyen habile d'éviter le paiement de l'impôt ou de s'en réserver la meilleure part. Koseïlah ne gouverne pas, au sens que nous attachons à ce mot, ce qu'il occupe du Byzacium, car, pour nous, gouverner c'est prévoir. Si Koseïlah avait gouverné, il aurait pressenti un retour offensif de l'Arabe, et il se serait mis en garde contre lui. Nous verrons bientôt qu'il n'en fit rien. Dans tous les cas, il ne tenait pas tout le pays. Les Byzantins en administraient encore, dans la mesure de leurs forces, une bonne partie. « En fait, dit M. Diehl, les Impériaux continuaient « à occuper fortement toute la Proconsulaire, la lisière sep« tentrionale de la Byzacène et la plus grande partie de la « Numidie; à la fin du VIIe siècle encore, ils tenaient non seu« lement toutes les places fortes de la côte, Hadrumète, Car« thage, Hippone Diarrhyte (Bizerte), Hippone (Bône); mais « ils possédaient dans l'intérieur du pays un grand nombre « de citadelles : la seconde ligne de défense de la province « n'avait été encore entamée par aucune attaque; en Numi« die, des garnisons étaient installées jusque dans les forte« resses qui bordaient l'Aurès; et on peut admettre qu'un « lien, assez lâche, sans doute, de vassalité rattachait à ce « qui restait de l'exarchat le royaume berber de Koseïlah; « en tout cas, une étroite alliance liait le prince indigène à « l'empire byzantin [1]. »

Le savant auteur de l'*Afrique byzantine* remet très heureusement les questions au point, en nous montrant dans le Nord de la province d'Afrique une puissance grecque que les Arabes oublièrent dans le trouble qui suivit Tahoūdah. Je crains qu'il n'aille un peu loin en faisant du gouvernement de Koseïlah quelque chose d'organisé et de régulier. Mais

1. Ch. Diehl, *Afrique byzantine*, 579.

cela est secondaire : un point important est acquis. Nous connaissons maintenant l'aspect de l'Afrique au moment où commence l'invasion de Zohaïr : au nord, une organisation encore solide, des défenses sérieuses, une autorité suffisamment obéie ; dans le sud, en avant de la ligne des forteresses, au milieu de la plaine, les tribus berbères plus ou moins bien alignées sous les ordres de Koseïlah. A leur propre insu, elles forment l'avant-garde de la chrétienté contre l'Islam. Le byzantin malicieux leur abandonne ce poste dangereux, qu'il ne se soucie plus d'occuper. Soit ignorance, soit outrecuidance, elles ne s'y fortifient pas. L'attaque de Zohaïr va les y surprendre.

V

Il serait cependant difficile d'admettre ce que nous dit el Māleki, que la nouvelle de la marche de Zohaïr ne parvint à Koseïlah que lorsque le général musulman approchait de Qaïrouān [1]. Le vague de la phrase arabe évitera encore cette fois-ci à son auteur le procès que nous intenterions à un rédacteur plus scrupuleux. « S'approcher de Qaïrouān », en partant de Barqah, cela peut signifier avoir dépassé Gabès. Nous le prendrons dans ce sens. Koseïlah, à la première nouvelle de l'attaque, organisa son plan de campagne. « Il con-« voqua les grands et les nobles (des Berbers et des Roum) et « tint conseil avec eux. Il leur dit : — Je suis d'avis de poser « le camp à Mems, afin que ceux (des Arabes) qui sont à « Qaïrouān ne nous attaquent pas, si le combat est disputé, « car, dans ce cas, nous serions perdus. Notre armée sera à « Mems, où l'eau est abondante. Si nous les mettons en « fuite, nous entrerons avec eux à Tripoli et nous les détrui-« rons pour toujours. S'ils nous battent, nous serons près de

1. *Riādh*, p. 5 r°, l. 34.

« la montagne et nous nous y retrancherons. Ils approu-« vèrent son plan [1]..... »

Ibn en-Nādji donne, comme dans toute cette partie de son histoire, le même récit, mais il est plus explicite sur l'attitude possible des musulmans de Qaïrouān ; il fait dire à Koseïlah : « Je crains que, si nous en venons aux « mains avec l'armée (arabe) et si la bataille est disputée, « ceux des musulmans qui sont à Qaïrouān ne nous atta-« quent et ne nous écrasent [2] ». C'est bien la tactique berbère et nos auteurs arabes ont, cette fois du moins, reproduit la réalité des faits. Il suffit de rechercher la position de Mems pour s'en convaincre. Mems, ou Saqïak Mems [3], nous dit el Bekri, est un village situé près de Sbība, sur la route qui mène à Qaïrouān. Sbība n'est plus aujourd'hui qu'un hameau sans importance; c'était jadis une grande ville et une place forte, Sufes. Que restait-il de la ville et des fortifications en 69 de l'hégire? Peut-être peu de chose. Ce que Koseïlah cherchait, en se portant vers l'ouest, ce n'était pas une forteresse inutile à son armée : c'était, il nous le dit lui-même, le plateau Maurétanien et le relief mouvementé des montagnes qui le bordent. La route de Sbība était la plus directe qu'il pût prendre. En quittant Qaïrouān, elle fait une dizaine de lieues en plaine, puis pénètre entre les contreforts du djebel Ousselet, au Nord, et du djebel Trozza, au Sud. Les deux montagnes laissent entre elles une gorge assez étroite pour que l'arrière-garde d'une armée en retraite puisse facilement en défendre l'accès. Plus loin, la route reste difficile, montueuse et sinueuse ; elle traverse tout le pays d'el ʿAla, célèbre encore aujourd'hui pour la richesse de ses oliviers ; enfin, elle gagne la région forestière de l'oued el Hatob et, en remontant son cours, atteint

1. El Mâleki, *Riādh*, p. 5 r°, l. 35.
2. *Meʿālem*, p. 22 v°, l. 17.
3. Ibn al Atʾir donne de toute la campagne un récit conforme à celui que nous allons faire d'après el Māleki, mais il parle de Memch au lieu de Mems (Kamil, IV, 92.)

Sbība. Si nous en croyons el Bekri, c'est un peu en avant de cette dernière localité que devrait être placé Mems. Koseïlah ne pouvait choisir une meilleure position. L'oued el Hatob a un cours constant et un débit suffisant; le pays fournit du bois et des vivres en abondance; il a aussi des pâturages. « Koseïlah s'établit à Mems, dit el Māleki, tandis « que Zohaïr attendait qu'il sortît de Qaïrouān pour l'atta- « quer. Quand il sut qu'il était à Mems, Zohaïr se mit en « marche vers lui ; il s'arrêta trois jours à Qaïrouān, pour « reposer ses hommes et ses chevaux, puis, le mercredi au « matin, il partit. Le jour suivant, il prit contact de l'armée « (de Koseïlah) et il campa. Les Arabes passèrent la nuit en « ligne de bataille. Au matin, Zohaïr prononça la prière de « l'aurore et les deux armées se choquèrent et luttèrent si « âprement que, des deux parts, les pertes furent grandes. « Mais Dieu frappa dans le visage de Koseïlah ; il s'enfuit « avec ses compagnons, qui furent massacrés. Lui-même fut « tué à Mems, et les Arabes se laissèrent entraîner si loin à « la poursuite de l'ennemi, qu'ils abreuvèrent leurs chevaux « dans la Molouïah, l'oued de Tanger. Ils conquirent « et une autre citadelle, puis ils revinrent [1]. » Ici un nom que l'absence de points diacritiques rend illisible. Ibn en-Nādji vient à notre secours et donne شفبارية [2] qu'il faut lire شقّبنارية, Sicca Veneria, le Kef actuel [3]. Cette ville est à 70 kilomètres au Nord de Sbība et de l'une à l'autre va la grande route qui, du Byzacium, conduit dans la haute vallée du Bagradas. La prise de Sicca est beaucoup plus vraisemblable que la marche jusqu'à la Molouïah, quoique, à vrai dire, je ne trouve pas de grande objection à faire à cette dernière. Koseïlah battu, les Roum

1. El Māleki, *Riādh*, p. 50 v°, l. 2.
2. Me'ālem, p. 23 r°, l. 10.
3. « *Sicca* (en arabe Chicca) et Sicca Veneria (en arabe Chicca Benaria, « s'appelle maintenant Kef et est situé dans la région de Tunis à 21 lieues « sud-est de Bône » (Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbers*, trad. I, CIV).

enfermés dans leurs forteresses, qui peut empêcher les escadrons arabes de faire ce que fit déjà 'Oqbah ? Nous les avons déjà vus lancés au triple galop à travers les Maurétanies. Cette campagne de 69 était moins pénible et moins dangereuse que celles de 57 et de 63, car la puissance berbère était momentanément paralysée. Il n'y a pas lieu de l'admirer, ni de s'en étonner. Elle n'est pas plus merveilleuse qu'elle n'emporta de conséquences graves.

Avant de laisser le récit d'el Māleki, je signale la précision avec laquelle il indique les étapes de Zohaïr en marche sur Mems. Les données sont de la plus scrupuleuse exactitude. Il faut, en effet, deux jours à un cavalier légèrement chargé pour aller de Qaïrouān à Sbība. El Bekri indique deux étapes. J'ai pu moi-même vérifier le fait en suivant la route qui mena Zohaïr vers l'armée berbère.

El Māleki nous présente le pays comme pacifié, aussitôt après la conquête. C'est, pour cet auteur de vie des saints, qui ne veut pas mettre un saint dans son tort, un moyen d'expliquer le brusque départ de Zohaïr ibn Qaïs pour l'Orient. Zohaïr, quittant Qaïrouān quand, de tous côtés, la révolte menace, serait un général peu soucieux de son devoir; Zohaïr, abandonnant le gouvernement d'une province prospère et avantageuse, est un vertueux personnage qui préfère la vie contemplative et frugale de l'ascète au faste du commandement. « Zohaïr, dit l'auteur, vit en « Ifriqïah les tranquillités de la paix et un grand royaume. « Il ne voulut pas y rester. « Je me suis levé pour la guerre « sainte, dit-il, et non pour l'amour du monde. » Les princi- « paux de ses compagnons lui demandèrent de rester. Il « refusa et partit pour l'Orient... [1] » — Ibn Khaldoun nous semble être beaucoup plus près de la vérité quand il dit : « D'autres expéditions partirent successivement de Qaïrouān « et réussirent enfin à soumettre tout le pays [2]. »

1. *Rïādh*, p. 5 v° l. 7. — De même Ibn en-Nādji. *Me'ālem*, p. 23 r° l. 11.
2. *Histoire des Berbers*, I, p. 290.

Il ne faudrait cependant pas exagérer l'importance de la tâche qui incomba à Zohaïr ou à ses lieutenants. « Les Berbers « ayant été maîtres du pays pendant cinq ans, dit M. Fournel[1], « on peut être assuré que, sur les divers points, l'administra- « tion arabe avait été presque entièrement effacée, et que tout « était à réorganiser. » Je retrouve ici la préoccupation constante de nos auteurs occidentaux : parce qu'ils sont accoutumés de voir chez eux, et depuis longtemps, une organisation précise, mathématique, constante, ils veulent qu'il y ait constamment en Afrique une administration, un gouvernement : le pouvoir byzantin vient-il à disparaître, il faut qu'aussitôt l'autorité arabe prenne sa suite ; l'Arabe est-il chassé, le Berber est là qui va ordonner à sa place. En 69, l'Arabe revient ; il va *réorganiser*. C'est la même idée qui incite M. Diehl à parler d'un royaume berber [2] et qui suggère à M. Fournel des doutes sur le bon état de l'administration arabe. J'ai montré plus haut ce que pouvait être un royaume berber. Quant à l'administration arabe, elle est d'une simplicité qui la fait aisément transportable. Il y a, en tout et pour tout, un fonctionnaire, l'émir, administrateur et juge. Les archives consistent en un registre, le *diouān* du kharadj. Que l'émir s'en aille au delà de Gabès en emportant son registre, l'administration arabe a vécu ; de traces, elle ne laissera que le cuisant souvenir, dans la mémoire des indigènes, d'un impôt très lourd, perçu par des procédés aussi simples qu'énergiques. Cette organisation rudimentaire se déplace avec une rare facilité et revient aussi vite qu'elle est partie, mais, par elle même, elle ne tient pas au sol. Il en sera autrement quand tous les indigènes seront islamisés.

VI

Pour le moment, ils ne le sont pas, et l'administration arabe ne les a pas plus saisis que la religion ne les a tentés.

1. *Les Berbers,* I, p. 196.
2. *Afrique Byzantine* p. 580.

Zohaïr, à cet égard, n'a pas mieux réussi que ses prédécesseurs. Il les a imités, mais ne les a pas dépassés. La campagne qu'il dirigea put passer aisément inaperçue ; on eut tout le loisir de la mettre en doute. Elle n'offre pas un trait que nous ne connaissions déjà. Ses détails nous sont depuis longtemps familiers. Entrée soudaine dans un pays tout grand ouvert, retraite de l'armée de défense, pillage forcément moins fructueux puisqu'il n'est pas le premier, halte au lieu de repos que la nature du terrain conseillait aux Arabes, poursuite de l'ennemi, bataille, fuite des Berbers, reprise du pillage, incursions poussées partout où des forces organisées ne peuvent plus troubler l'enlèvement méthodique du butin...... Une ligne de forteresses suffisamment garnies de troupes arrête les reconnaissances arabes ; mais les garnisons ne se sentent pas en nombre suffisant pour tenter des sorties. Les envahisseurs courent le long du *limes*, sans tenter de le forcer. C'est ainsi que la Proconsulaire échappe au pillage, tandis que les Maurétanies plus lointaines en souffrent.

Sur ces entrefaites, le général en chef, las de la guerre et porté vers la vie contemplative, abandonne son commandement et retourne en Orient. « Zohaïr ibn Qaïs s'en alla « vers Barqah, dit Beladzori, et on lui apprit qu'une troupe « de Roum étaient venus par mer attaquer la ville et l'avaient « pillée. Il marcha contre eux à la tête d'un corps de cava« lerie, les attaqua et mourut en confessant la foi, et ses « compagnons avec lui [1]. »

El Māleki [2] et Ibn en-Nādji [3] nous donnent un récit un peu plus détaillé des événements qui amenèrent la mort de Zohaïr. Tous deux rapportent les mêmes faits, mais la version de Moh'ammed Ibn en-Nādji est plus claire et plus compréhensible. D'après lui, les Roum auraient profité du départ de Zohaïr pour attaquer Barqah. Ils faisaient une diversion à

1. Beladzori, *Fotouh* 229.
2. *Riādh.* 5 v°.
3. *Me'ālem*, 23 r°.

l'attaque que le général arabe dirigeait au même moment sur l'Ifriqïah. Leur tactique fut heureuse; ils prirent la ville. La nouvelle de la reddition parvint à Zohaïr lorsqu'il revenait vers l'Orient ; il laissa le gros de son armée poursuivre sa route, et, faisant un détour avec ses meilleurs cavaliers, il alla tomber à Barqah au milieu des forces grecques, qui l'exterminèrent, lui et sa troupe. L'Émir n'avait pas fait preuve, dans la circonstance, de beaucoup de circonspection. Notons qu'il est le second général musulman que nous voyons aller de la sorte, durant une retraite, donner tête baissée dans une embuscade. Le désastre de Barqah fut aussi sensible aux Arabes que celui de Tahoūdah. L'analogie les frappa jadis, comme elle nous étonne maintenant. Ils y virent deux coups fâcheux du destin. Nous y trouvons deux fautes de tactique. Sont-elles imputables aux généraux qui en furent les victimes ? Il est difficile de croire que des hommes qui entamaient si habilement les campagnes de guerre, puissent commettre d'aussi lourdes fautes en conduisant une retraite. Les historiens nous montrent 'Oqbah avant Tahoūdah, Zohaïr avant Barqah, laissant aller leur armée devant eux, ou sur leur flanc, et marchant eux-mêmes vers un nouvel ennemi. D'après eux, les chefs auraient abandonné l'armée. Ne serait-ce pas plutôt l'armée qui, dans un cas comme dans l'autre, abandonna les chefs? — Rappelons-nous la remarquable circonspection que manifeste la troupe arabe quand elle est chargée de butin. Elle ne veut plus rien risquer, elle traite volontiers avec l'ennemi, elle se dérobe surtout avec agilité et marque beaucoup de répugnance pour le combat. Avant Tahoūdah, l'armée de 'Oqbah vient de piller les Maurétanies ; elle a hâte de mettre le produit de son pillage en sûreté à Qaïrouān, ou plus loin si c'est possible. Avant Barqah, l'armée de Zohaïr se presse vers l'Égypte et la Syrie pour le même motif. Dans les deux cas, l'annonce de nouveaux combats n'a rien qui puisse plaire au gros de la troupe, dont l'ardeur belliqueuse est éteinte. Seuls, les chefs et les sabreurs endurcis songent encore à se battre. L'Émir n'a

plus d'autorité que sur ceux-là. L'expérience de tous les temps et de tous les pays a démontré trop clairement qu'une troupe qui a pillé n'est plus une armée, mais un convoi de bagages qui rentre par le chemin le plus court dans la région d'où les soldats étaient partis. Dans une pareille marche, l'autorité du général faiblit; on l'écoute encore s'il montre le chemin du pays natal et s'il consent à devenir, de stratège, directeur d'étapes. Mais, s'il parle d'ordre de bataille, chacun s'esquive, et, s'il veut couvrir la retraite ou tenter une entreprise nouvelle, il ne trouve plus autour de lui qu'une petite élite, que son courage et sa discipline mèneront droit à la mort. Ainsi périt Zohaïr à Barqah.

VII

« Lorsque la nouvelle (de la mort de Zohaïr) parvint à « 'Abd el Melik et aux Musulmans, elle les affecta vivement, « et le désastre de Zohaïr et de ses compagnons rappela celui « de 'Oqbah et de ses fidèles. Que Dieu (gloire à lui!) soit « satisfait d'eux tous. » Ainsi parle el Māleki [1], et il ajoute : « Les nobles musulmans demandèrent à 'Abd el Melik qu'il envoyât [2] vers le peuple de l'Ifriqïah et qu'il « les mît à l'abri des coups de l'ennemi en leur expédiant « des troupes. 'Abd el Melik répondit : qui connaît quelqu'un « plus convenable pour l'Ifriqïah que H'assān ibn en-No'mān « el Ghassāni ? et il l'envoya en Afrique avec le titre d'émir, « et à la tête de 6,000 hommes, en l'année 69. H'assān « fut le premier syrien qui pénétra en Afrique au temps « des Omayyades [3]. »

1. *Rïādh*, 5 v°, l. 15.
2. Un mot passé dans le manuscrit qui porte : و سأل اشراب المسلمين عبد الملك ان الى اهل افريقية Le Me'ālem donne un texte plus complet : وسأل عبد الملك اشراب المسلمين ان ينظر الى افريقية من يؤمنهم من عدوهم Me'ālem, 23 v°, l. 9.
3. Rïādh, 5 v°, l. 16.

Ibn en-Nādji donne naturellement la même date qu'el Māleki pour la nomination de H'assān [1], mais il s'en faut que les autres auteurs partagent leur avis, et nous voyons s'élever sur ce point une discussion semblable à celle que souleva l'expédition de Zohaïr. Mais ici les avis sont beaucoup plus divergents et la discussion est plus vive. Si certains donnent, en effet, comme el Māleki, la date 69-688 (Abou'l Mahasin, Ibn Khaldoun, Moula Ahmed), un autre donne 74-693 (Ibn al At'ir), un autre indique 76 ou 77-695 ou 696 (el Qaïrouāni) ; un dernier enfin propose 78-697 (Ibn Adzari). Les historiens occidentaux se sont crus obligés de prendre parti et l'ont fait sans toujours chercher à défendre la solution qu'ils adoptaient. M. Fournel choisit 77 [2] en se basant sur l'avis du plus ancien des auteurs consultés. Amari indique 74-75 H. 693-694 sur la foi d'Ibn al At'ir, sans nous dire précisément pourquoi [3], mais, semble-t-il, sous l'impression des événements d'Orient, qui donnent en effet quelque vraisemblance à son opinion [4], Weil [5] se détermine pour la date 73-692, d'après Ibn Abd el Hakem.

Au lieu d'opposer les historiens arabes les uns aux autres, il me semble plus sage de chercher à les concilier. Voici comment on y peut parvenir : ces auteurs ne confondent-ils pas deux événements successifs : la nomination de Hassān et l'attaque qu'il dirigea sur les possessions byzantines? La date de 69 se rapporterait au premier de ces faits, les dates de 73, 76 ou 78 au second. Certes, le doute subsiste, puisque trois dates s'offrent encore à nous pour ce dernier événement, mais nous serrons de plus près la vérité.

1. Me'ālem, 23 v°, l. 12.
2. *Berbers*, I, 210.
3. *Storia dei musulmani di Sicilia,* I, 121, n. 1 in-fine.
4. Cinque anni appresso, *escita appena la casa Omeïade dalla guerra civile di Abd Allah ibn Zobeïr*, il califo comandava al capitan d'Egitto Hasān... etc. (Id. id., 118).
5. *Geschichte der Chalifen*, I, 473.

Sachons nous contenter de cette approximation. Un fait est acquis, c'est que les Arabes, rentrés en Ifriqïah avec Zohaïr, laissèrent des leurs à Qaïrouān. Après la mort de l'émir, il fallut leur donner un chef : le khalife choisit immédiatement (nous suivons là-dessus la version d'el Māleki), H'assān ibn en-No'mān, qui alla sur le champ prendre possession de son poste, avec les troupes que lui donna le khalife. L'effectif de celles-ci est significatif : H'assān n'emmène avec lui que 6,000 hommes, el Māleki vient de nous le dire. C'est assez peut-être pour *mettre en sûreté* (ce sont les propres expressions de l'auteur) les musulmans de Qaïrouān contre l'ennemi, c'est trop peu pour l'attaquer. La faiblesse du secours fourni par 'Abd el Melik s'explique, quand on considère les difficultés auxquelles le khalife est en proie en Orient à cette date de 69. Il lutte à la fois contre 'Abd Allah ibn ez-Zobaïr qui tient toujours la Mekke, et les Khaouāridj qui ont soulevé l'Iraq. En 73-692 'Abd Allah est tué ; en 77-696 les Khaouāridj sont vaincus ; en 74, et mieux encore en 78, 'Abd el Melik pourra songer à soutenir son gouverneur africain. Celui-ci, en attendant, reste sur la défensive. Peut-être revint-il en Orient pour hâter l'organisation de la campagne qu'il ambitionnait de conduire. Cela rendrait tout à fait explicable la confusion de dates que commettent les annalistes.

Je donne cette solution pour ce qu'elle vaut. Un fait est trop certain : c'est que nous ne savons pas précisément à quelle date H'assān ibn en-No'mān attaqua les Roum.

« H'assān, dit el Māleki, partit pour l'Ifriqïah [1]. Il demanda « quel était le plus puissant des rois du pays : on lui désigna le maître de Qart'ādjinah. Il marcha contre lui [2]. » — Les autres auteurs présentent le fait sous le même aspect. Selon eux comme selon el Māleki, H'assān aurait foncé droit

1. L'auteur ne place pas le fait sous une date précise, mais il vient de nous dire que la nomination de l'Émir eut lieu en 69 et il ne semble pas mettre d'intervalle appréciable entre ce fait et le départ de H'assān pour l'Occident.

2. *Riādh*, 5 v°, l. 18. *Me'ālem*, 23 v°, l. 15.

sur le Roum. C'était une tactique nouvelle. Nous avons vu jusqu'à présent les Arabes piller plus ou moins facilement le Byzacium, monter jusqu'aux Maurétanies et aller très loin parfois vers l'Occident, mais nous les avons rarement vus monter vers le Nord. Le *limes* byzantin leur barrait la route. Était-ce un obstacle bien sérieux? Nous n'en pouvons facilement juger. Ce qui est plus probable, c'est que les tribus berbères avaient, jusqu'à ce moment, fait au domaine grec comme un matelas protecteur. La rage de combat des Arabes s'était épuisée sur elles; leur soif de pillage avait trouvé largement à se satisfaire dans la région méridionale de l'Ifriqïah. Les coups reçus et le butin accumulé leur avaient conseillé d'en rester là. Cette fois, les circonstances ont changé. Les armées musulmanes tiennent la Byzacène; elles ont achevé de l'épuiser; les Berbers ne semblent plus à craindre, et les rapports sur la richesse de la Proconsulaire abondent. Si l'Arabe veut piller encore, il faut qu'il aille plus loin, qu'il traverse le *limes* et qu'il attaque le Roum, et voici qu'il tente l'entreprise avec H'assān, qui, du premier coup, se porte sous les murs de Carthage. Comment traversa-t-il la ligne des postes de la frontière? Nous n'en savons rien. Les auteurs ne soupçonnent pas de ce côté la moindre difficulté. Peut-être, en effet, n'en rencontra-t-il pas. Notons que son armée était fraîche et à jeun, deux conditions qui lui donnaient l'audace folle que la troupe musulmane déploie toujours au début de ses campagnes.

Seul Dīnār Abou'l Mohādjir avait tenté, vers 55, une expédition vers le Nord. L'alliance qu'il avait conclue avec les Berbers lui permettait d'entreprendre une marche aussi audacieuse. Nous savons que son succès fut très relatif. Il explique au moins la tentative de H'assān et nous prouve que la ligne frontière n'était pas infranchissable.

Les historiens arabes constatent qu'on désigna à H'assān le plus grand prince de l'Ifriqïah, dans le *maître de Qart'ādjinah*, c'est-à-dire l'exarque grec qui y commandait pour

l'empereur. Ils sont, en cela, tout à fait d'accord avec les auteurs chrétiens. Les dires des uns et des autres sont vagues, mais suffisent pour nous fixer sur ce point. « Les « Byzantins, dit M. Diehl [1], semblent avoir profité de ces « troubles (la désunion des Berbers après la mort de Koseï- « lah) pour restaurer un peu plus solidement leur autorité « dans la Byzacène. *Le liber pontificalis* rapporte que vers « 685 (66 H.) « la province d'Afrique tout entière fut de nou- « veau soumise à l'empire romain. » L'ouvrage cité ne donne pas de date certaine. Celle de 685 semble un peu prématurée puisqu'à ce moment, suivant nos auteurs, Koseïlah n'était pas mort, mais le fait prend toute vraisemblance si nous le plaçons en 688 ou 689, après la date probable de la mort du grand chef berber. A ce moment, en effet, au dire d'Ibn Khaldoun [2], les tribus indigènes étaient en complet désarroi.

C'est ici un nouvel et saisissant exemple du fait que j'indiquais en parlant du gouvernement berber. L'homme qui l'établit venant à disparaître, tout s'effondre; les tribus retournent à leur vie particulière et reprennent leurs luttes intestines. Cette fois, la destruction de la puissance berbère avait été l'œuvre de Zohaïr ibn Qaïs. Son expédition, que les historiens modernes considèrent avec peu d'intérêt, emporta ce grand résultat. En battant et en tuant Koseïlah, Zohaïr prépara la chute de la puissance grecque, car il détruisit le corps avancé qui, mieux que le *limes*, défendait la Proconsulaire, et il ouvrit l'accès de celle-ci à son successeur. Il est possible qu'après la mort de Koseïlah l'autorité byzantine s'affirma de nouveau dans le Byzacium; elle n'eut pas le temps de s'y consolider, et la disparition de son compétiteur indigène la découvrit aux Arabes. Quand ceux-ci reviennent en force sous H'assān, il n'y a plus, en effet, qu'un gouvernement organisé en Ifriqïah, c'est celui de l'exarque. H'assān va fondre sur lui.

1. *Afrique Byzantine*, 581.
2. I, p. 213.

Nous avons vu que, suivant el Māleki, H'assān n'aurait reçu, avec le gouvernement de l'Ifriqïah, qu'un secours de six mille hommes. L'auteur du *Rïādh* ne nous donne pas d'autres détails sur l'effectif de l'armée que l'émir mena sur Carthage. D'après Ibn Adzāri [1], il aurait obtenu de 'Abd el Melik le commandement de 40,000 hommes, qui lui auraient constitué l'armée la plus considérable que les Arabes aient menée jusque-là en Ifriqïah [2].

VIII

« H'assān marcha vers le maître de Qart'ādjinah. Cette « ville renfermait un si grand nombre de Roum que Dieu « seul (qu'il soit glorifié !) en saurait le chiffre, et elle était « située au bord de la mer appelée Terchīch ترشيش. H'as- « sān s'établit sous les murs de la ville et la bloqua. Au « cours de plusieurs combats, les fantassins et les cavaliers « des Roum furent tués et les habitants se décidèrent à passer « dans les îles de la mer, car ils avaient des bateaux. Ils « s'enfuirent vers la Sicile et l'Espagne. H'assān entra de « vive force dans la ville, y fit des prisonniers et la mit à sac. « Puis il envoya des messagers aux populations d'alentour, « qui s'empressèrent de le venir joindre, et il leur ordonna de « détruire Qart'djinah et de couper les aqueducs [3]. »

Ibn en-Nādji donne un récit à peu près identique, mais dont quelques variantes méritent d'être notées : « H'assān, dit- « il [4], marcha contre le maître de Quart'ādjinah et il y avait « dans cette ville un nombre de Roum que Dieu seul pour-

1. *Baïān*, I, 19.
2. De même Ahmed Dahlān, I, 111.
3. *Rïādh* 5 v°, l. 18 pass.
4. *Me'ālem* 23 v°, l. 16 pass. Je mets en italique les passages qui diffèrent de la version d'el Māleki ou qui la complètent. Le récit d'Ibn en-Nādji est, malgré les détails qu'il ajoute, moins satisfaisant et moins clair que celui d'el Māleki. On remarquera la confusion qu'il fait entre Terchīch et Qart'ādjinah.

« rait dire. Elle était au bord de la mer appelée Terchīch, *à* « *cent un milles de Qairouān. H'assān s'en vint jusqu'à leur* « *ville de Terchīch et envoya sa cavalerie vers Carthage, où il* « *n'y a pas de mer.* Il les bloqua; les deux troupes s'atta- « quèrent et se livrèrent de furieux combats. Leurs fantas- « sins et leurs cavaliers ayant été tués, les Roum résolurent « de fuir par mer dans leurs *nombreux* bateaux, *qu'ils char-* « *gèrent de leurs biens.* Les uns gagnèrent la Sicile, les autres « l'Espagne. H'assān enleva la ville d'assaut, y fit des pri- « sonniers, la mit à sac et *tua les hommes.* Puis il envoya « des messagers aux populations d'alentour, qui, *par crainte* « *de lui,* répondirent avec empressement à son appel. Il « leur ordonna de détruire Qart'ādjinah et de couper ses « aqueducs. »

M. Fournel nous donne, d'après le *Baïān*, un récit sensiblement différent de la destruction de Carthage. « Aussitôt « que H'assān se fut éloigné, les indigènes vinrent se ruer « sur la ville d'où les Roum avaient été chassés; mais le « général arabe, reparaissant bientôt avec ses troupes, livra « un furieux assaut, reprit Carthage de vive force, et, après « avoir fait un véritable massacre de ces pillards, après avoir « répandu la terreur dans tous les environs, il rasa la ville « de fond en comble [1]. » Et il ajoute [2] : « Voilà comment, « pour les auteurs arabes, H'assān prit une seconde fois Car- « thage..... Je montrerai tout à l'heure que le récit des chro- « niques byzantines est tout autre..... »

En effet, durant tout le récit de cette campagne, l'auteur des *Berbers* cherche à opposer les versions arabes aux rapports des Grecs. Rien n'est, au contraire, plus facile que de les accorder, comme nous le verrons tout à l'heure. Notons simplement ici que la reprise de Carthage par H'assān est un fait acquis, que nous étudierons bientôt, et que cette reprise de Carthage sur la population des alentours, dont parle

1. *Les Berbers*, I, 212.
2. *Id.*, *id.*, *id.*, n. 2.

M. Fournel, pourrait tout au plus, si nous acceptons la version du *Baïân*, passer pour une opération de police et non pour un acte de guerre.

Mais reprenons le récit d'el Mâleki. « Les Roum se coali« sèrent contre H'assân (après la prise de Carthage) et réu« nirent contre lui une armée considérable, dont Dieu seul « (qu'il soit glorifié!) connaîtrait le nombre. Les Berbers leur « fournirent des contingents, et cela se passait dans un pays « qui s'appelle S'at'foûrah صطفورة. Hassân marcha contre « eux et leur livra un furieux combat, dans lequel un grand « nombre de ses compagnons trouvèrent la mort (que Dieu, « gloire à lui ! soit satisfait de nous et d'eux). Et certes, Dieu « (qu'il soit loué et glorifié !) frappa dans le visage de ceux « des Roum et des Berbers qui avaient apostasié. Ils s'en« fuirent après avoir éprouvé de grandes pertes. H'assân « les anéantit en jetant sur leurs traces des troupes de cava« lerie qui ne laissèrent pas un canton du pays sans le visiter. « Les débris des Roum, en pleine déroute, se réfugièrent « épouvantés dans la ville de Bâdjah et s'y retranchèrent. Les « Berbers s'enfuirent vers le pays de Boûnah. Alors H'assân « fit une tranchée vers la mer; il la creusa et établit un « arsenal auquel il fit venir la mer; puis il regagna Quaï« rouân [1]. » Moh'ammed ibn en-Nâdjî nous donne un récit absolument identique [2] de la défaite des Roum et des Berbers coalisés. La contrée que les auteurs appellent S'at'foûrah est bien connue [3] : c'est le pays qui s'étend au Nord-Est de Tunis. Bâdjah n'est autre que la ville byzantine de Vaga, actuellement Béjâ, dont le nom arabe n'a pas changé et, dans Boûnah, nous retrouvons notre sous-préfecture algérienne de Bône.

Le compte-rendu que les auteurs arabes nous donnent de cette campagne s'accorde sans peine avec celui que nous

1. Rïâdh, 5 v°, l, 21.
2. Me'âlem 24, r°, l. 2 pass.
3. V. Fournel, I, 212, n. 3.

fournissent les historiens chrétiens, dont M. Diehl[1] reproduit la version : « Négligeant pour le moment les indigènes « de l'Aurès, le général musulman suivit la route du littoral, « et, emportant successivement les places qu'il rencontra, il « parut, sans doute vers 695 (76 H.), sous les murs de Car- « thage. Vainement l'exarque tenta de livrer bataille en « avant de la ville : il fut rejeté dans la place, et, après un « assaut furieux, la capitale de l'Afrique byzantine tomba « aux mains des musulmans. Une partie de la population « eut le temps de s'embarquer, et elle alla chercher asile « dans les îles voisines de la côte, en Sicile et jusque dans « les possessions que l'empire conservait encore dans « l'extrême-Occident; le reste fut passé par les armes ou « réduit en esclavage. Quant aux débris des troupes grecques, « ils se concentrèrent au nord et à l'ouest de Carthage, dans « la région de Bizerte et à l'abri des fortes murailles de « Vaga. Pour Hassān, après avoir mis garnison dans sa con- « quête, il se retourna du côté des Berbers. » — Ce sont bien les mêmes faits et, ce qui nous intéresse peut-être encore davantage, c'est bien la même date. Nous hésitions tout à l'heure à fixer précisément l'année dans laquelle H'assān envahit la Proconsulaire ; trois dates s'offraient à nous, 74, 76 ou 78 de l'Hégire (693, 695 ou 697). Les chrétiens semblent indiquer la date 76, sans rien affirmer. C'est celle que nous adopterons, en unissant nos doutes aux leurs et sans préciser davantage.

La campagne de la Proconsulaire avait dû être fort pénible pour les Arabes, car leurs historiens s'accordent pour constater qu'après la défaite des Roum et des Berbers à S'at'foūrah, H'assān rentra à Qaïrouān pour y refaire son armée. — « H'assān retourna à Qaïrouān, dit Ahmed Dahlān, car beau- « coup de ses compagnons avaient été blessés; et il y demeura « jusqu'à ce qu'ils fussent guéris[2]. » — « Puis il regagna

1. *Afrique Byzantine*, 582.
2. I, 111.

« Qaïrouān, dit el Māleki, et il y resta jusqu'à ce que les « blessures de ses compagnons fussent guéries [1]. »

Le résultat de l'expédition n'avait pas été aussi brillant qu'on pourrait le supposer tout d'abord. La chute de Carthage dut évidemment produire une impression très grande dans toute l'Afrique du Nord, mais elle ne fut pas suivie de la soumission absolue du pays. Nous voyons les populations des campagnes répondre à la sommation de H'assān, mais Vaga tient bon encore, et d'autres places de la région imitèrent sans doute son exemple. Leurs faibles garnisons ne pouvaient inquiéter beaucoup l'Émir, qui se contenta d'un demi-succès et refit à Qaïrouān sa troupe épuisée.

IX

A peine rentré dans son réduit, il entendit parler d'une puissance nouvelle qui menaçait sa conquête.

Une princesse de la tribu des Djeraoua, dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous [2], et que les Arabes appelèrent la Kāhinah, c'est-à-dire *la devineresse*, avait groupé autour d'elle les peuplades indigènes de la Maurétanie et les populations latines que la défaite de l'exarque laissait sans maîtres et sans défenseurs. D'après Ibn al At'ir, elle aurait édifié son empire sur les ruines de celui de Koseïlah. « Les « Berbers, dit-il, vinrent autour d'elle après la mort de Koseï- « lah [3]. » Elle constitua de la sorte un empire en tout semblable à celui que Koseïlah, peu auparavant, avait édifié. — Nous voyons, sous l'influence des mêmes circonstances, naître des faits identiques. Sous la menace de l'Arabe, les tribus berbères se rapprochent, resserrent leur union et se

1. *Rïād'h*. 5, v° l. 25. De même *Me'ālem* 24 r° l. 10.
2. Voy. dans Fournel I, 215, n. 1 la discussion sur le nom de la Kāhinah, que certains appellent Dahïah, Doumïah ou Damïah.
3. *Kamil* IV, 300.

cherchent un chef. Une première fois, elles trouvèrent le gouverneur grec Djordjīr et se rangèrent sous ses drapeaux. Il les entraîna dans sa défaite. Elles se ressaisirent bientôt et choisirent un prince de leur race, Koseïlah, dont elles partagèrent les succès et le revers final. Cette fois, elles prennent pour chef une femme. Le fait ne doit pas étonner. Nous savons que, chez les Berbers, la femme tenait, dans la société politique comme dans la société civile, une place élevée, qui lui permettait de monter, le cas échéant, au premier rang. Nous ne trouverons pas non plus la moindre trace de merveilleux dans le rôle de devineresse que les auteurs font jouer à la princesse berbère. M. Fournel nous a fort bien expliqué[1] que, chez les Maures, la faculté de prophétiser était réservée aux femmes, et que celles qui en étaient douées y gagnaient beaucoup d'honneur et une grande autorité.

« H'assān resta à Qaïrouān, dit el Māleki, jusqu'à ce « fussent guéries les blessures de ses compagnons. Alors il « demanda quel était le plus puissant des princes de l'Ifri- « qïah, celui dont la défaite et la mort entraîneraient la sou- « mission du pays et l'abaissement complet des Roum et des « Berbers. On lui dit : c'est une femme, qu'on appelle la « Kāhinah et qui habite dans le mont Aurès. Tous les peuples « de l'Ifriqïah la redoutent et les Roum lui obéissent. Si tu « la tues, les Roum et les Berbers seront réduits à ne plus « trouver nulle part de défense. En entendant cela, H'assān « résolut d'atteindre cette princesse, et il mit ses armées en « marche contre elle [2]. »

La série des faits s'organise très bien. H'assān est venu en Ifriqïah pour rétablir les affaires des Arabes, compromises depuis le désastre de Barqah. Il a retrouvé à Qaïrouān une population et une garnison musulmanes que Zohaïr y avait laissées, et, ayant reçu, à une date que nous ne saurions pré-

1. *Les Berbers*, I, 216.
2. Riādh. 5 v° l. 26. De même Ibn en-Nādji, *Me'ālem,* 24 r° l. 11. — Ibn Adzāri *Baïān*, I, 20. — Ibn Khaldoun I, 213. — Ibn al At'ir, *Kamil.* IV, 300.

ciser, probablement en 76 H. 695, des renforts du khalife, il a marché sur le domaine grec et l'a complètement bouleversé. Il a même pris Carthage, qui en était la capitale. Après avoir détruit la puissance byzantine, qui le menaçait de très près, il se tourne contre les Berbers, qui s'organisaient plus loin de lui, sur le plateau maurétanien. Avant de voir l'issue de cette nouvelle campagne, il nous faut observer d'un peu près la théorie que M. Fournel donne de la première expédition de H'assān. L'auteur des *Berbers* range en effet les événements de cette période de l'histoire africaine dans un ordre particulier, qui diffère complètement de celui qu'adoptèrent et les annalistes arabes et les auteurs modernes de l'Occident. Son opinion mérite d'être critiquée de près.

M. Fournel place l'expédition de H'assān ibn en-No'mān en 77 H. 696 [1]. Nous avons déjà critiqué son opinion sur ce point [2]. Arrivé à Qaïrouān, H'assān s'enquiert du souverain le plus puissant de l'Ifriqïah. On lui désigne l'exarque; il marche contre lui, le bat et prend Carthage. A peine a-t-il abandonné les débris de la ville que les tribus berbères se jettent sur eux et pillent ce que les Arabes ont négligé d'emporter. Il revient sur ses pas et châtie les voleurs. Ce dernier détail est fourni par Ibn Adzāri à l'auteur français, qui s'en saisit avec empressement pour expliquer la reprise de Carthage par H'assān. Nous avons apprécié déjà cette répression de pillards berbers en la ramenant à sa véritable importance. — H'assān poursuit ensuite les débris des Berbers et des Roum, et les anéantit à S'at'foūrah. Jusqu'à présent, M. Fournel était d'accord avec tous les auteurs, sauf sur quelques points, mais voici que maintenant il se sépare entièrement d'eux. Je cite textuellement : « H'assān, ajoute « ibn Adzāri, rentra alors à Qaïrouān pour prendre du repos « et en donner à ses troupes », ce qui veut dire, poursuit « M. Fournel, après avoir cité l'auteur arabe, que la cam-

1. Les Berbers, I, 210.
2. Voy. *supra*.

« pagne avait été rude et longue, et ce qui exclut l'idée d'une « marche immédiate sur l'*Aurâs*, comme le prétendent les « historiens arabes, *pour dissimuler le terrible échec qui « attendait H'assân* [1]... » et aussitôt l'auteur nous raconte comment les Grecs reprirent Carthage en 78 H. 697 et comment ʿAbd el Melik, à la nouvelle de cet échec, envoya du secours à H'assān qui, en 79 H. 698, reconquit la ville sur le patrice Jean. Il ajoute : « L'Ifriqïah était à jamais perdue « pour Byzance ; mais *les Arabes étaient encore loin d'en être « maîtres,* malgré la confiance que leurs succès récents sem- « blait devoir leur inspirer. *Ils n'avaient encore vaincu « que des conquérants énervés* par la décadence de la mère « patrie ; *il leur restait à vaincre la véritable résistance,* celle « de la population enracinée dans le sol, et *ils auraient pu « dès lors apprécier quelle serait l'énergie de cette résistance,* « puisqu'ils s'étaient déjà mesurés avec les Berbers, et qu'à « quinze ans de là Koseïlah leur avait appris que ces indigènes « ne manqueraient pas de chefs capables de les conduire à « la victoire. Mais pleins de foi dans la destinée de l'empire « du croissant, privés de la tradition des luttes acharnées que « ces tribus guerrières avaient jadis soutenues contre les maî- « tres du monde, *ils purent croire un instant que l'expulsion « complète des Grecs avait une portée sur laquelle l'avenir, et « un avenir prochain, devait leur enlever toute illusion* [2]. » Voici, en effet, qu'ils attaquent la Kāhinah; ils sont battus et H'assān les rallie bien loin de l'Ifriqïah, sur le territoire de Barqah. Il ne reprend l'offensive qu'en 84 H. (703-704) et il bat la Kāhinah. « L'*Ifriqïah était enfin conquise* [3]. »

Telle est la *thèse* de M. Fournel. Le terme n'est pas trop fort. L'auteur ne cherche pas seulement en effet, dans ce cas particulier, à résoudre une question de chronologie ; il soutient en même temps la cause du Berber, pour la défense de

1. *Les Berbers*, I, 213.
2. *Les Berbers* I, 214.
3. Id., 224.

laquelle il a composé tout son livre. La théorie générale pèse assez malheureusement sur la solution de la première question et l'auteur, en s'attachant à la défendre, fait trop bon marché des réalités historiques que les sources nous fournissent. Voyons d'abord la question de chronologie. Deux dates s'imposaient à M. Fournel, celle de la reprise de Carthage par les Grecs, et celle de la conquête définitive de cette capitale par les Arabes. Elles sont données par les auteurs chrétiens et, avec grande raison, il les estime justes. Le patrice Jean reprit Carthage en 697 (78 H.); il la perdit en 698 (79 H.); en adoptant pour l'entrée de H'assān en Ifriqïah la date de 77 H. (696), M. Fournel donne à l'émir juste le temps de conquérir une première fois Carthage. Il lui fait porter tout son effort sur les Grecs et il réserve les Berbers pour plus tard. Ici commence la thèse. J'en négligerais la discussion si, pour la soutenir, M. Fournel n'avait donné, dans les passages des *Berbers* que je viens de citer, une idée absolument erronée, à mon sens, des faits et de la situation réciproque des acteurs de notre histoire. Je reprends les différents points de son exposé, que j'ai mis en italiques : les Arabes auraient, suivant lui, fait marcher directement H'assān sur l'Aurès *pour dissimuler l'échec qui l'attendait* (à Carthage, faut-il ajouter). Mais ils le conduisent à un autre désastre, qu'ils ne cachent pas ! Nous verrons bientôt qu'ils constatent très franchement la défaite de l'oued Nīni. Ils avouent que l'émir y fut battu à plates coutures, et si rudement culbuté qu'il ne reprit possession de lui-même et de son armée que bien au delà des limites de l'Ifriqïah. Les annalistes n'insistent pas, il est vrai, sur la reprise de Carthage par les Grecs. Ils ne font que la constater implicitement en nous disant comment, plus tard, H'assān reconquit la ville. Et voilà qui fait tout justement un récit fort logique. Au moment où l'armée arabe, après un affreux désastre, perd en un jour toute l'Afrique, la reddition de Carthage au Byzantin devient un fait très secondaire, qui découle naturellement du précédent et ne mérite pas une mention spéciale. Dans le système

de M. Fournel, l'oubli des annalistes serait, au contraire, impardonnable, et c'est lui qui est peu logique en nous représentant un patrice grec qui vient enlever, à la barbe de H'assān, sa récente conquête, sans que ce dernier tente de l'en empêcher.— La thèse se développe : Byzance est vaincue, mais les *Arabes sont encore loin d'être maîtres de l'Ifriqïah.* Il me semble au contraire qu'ils en sont tout près. Ce n'est plus qu'une question d'années. M. Fournel va nous le dire lui-même dix pages plus loin : « En 84 l'*Ifriqïah était conquise.* » — Mais non, il leur reste à *vaincre la véritable résistance*, dont ils n'ont pas su d'avance *apprécier l'énergie.* Ils peuvent croire que l'expulsion complète des Grecs avait *une portée sur laquelle l'avenir devait..... leur enlever toute illusion.*

Il n'y a pas, dans les auteurs arabes, la moindre trace d'une illusion quelconque qu'auraient pu concevoir les soldats de H'assān au sujet de la prise de Carthage. Le texte d'el Māleki, que j'ai cité, nous le prouverait déjà. Les autres comptes rendus de la conquête offrent la même apparence. Et cela s'entend de soi : pour nous autres Occidentaux, comme pour les Byzantins du VII[e] siècle, nourris les uns et les autres des lettres latines et pleins des souvenirs grandioses de l'antique Carthage, la chute de cette cité évoque un monde d'idées ; elle nous émeut profondément ; elle impressionna douloureusement le monde chrétien de ce temps-là. Pour les Arabes, Qart'ādjinah est une ville comme une autre, ni plus belle ni plus riche que Damas, Alexandrie ou Fost'āt'. La disparition des Roum les étonna peu. Les chroniqueurs ne s'arrêtent pas à ce fait plus longtemps qu'el Māleki lui-même, qui constate simplement que, leurs soldats tués, les Grecs embarquèrent ce qu'ils purent de leurs biens dans de nombreux vaisseaux et cinglèrent vers d'autres climats. Loin de fonder de grandes illusions sur une *expulsion* qu'ils n'avaient pas provoquée, les Arabes semblent y voir un déménagement clandestin qui les priva d'un beau profit. Tout au contraire de ce que soutient M. Fournel, les envahisseurs sont constamment préoccupés

des Berbers. Les nombreux passages des auteurs que j'ai cités en font foi. Grégoire mort, le Roum y est rarement présenté autrement que comme l'auxiliaire de l'indigène. Que nous disait encore tout à l'heure el Māleki à propos de la Kāhinah? « *Les Roum lui obéissaient.* » — Mais en voilà assez sur la thèse de M. Fournel. Il est regrettable qu'entraîné par l'ardeur de l'argumentation, l'auteur des *Berbers* n'ait pas voulu voir ce que les auteurs arabes exposent très simplement et très clairement : l'idée que leurs frères se faisaient des Roum et des Berbers, et la suite des faits, que nous allons maintenant reprendre, sous leur conduite.

X

H'assān ibn en-No'mān sortit donc de Qaïrouān pour aller au-devant de la Kāhinah. « Lorsqu'il atteignit Meddjānah [1], « مجّانة il s'y arrêta. C'était une place forte imprenable, « dans laquelle les Roum s'étaient enfermés. Alors H'assān passa, les laissant de côté [2]. » El Māleki et Ibn en-Nādji seuls parlent de cette place. D'après le géographe Ibn Hauqal, elle serait située à une journée de l'oued Miskïanah [3]. On pourrait peut-être l'identifier avec Vegesala, ville romaine située sur le cours supérieur de l'oued Mellègue. El Māleki poursuit : « La nouvelle de l'approche « de H'assān parvint à la Kāhinah. Elle vint du mont Aurès « à la tête d'une armée dont Dieu seul (qu'il soit exalté et

1. Le nom est illisible dans le *Rïādh;* c'est Ibn en-Nādji, *Me'ālem,* p. 24 r°, l. 17, qui en donne l'orthographe.

2. El Māleki, *Rïādh,* 5 v°, l. 28, de même Ibn en-Nādji. *Me'ālem* 24 r°, l. 16.

3. Meddjānah est signalée par Ibn Hauqal (p. 58) comme étant située à une journée de Bāghāï d'un côté et de Miskiānah de l'autre. Cf. Ibn Khaldoun, I. xcii. — Pour tous les noms géographiques cités, le lecteur pourra se reporter à la carte n° 1 de l'*Afrique byzantine*, p. 240.

« glorifié !) sait le nombre, et elle s'établit près de la ville « de Bāghāï. Elle en fit sortir les habitants et la rasa, car elle « croyait que H'assān désirait s'emparer d'un point fortifié [1]. « H'assān s'avança ensuite jusqu'à l'oued Miknāsah مكناسة « où lui parvint la nouvelle de l'approche de la Kāhinah, à « la tête d'une armée que Dieu seul (qu'il soit exalté !) aurait « pu dénombrer. H'assān dit alors : Conduisez-moi vers une « eau qui soit assez abondante pour l'armée que je commande. « On le conduisit vers une rivière au bord de laquelle les « Arabes campèrent. La Kāhinah marcha contre eux et vint « s'établir en aval du même cours d'eau, de sorte que H'assān « et son armée buvaient l'eau les premiers et qu'elle et ses « compagnons buvaient l'eau d'en bas. Leurs deux troupes « étaient toutes proches et leurs cavaliers entrèrent en con- « tact. Mais H'assān ne voulut pas livrer un combat de nuit « et les deux armées restèrent dans leurs lignes de bataille. « Au point du jour, elles en vinrent aux mains et se livrèrent « un furieux combat. Les pertes furent grandes des deux « parts, et les Musulmans crurent que ç'en était fait d'eux. « H'assān s'enfuit après avoir subi une grande défaite. Beau- « coup d'Arabes furent tués, et on appella ce jour le jour du « malheur يوم البلا . La Kāhinah le poursuivit jusqu'à ce « qu'il eut dépassé Gabès, et l'Ifriqïah, qui avait embrassé « l'islamisme, apostasia [2]. »

Les détails que nous donne el Māleki ne diffèrent pas sensiblement de ceux que fournissent les auteurs déjà publiés. Je trouve, dans Ibn al At'ir [3], une orthographe différente du nom de ville Bāghāï, qu'il appelle Bāghāïah. Nous avons déjà discuté ce point et adopté le nom que donne el-Māleki, plus conforme à l'orthographe latine : Bagai. — La localité est identifiée avec le Ksar Bagai, que le lecteur verra indiqué

1. De même Ibn al At'ir, *Kāmil*, IV, 300.
2. Riādh, 5 v°, l. 29. De même Me'ālem, 24 r°, l. 18.
3. Kamil, IV, 300.

sur la première carte de l'*Afrique Byzantine*. Bagai était une place forte qui faisait partie du système de défense restauré par les Byzantins. Nous venons de voir que la Kāhinah la démantela. El Māleki est moins heureux quand il parle de l'oued Miknāsah. Il est probable qu'il désigne, sous ce nom altéré par l'erreur d'un copiste, une rivière que les autres annalistes citent, à propos de cette campagne, l'oued Miskïanah, cours d'eau qui, d'après Ibn-Hauqal, se jette dans l'oued Mellègue [1]. C'est, en effet, par la vallée de l'oued Miskïanah que H'assān devait passer pour aller de Qaïrouān vers le plateau. Enfin, el Māleki commet une faute encore plus grave en ne nous donnant pas le nom de la rivière au bord de laquelle le combat fut livré. D'autres auteurs nous l'indiquent : c'est l'oued Nīni, qui se jette dans la Guerạ̄ʿat et'-T'arf, à quelques lieues au nord-est de Bagai [2].

Rien de plus facile, en somme, que de reconstituer la campagne de H'assān ibn en-Noʿmān. Parti de Qaïrouān, il a remonté la vallée de l'oued Fekka, appelé dans son cours supérieur oued el Hatob, qui l'a amené, par Vegesala, à Tebessa et, huit lieues plus loin, dans la vallée supérieure de l'oued Mellègue, d'où il passa sans peine sur le haut plateau qu'arrose l'oued Nīni, où s'acheva la campagne.

La défaite de H'assān ibn en-Noʿmān rappelle celle de ʿOqbah. En réalité, elle fut plus grave. ʿOqbah était tombé dans une embuscade. Il avait succombé avec le petit nombre d'hommes qui l'accompagnaient, mais le gros de l'armée n'avait pas souffert. Zohaïr ibn Qaïs en avait pris le commandement et avait pu organiser la retraite sur Barqah. Le succès de Koseïlah ne prouvait, de sa part, aucune supério-

1. D'après l'Introduction, table géographique, de la traduction d'Ibn Khaldoun, p. XCIII, une carte manuscrite de la subdivision de Batna place l'oued Miskïānah à 8 lieues N. O. de Tebessa. Ce serait alors le cours inférieur de l'oued Mellègue lui-même. Ibn Khaldoun fait livrer la bataille sur le bord de l'oued Miskïānah (I, 213.)

2. Ibn al At'ir fait de toute la campagne un récit à peu près identique, qu'il place sous la date 74 H. 693. Il fixe le lieu du combat à l'oued Nīni. (*Kamil*, IV, 300.)

rité de tacticien, et les Berbers, après Tahoūdah, ne pouvaient se vanter d'avoir écrasé leurs ennemis et de les avoir mis en fuite. Après la bataille de l'oued Nīni, c'est autre chose. Pour la première fois, une armée indigène a reçu le choc d'une armée arabe sans faiblir ; elle l'a soutenu, au contraire, et victorieusement repoussé. La défaite des Musulmans s'est transformée en une déroute qui a tout emporté avec elle. L'armée et l'émir lâchent pied ensemble. Il n'est pas question de s'arrêter pour faire tête à Qairouān ni ailleurs. L'Arabe, traqué de toutes parts, entouré de populations que la première nouvelle de sa défaite a soulevées contre lui, ne pense qu'à fuir et gagne au pied sans perdre un instant.

— « Quand il fut en sûreté de l'autre côté de Gabès, H'assān « écrivit au Commandeur des Croyants pour lui apprendre « le mal que les Musulmans avaient éprouvé de la Kāhinah. « Le Commandeur des Croyants lui répondit : « J'ai appris le « malheur qui vous a frappés, toi et les Musulmans. Demeure « à l'endroit où cette lettre te trouvera, et n'en bouge pas « que tu n'aies reçu mes ordres. — La lettre du Khalife « trouva H'assān campé en un lieu qu'on appelle aujourd'hui « les châteaux de H'assān (Qosour H'assān) ; il se construisit « en ce lieu une forteresse et il y demeura avec son armée « durant trois ans [1]. » Les géographes arabes indiquent assez précisément la position des châteaux de H'assān, entre Gabès et Barqah [2].

XI

« La Kāhinah gouverna l'Ifriqïah tout entière », nous dit el Māleki [3]. Cela n'est pas tout à fait exact. Dans le désarroi de la défaite, notre auteur oublie que les Grecs sont revenus à Carthage. La nouvelle de la prise de cette ville avait

1. El Māleki, *Riādh*. 6 r°, l. 1. De même Ibn en-Nādji *Me'ālem* 24 v°, l. 9.
2 V. Fournel, *Les Berbers*, I, 220 n. 3.
3. *Riādh*, 6 v°, l. 4.

beaucoup ému Byzance, et l'Empereur Léontius, qui venait de monter sur le trône (695-76 H.), envoya contre les Arabes une flotte considérable, commandée par le patrice Jean. « En « 697 (78 H.), ce grand armement parut devant Carthage; de « vive force le général grec força l'entrée du port, chassa la « garnison arabe, réoccupa la ville. C'était un beau succès. « Le patrice réussit à faire mieux encore : « il arracha aux « mains des infidèles, dit le patriarche Nicéphore, toutes les « forteresses du pays, il y installa pour les défendre des gar- « nisons nombreuses », et, ayant ainsi délivré l'Afrique, il « revint passer l'hiver à Carthage [1]. » M. Diehl ajoute que c'est à ce même moment où le patrice reprenait Carthage, que H'assān était battu par la Kāhinah. Je crois, au contraire, que la bataille de l'oued Nīni peut être placée sans inconvénient à une date antérieure. Carthage avait succombé sous les coups de l'émir, vers 695-76 H. Nous n'avons pas de date précise, mais celle-ci s'accorde bien avec celles, plus vagues encore, que les annalistes arabes donnent à l'expédition de H'assān. Ces auteurs ajoutent que le général ne prit que le temps de refaire sa troupe à Qaïrouān pour marcher sur l'Aurès. Il entama par conséquent cette seconde campagne en 77-H 696. Nous savons qu'après sa défaite il regagna très vite la Cyrénaïque; avant la fin de l'année, il avait dû passer la frontière de Gabès.

L'adoption de la date 77 H.-696 pour la retraite de H'assān nous met à l'aise vis-à-vis des auteurs arabes, qui font séjourner l'émir aux Qosour H'assān durant plusieurs années. La plupart prétendent qu'il y demeura cinq ans [2]; el Māleki, nous venons de le voir, dit seulement trois ans. Le voilà, à bien peu de chose près, d'accord avec nous. La reprise de Carthage eut lieu en 698, 79 H., date certaine, fournie par les chrétiens [3]. H'assān resta donc un peu plus de deux ans hors de l'Ifriqïah.

1. Diehl, *Afrique Byzantine*, p. 583.
2. Ibn al At'ir. *Kāmil,* IV, 300. — Ibn Abi Dinār. *Kitab el Mounis,* 17.
3. V. Diehl, *Afrique byzantine,* 584.

Pendant ces deux années, la Kāhinah tint la partie de la contrée que les Byzantins n'avaient pas réoccupée. Le partage entre la princesse berbère et le patrice fut sans doute facile à opérer. Elle s'installa dans le Sud, dans le Byzacium méridional, la région des plaines ouvertes, tandis que Jean reconstituait, comme il pouvait, l'ancien *limes*, sur la ligne de Sicca Veneria à Hadrumetum. Cela semble du moins ressortir assez clairement du texte du patriarche Nicéphore, cité plus haut.

La Kāhinah avait fait prisonniers, à l'oued Nīni, environ quatre-vingts soldats de H'assān [1]. Les Arabes racontent qu'elle prit en affection l'un d'eux, un certain Yezid ibn Khāled, [2], qu'elle adopta, par une cérémonie barbare pratiquée chez les Berbers du *temps de l'ignorance*. Ce Yezid, devenu l'intime des deux fils de la princesse, tira parti de sa position pour renseigner son chef, H'assān [3], sur les forces de sa mère adoptive et devint, lors de la défaite finale des Berbers, un intermédiaire utile entre ses deux frères et l'émir [4].

XII

Celui-ci ne tarda pas à reprendre l'offensive. La Kāhinah, qui prévoyait cette attaque, adopta une tactique nouvelle, dont son attitude à Bagai nous donne déjà quelque idée. « Elle dit aux Berbers et aux Roum : H'assān ne désire, en « Ifriqïah, que les villes, l'or, l'argent et les jardins. A nous, « il ne faut que des pâturages et des champs de blé. Je ne

1. El Māleki, *Rïādh*, 5 v°, 35, id. Ibn en-Nādji, *Me'ālem*, 24 r°, l. 8.
2. Certains auteurs l'appellent Khāled ibn Yezid. Cf. Fournel, I, 220 n. 5.
3. « Khalid ibn Yezid, prisonnier de la Kāhinah, reçut en secret un mes« sage de H'assān ibn en-No'mān. Il écrivit au dos du billet que lui avait « envoyé celui-ci : Les Berbers sont partagés en tribus. Ils n'ont aucune cohé« sion et aucun accord. » (Abou Abd Allah el Andalousi, 292.)
4. El Māleki, *Rïādh*, 6 r°, l. 4 pass.

« vois pour vous d'autre salut que dans la dévastation de « l'Ifriqïah [1]. — Elle employa les Berbers à couper les arbres « et à démolir les villes. Auparavant, l'Ifriqïah était ombra- « gée de T'araboulous à Tandjah [2]. » Le procédé était déplorable. Il aliéna à la reine indigène les colons agriculteurs qui, pour protéger leurs oliviers, ne virent plus d'autre défenseur que H'assān. — « Trois cents chrétiens vinrent « demander secours à H'assān contre les malheurs dont la « Kāhinah les frappait en démolissant les forteresses et en « coupant les arbres. ʿAbd el Melik ibn Merouān lui avait « déjà envoyé l'ordre de se porter sur l'Ifriqïah avant que « la Kāhinah ne la dévastât..... Il rentra avec toute son « armée en Ifriqïah [3]. » — « H'assān, dit el Māleki [4], avait « avec lui une troupe de Berbers qu'on appelait les Botr [5] dont « il avait donné le commandement au fils aîné de la Kāhi- « nah. « L'Émir l'honora et le mit dans son intimité. Il mar- « cha avec sa troupe contre la Kāhinah, qu'il rencontra près « de Gabès, à la tête d'une puissante armée. H'assān lui livra « bataille et Dieu (qu'il soit exalté et glorifié !) la mit en « déroute. La Kāhinah s'enfuit vers la forteresse de Bechr [6] « pour s'y réfugier ; quand elle y parvint, au matin, elle la « trouva rasée au niveau du sol. Elle s'enfuit alors vers la « montagne de l'Aurès. Elle avait une grande idole de bois « qu'elle vénérait et qu'elle portait devant elle sur un cha- « meau. H'assān la poursuivit jusqu'au lieu de son refuge. » Elle se sentit perdue et envoya à l'émir ses deux fils et son

1. De même Ibn al At'ir. *Kāmil*, IV, 300.
2. Ibn en-Nādji, *Meʿālem*, 25 r°, l. 20. Ibn Abi Dinār. *Kitāb el Mounis*, 17.
3. Ibn en-Nādji. *Meʿālem*, 25 v°, l. 2.
4. *Rïādh*, 6° r°, 13.
5. Les Botr étaient une des deux grandes branches de la nation berbère, qu'on divisait en *Beranès*, descendants de Bernès, et *Botr* on *Madghis*, descendants d'el Abter. (V. Ibn Khaldoun, I. 168.)
6. El Māleki donne un nom ٮسر sans points diacritiques. (*Rïādh*, 6 r°, l. 14., Ibn en-Nādji donne بشر (*Meāʿlem*, 25 v°, l. 19.) Je trouve dans Ibn Khaldoun T. I de la traduction, p. LXXI : « Bechri ou Bochra, localité du pays des Nef- « zaoua. » Ibn Hauqal, p. 67, signale le même lieu qu'il appelle Bichchara.

prisonnier, Yezid ibn Khāled, qui leur servit de protecteur. H'assān les traita bien et donna à chacun d'eux le commandement d'une troupe. — Peu après, l'armée de H'assān rencontra celle de la Kāhinah et, au cours d'un combat fatal aux Berbers, la reine fut tuée [1]. La rencontre eut lieu près d'un puits que les Musulmans appelèrent depuis lors le puits de la Kāhinah [2]. On prétend aussi qu'elle fut tuée en un lieu appelé T'arfah طرفة [3].

Suivant el Māleki, les Berbers et les Roum se seraient coalisés encore une fois après la mort de la reine pour attaquer l'émir, qui les mit en déroute. L'auteur ne nous indique pas le lieu du combat [4]. Il ajoute : « Alors les Roum et les Ber-« bers le craignirent et lui demandèrent l'Amān. Il ne con-« sentit à le leur accorder que si toutes les tribus lui four-« nissaient douze mille cavaliers pour faire la guerre sainte « avec les Arabes. Ils y consentirent et professèrent l'isla-« misme. H'assān donna à chacun des deux fils de la Kāhi-« nah, quand ils se furent faits musulmans, le commande-« ment de six mille cavaliers berbers, qu'il envoya [5], avec « les Arabes à la conquête du pays. Ils combattirent les « Roum et les Berbers qui avaient apostasié. Et c'est ainsi « que tournèrent les affaires pour les Berbers en Ifriqïah. « H'assān partagea avec eux le butin et les terres et leur « obéissance fut exemplaire. L'Ifriqïah se soumit à l'émir, qui « dressa les registres ودوّن الدواوين et s'établit à Qaïrouān [6]. »

1. El Māleki. *Rïādh*, 6 r°, l. 25, de même Me'ālem, 26 r°, l. 16.
2. Rïādh, 6 r°, l. 24.
3. Ibn en-Nādji dit T'abarqah. *Me'ālem*, 26 r°, l. 18. De même el Bekri, *Mesālik*, 57. C'est une erreur de copiste. — « Taref Mascala ou Mascula, localité « du pays des Haracta, à six lieues nord de Baghaïa, » dit la préface géographique d'Ibn Khaldoun (p. CVIII). Notez le nom du lac voisin, le Guerā'at et'-T'arf, le lac des tamaris ou le lac du bout. Il y eut peut-être près du lac des tamaris une localité plus précisément appelée et'-T'arf, le Tamaris.
4. *Rïādh*, 6° r° l. 26.
5. Le manuscrit porte à tort واخرجهم من العرب يبعثون اوريغية Le *Me'ālem* dit beaucoup mieux : واخرجهم مع العرب آلخ 26 v°, l. 2.
6. *Rïādh*, 6 r°, l. 26 pass.

Ibn en-Nādji donne un récit identique de la soumission des Berbers [1] ; Ibn al At'ir de même [2]. Ce dernier ajoute quelques détails un peu plus circonstanciés sur la marche de H'assān après la bataille de Gabès. « Il laissa un gouverneur « à Gabès et gagna Gafsah pour raccourcir son chemin. Les « habitants se soumirent et il prit possession de la ville, de « même que de Qastilïah et du Nefzaouah [3]. »

H'assān, installé à Qaïrouān, « fit restaurer la grande « mosquée [4] ; il en fit une belle construction qu'il inaugura en « Ramadhan de l'an 84. Ensuite, il se mit en marche sur Car- « thage et fit halte à T'onbodah [5]; et il envoya vers la place de « Zaghouān son affranchi Abou S'ālih, qui s'établit dans un « lieu appelé, à cause de lui, château d'Abou S'ālih (?), et « combattit la population durant trois jours sans réussir à « enlever la place. H'assān laissa alors son armée à T'onbodah « et alla à Zaghouān avec une troupe de cavaliers choisis ; il « s'empara de la ville, revint à T'onbodah et gagna Carthage. « Il s'établit à l'arsenal. C'est lui qui creusa la mer et éta- « blit là un arsenal. Les gens de Carthage vinrent lui livrer « bataille, mais Dieu (qu'il soit glorifié !) les mit en fuite et « H'assān s'empara du littoral de Tunis et de Carthage. « Quand les Roum sentirent sa puissance et comprirent « qu'ils ne pouvaient lui résister, ils lui demandèrent la paix « et proposèrent de lui payer le kharadj. Il acquiesça à leur « proposition. Alors les Roum chargèrent leurs biens dans « les nombreux bateaux qu'ils avaient sur la mer et s'en- « fuirent, à la faveur de la nuit, par la porte qu'on appelle « Porte de la Femme, sans que H'assān en sût rien. Ils lais- « sèrent la ville complètement vide et allèrent les uns en

1. Me'ālem 26 v°, l. 1.
2. Kāmil, IV, 301.
3. Id. Ibid.
4. El Māleki, *Rïādh*, 6 r° l. 29.
5. El Māleki écrit طنبذه. Ibn en-Nādji met طنبزة (*Me'ālem*, 26 v° l. 10). Les géographes ne signalent pas ce lieu, qui probablement peut être identifié avec « Tonboda, place forte ou château situé dans le Mohammedïa, au sud de « Tunis. » (Ibn Khaldoun. Trad. I. cxii).

« Sicile et les autres en Espagne. L'émir entra dans Qart'âd-« jinah, la dévasta et la bouleversa de fond en comble, puis « il y construisit une mosquée, et revint ensuite à Qaïrouān, « où il demeura. — Plus tard, ajoute el Māleki [1], H'assān se « rendit avec ses prisonniers, son butin et ses richesses « auprès de 'Abd el Melik ibn Merouān. Il emmenait « 35,000 captifs berbers et 80,000 dînars d'or....., et depuis ce « moment l'Ifriqïah tout entière fut florissante, son peuple « fut en paix, Dieu (qu'il soit exalté et glorifié !) en éloigna « les païens et elle resta terre de l'Islam jusqu'à notre « temps. »

XIII

El Māleki et Ibn en-Nādji s'arrêtent à cette date dans le récit qu'ils font de la conquête de l'Ifriqïah. Ils ont atteint, en effet, le but qu'ils poursuivaient, en nous racontant comment l'Afrique devint musulmane. Le récit qu'ils font des deux expéditions de H'assān ne diffère pas sensiblement de celui que nous donnent les auteurs déjà publiés. Ils éclairent quelques points de détail et, surtout, corroborent les versions antérieures. — Nous déterminons maintenant la marche générale des faits : H'assān ibn en-No'mān est nommé gouverneur de l'Ifriqïah à la mort de Zohaïr ibn Qaïs, peut-être dès 69 H. 678. Vers 75 H. 694, il attaque les Roum de la Proconsulaire et prend une première fois Carthage. Vainqueur des Grecs, il se tourne vers une nouvelle puissance berbère, celle de la Kāhinah et il éprouve un terrible échec. Rejeté hors de la province, il se refait aux Qosour H'assān et environ deux ans plus tard, en 79 H. 698, il reprend l'offensive, culbute l'armée de la Kāhinah près de Gabès, poursuit la princesse jusqu'à l'Aurès, la bat et la tue, réoccupe Qaïrouān et, peu après, chasse pour toujours les Grecs de Car-

1. *Rïādh*, 6 v°, l. 2.

thage. En même temps, il soumet les Berbers et devient maître absolu de l'Ifriqïah entière. L'accord des annalistes arabes sur la marche générale des faits est absolu, et nous interdit d'adopter la théorie de M. Fournel, qui voudrait que H'assān ait perdu Carthage quand il était encore à Qaïrouān et qu'il ait reconquis la ville avant de battre définitivement la Kāhinah. La chronologie que propose l'auteur des *Berbers* est également inacceptable, et je préfère à sa précision trompeuse l'indication approximative que j'établis. Celle-ci présente un triple avantage; elle ne contredit les annalistes que sur un point : la date de 84, sous laquelle ils placent la reprise de Carthage, et qui ne saurait, en aucun cas, être admise; elle s'accorde avec les suppositions émises par les auteurs occidentaux qui ont su le mieux utiliser les sources arabes auxquelles ils pouvaient puiser : Amari [1] et Weil [2]; elle coïncide avec la version chrétienne que nous donne M. Diehl [3].

Nous savons à peu près maintenant comment eut lieu la conquête définitive de l'Afrique. Cherchons un peu pourquoi cela se passa ainsi. La question la plus embrouillée, dans cette histoire, n'est pas celle des dates. A un moment ou à un autre, en 78, ou en 84, l'Ifriqïah devint terre d'Islam : c'est ce dernier fait qui est important. Comment le put-elle devenir aussi facilement, et sans retour possible? La Kāhinah avait constitué un puissant empire après la bataille de l'oued Nīni; elle occupa, à n'en pas douter, tout le Byzacium; elle eut une armée imposante, puisqu'elle osa aller au-devant de l'adversaire jusqu'à Gabès, en plaine, loin de ses retraites habituelles, ce que nul n'avait osé faire avant elle, ni Djorjīr en 27, ni Koseïlah en 55. La devineresse sut évidemment éveiller dans l'âme berbère quelque chose comme un sentiment national, l'impression d'un danger commun que les

1. *Storia dei Musulmani di Sicilia,* I, 120.
2. *Geschichte der Chalifen,* I, 477.
3. *Afrique byzantine,* 583, 584.

forces unies de toutes les tribus suffiraient bien juste à écarter. Elle eut moins de peine encore à mettre de son côté les colons latins et grecs, affolés par tant de désastres successifs. Les chroniqueurs nous disent précisément que les Roum la soutinrent, et nous saisissons l'éveil du patriotisme berber, malgré la pénurie des faits qu'ils nous fournissent. La levée en masse qui se porta vers l'oued Nīni, l'audace, peu coutumière aux troupes indigènes, qui leur fit livrer une bataille rangée à l'armée arabe victorieuse des Grecs, la marche sur Gabès et l'offre d'un nouveau combat en cet endroit nous en sont autant de preuves. Mais le génie de la Kāhinah ne put lui faire édifier rien de mieux qu'un empire berbère, c'est-à-dire le plus incohérent, le plus inégal et le plus fragile des édifices politiques. L'inconstance et la rapacité de ses sujets perdit tout. Victorieuse à l'oued Nīni, il lui était impossible de ne pas poursuivre l'ennemi en déroute jusqu'à Gabès ; en allant jusque-là, elle livra le Byzacium aux tribus du plateau, qui le ravagèrent comme nous savons. Nos auteurs voient dans la dévastation de la province le propos délibéré de la reine ; je ne serais pas éloigné d'y voir plus simplement le fait de ses soldats. En présence de la proie splendide qui s'offrait à eux, ils sentirent faiblir dans leurs âmes l'ardeur patriotique que la Kāhinah avait su y allumer. Aussi bien, pour la plupart, cette ardeur avait-elle été surtout faite d'une jalousie féroce du confrère en pillage, qui prenait les meilleurs morceaux. Quand l'Arabe revint, les tribus allèrent à lui pour défendre leur conquête, mais après que la reine eut été vaincue, elles ne songèrent plus qu'à sauver ce qu'elles pourraient du désastre.

C'est alors que H'assān se montra fort habile. Il avait eu tout le temps de réfléchir dans sa retraite des Qosour ; sa défaite de l'oued Nīni l'avait convaincu que décidément la force berbère, quelque inégale et incohérente quelle fût, était grande et pouvait, s'il l'affrontait de face, lui réserver de nouvelles difficultés. A ce moment même Yezid ibn Khāled lui disait que les Berbers « n'avaient aucune co-

hésion et aucun accord ». Il fit son profit de l'observation et, revenu en Ifriqïah, il appliqua, s'il ne le formula pas, le fameux principe politique : diviser pour régner. Il tourna les Berbers les uns contre les autres. Ce que les indigènes voulaient, ce n'était ni un prince de leur nation, ni un État de leur façon, ni l'extermination des Arabes : c'était de la terre. H'assān leur en donna. Le choc malencontreux de l'oued Nīni avait fait rouler les tribus dans la plaine. L'émir ne pouvait les refouler vers l'Aurès ; il les laissa où elles étaient, en employant les plus dociles à faire la police des autres. Celles qui adoptèrent l'Islam et promirent de combattre les infidèles reçurent des domaines et s'employèrent à mettre les indociles à la raison. El Māleki nous a dit tout à l'heure comment cela se passa : « *Hassān partagea avec eux le butin et les terres* ». Cette petite phrase nous en dit plus long sur la conquête de l'Afrique par les Arabes que toutes les discussions de dates et de noms. — La politique de H'assān n'était pas nouvelle : l'histoire nous dit que nul ne soumit jamais l'Afrique sans recourir à l'indigène contre l'indigène. Elle donna, à l'user, des résultats tout nouveaux parce que, à la différence des conquérants du passé, les Arabes purent se fondre dans la race antochtone et surent, en même temps, la plier à leurs coutumes, si bien que, au bout d'un temps relativement court, il devint difficile, sauf dans les cantons les plus reculés, de distinguer le conquérant du conquis.

CHAPITRE VI

Conclusion.

I. Caractères de l'histoire des invasions.
II. Résumé de cette histoire.
III. Caractéristiques des invasions.
IV. La plus saisissante est le trouble profond dans lequel le pays est jeté.
V. Conclusion sur les invasions.

I

Nous avons recueilli, dans les chapitres précédents, et ordonné du mieux possible, ce que l'histoire nous dit des premières invasions arabes dans l'Afrique du Nord. Parvenus à la fin de notre tâche, nous constatons que l'histoire nous livre peu de faits d'une absolue précision, qu'elle hésite souvent, se répète, se contredit ou reste muette et que, finalement, elle nous donne, au lieu du tableau complet, général, achevé, que nous espérions, une série d'impressions ondoyantes et vagues. Ces impressions sont peut-être saisissantes; elles nous pénètrent parfois d'une conviction qui vaut presque la certitude; elles jettent sur l'ensemble du sujet une lumière très franche qui paraît être celle de la vérité, mais ce ne sont toujours que des impressions et nous ne les prenons que pour cela. Les quelques faits acquis, indubitables, sur lesquels nous pouvons nous baser, leur donnent, il est vrai, l'appui de leur certitude. Aussi bien, elles ne sont que par eux, car c'est à eux qu'elles demandent

leur vraisemblance et leur légitimation. Mais les faits de ce genre sont trop rares pour donner à l'ensemble la solidité d'un édifice définitif.

Celui-ci reste à faire. Il est à craindre qu'il ne soit jamais fait. Les historiens de l'avenir seront aussi impuissants que nous, car ils n'auront pas, vraisemblablement, à leur disposition, beaucoup plus de documents que nous n'en possédons dès maintenant. Or, il en faudrait beaucoup, et de très précis, pour que l'on puisse refaire, étape par étape, la marche des invasions, ou apprécier, comme il conviendrait, les caractères, les situations respectives, les dispositions réciproques des envahisseurs et des envahis. Tout au plus trouvera-t-on par hasard, dans quelque manuscrit, une date, une anecdote, un fait isolé, qui jetteront une faible lumière sur un coin du sujet. L'ensemble de ce dernier restera dans la pénombre. Les impressions dont je parlais tout à l'heure pourront se fortifier de quelques témoignages nouveaux; elles n'atteindront jamais à l'absolue certitude.

Si l'histoire nous donne aussi peu, c'est que les sources sont rares, peu abondantes, et, de plus, difficilement utilisables.

Les auteurs arabes qui parlent des invasions dans l'Afrique du Nord sont assez peu nombreux, et ils ne nous donnent que de rares détails. — Nous avons constaté que les plus dignes de foi sont des écrivains qui ont en vue un autre sujet que celui qui nous intéresse. Nous leur demandons des récits de batailles; ils nous racontent des vies de saints personnages, et nous voilà condamnés à ne voir, dans leur œuvre, notre sujet que de biais, à travers une foule de détails inutiles, ou dans une introduction fort courte. Les annalistes pèchent par le même défaut : ils sont aussi brefs que les précédents, parce qu'ils ont à traiter de beaucoup d'autres contrées plus intéressantes pour eux que l'Ifriqïah. — Enfin, les œuvres des uns et des autres, aisément utilisables quand elles ont été publiées, sont très difficiles à mettre en œuvre quand elles sont encore en manuscrits. Ceux qui ont travaillé sur ces

derniers savent combien les recherches y sont longues et hasardeuses, combien malaisée en est parfois la lecture, combien il est scabreux de mener à la fois les deux tâches d'analyste et d'historien.

Pour pénible qu'elle soit, cette étude n'en est pas moins fructueuse. Elle remet devant nos yeux les faits dans leur vraie valeur, en les réduisant à leurs proportions réelles. Si les Arabes n'ont pas dit davantage sur les invasions, c'est qu'ils n'avaient rien de plus à en dire. — Le souvenir des grands faits se conserve longtemps et quelqu'un se trouve toujours là pour le recueillir et le transmettre à d'autres. Dans notre histoire, il y avait peu de grands faits. Si l'annaliste resta court, la faute n'en est pas à lui, mais à ceux qui vécurent dans ces temps et ne purent ou ne surent faire mieux que ce qu'ils firent.

Les auteurs modernes ont voulu trouver, dans cette période de la conquête arabe, une *grande histoire*. Un fait aussi gros de conséquences, qui, après douze siècles, pèse encore de tout son poids sur les destinées du continent, avait dû être, selon eux, précédé, accompagné, suivi de circonstances curieuses et caractéristiques, qui le préparaient, l'expliquaient et le légitimaient. Car, au fond de nos esprits, quand s'élève cette question, s'éveille aussi l'étonnement douloureux de la décadence latino-grecque, et la curiosité de savoir comment elle put être si rapide et si complète. Nous nous souvenons d'autres invasions qui, pour, non pas détruire, mais pénétrer un monde à peu près semblable, ont dû multiplier leurs attaques. Nous supposons, en Afrique, des assauts de ce genre, chez l'envahisseur, un dessein prémédité et âprement poursuivi, chez l'envahi une longue et belle défense, une chute lente et noble, une soumission hautaine, puis la revanche tardive mais sûre de l'esprit national, des lois, des mœurs, des traditions locales contre l'influence étrangère.

L'annaliste arabe raconte, bonnement, ce qui s'est passé. Il dit les expéditions, qui furent courtes et décisives ; il narre

les batailles ; il estime le butin ; il énumère les soumissions. Tout cela n'est ni long, ni compliqué, ni passionnant. Aussi quitte-t-il bientôt l'Ifriqïah pour considérer d'autres pays, témoins de faits plus captivants, ou, s'il y reste, observe-t-il d'autres sujets qui nous sont indifférents. Dans les deux cas, il nous laisse mal satisfaits.

De l'historien moderne et de l'annaliste arabe, c'est le second qui a raison. Naïvement, naturellement, il remet le sujet à sa vraie place et nous montre comment il faut l'observer et l'apprécier. Nous nous exagérions son importance ; il le réduit à sa juste valeur.

II

Rien n'est plus convaincant à cet égard que la lecture d'un de ces auteurs. Les ouvrages occidentaux, celui-ci même que je termine, donnent, avec l'abondance de leurs citations contradictoires, avec la masse de détails qu'ils accumulent, avec leurs discussions, confrontations, comparaisons incessantes, une impression de complexité décevante et trompeuse. Ouvrons el Māleki et suivons son récit :

Les Arabes, ayant conquis l'Égypte, poussent vers Ant'aboulous et l'Ifriqïah. Après quelques incursions rapides, leur chef obtient du khalife l'autorisation d'envahir le pays au delà de Gabès. ʿAbd Allah ibn Saʿad y jette ses légers escadrons et ramasse consciencieusement le butin. Une armée grecque et berbère veut l'empêcher de continuer ; il la met en déroute, puis, tranquille cette fois, il reprend son pillage méthodique qui, dans un aussi riche pays, si mal défendu, donne des bénéfices fabuleux. Ils sont si beaux que le chef arabe, soucieux avant tout de les mettre en lieu sûr, traite avec les habitants, qui font mine d'organiser la défense. Il rentre en Égypte avec un butin considérable. Un succès si éclatant éveille les appétits de ses frères d'armes.

Les attaques se succèdent, semble-t-il, sans interruption, mais l'auteur n'a pas sur elles de renseignements précis; il nous les signale sans insister.

En voici cependant une plus importante; c'est celle que Mo'āouïah ibn H'odaïj dirige contre Djeloūlā, Bizerte et Carthage. L'émir n'est pas toujours heureux dans ses entreprises. L'assaut d'une place forte dépasse ses facultés tactiques. S'il le risque c'est que la plaine dévastée ne donne plus rien. Presque toujours il échoue dans son attaque et, finalement, il regagne l'Égypte, moins riche et plus las que ses prédécesseurs.

Alors paraît 'Oqbah. Le narrateur n'écrit son nom qu'avec respect; il raconte à son sujet des anecdotes édifiantes, place dans sa bouche des discours pieux et appelle sur lui les bénédictions du Seigneur. Nous découvrons sans peine dans le saint personnage qu'il nous montre, resplendissant d'une lumière quasi-divine, l'homme de guerre aventureux. Chaque peuple donne à ses héros la vertu qu'il estime au plus haut prix. L'Arabe des premiers siècles de l'hégire fit des talents militaires de 'Oqbah autant de titres à la sainteté.

'Oqbah est bien supérieur à ses devanciers. Le respect que l'auteur lui marque suffit à le prouver. Le peu qu'il dit de son gouvernement achève de nous en convaincre. 'Oqbah n'est pas venu seulement pour piller : il veut créer un établissement durable en Ifriqïah. Il consacre à ce projet sa première année de gouvernement. Une brusque disgrâce arrête son élan. Un officier de fortune, Dīnār Abou'l Mohādjir, le remplace, qui fait la paix avec les Berbers et, d'accord avec eux, poursuit la série des expéditions de pillage. La disgrâce l'atteint à son tour. 'Oqbah redevient gouverneur, reprend le Qaïrouān qu'il avait fondé précédemment, et, croyant s'en être fait une base solide d'opérations, attaque les Berbers et les Roum. Il les bouscule, les met en fuite, pousse droit devant lui, pille et convertit à l'Islam, marche jusqu'à l'Océan et croit, en revenant de sa lointaine expédi-

tion, avoir brisé toutes les résistances. Il les a, au contraire, exaspérées. Un chef berber, Koseïlah, le tue dans une embuscade. L'armée arabe, démoralisée, abandonne et le Qaïrouān et l'Ifriqïah. Tout est à recommencer.

Zohaïr ibn Qaïs rentre, peu de temps après, dans le pays, et brise la puissance de Koseïlah. Mais il ne fonde rien à la place et son inaction laisse à l'indigène le temps de se réorganiser sous la Kāhinah. Celle-ci se tient loin de l'ennemi et quand H'assān ibn en-No'mān tente une nouvelle expédition, c'est sur les possessions byzantines qu'il se jette. S'il ne les soumet pas complètement, il les met au moins en fâcheux état; puis il se tourne vers la princesse indigène, qui lui inflige un sérieux échec. Et voilà de nouveau les Arabes poussés hors de leur éphémère conquête. Mais ils reviennent à la charge sous le même émir et, cette fois, l'emportent définitivement. La puissance berbère est anéantie, les Grecs sont pour toujours chassés de Carthage, l'Ifriqïah est musulmane.

Tel est le récit très simple, très compréhensible, que l'auteur arabe nous fait des premières invasions. Je n'y trouve aucune tendance à l'exagération, aucun goût pour le merveilleux, aucune amplification inutile. L'auteur n'avance que des affirmations précises. Quand il ne sait rien, il ne dit rien. Lorsqu'il n'est pas sûr, il soumet son doute au lecteur. S'il se trouve en présence de traditions divergentes, il les répète en citant leurs sources. On ne saurait être plus précis et plus correct. Les faits que cite el Māleki s'accordent dans l'ensemble avec ceux que signalent les autres annalistes. Je ne les trouve nulle part en contradiction sur un point important, sauf sur les dates. Pour ces dernières, s'il faut nous contenter, trop souvent, d'approximations, nous avons constaté qu'en serrant le récit d'un peu près, nous pouvons presque toujours atteindre à une quasi-certitude. La trame de l'histoire est parfois un peu légère; elle ne cède jamais complètement. Aussi bien n'est-ce pas là le point capital. Les auteurs arabes nous fournissent des données chronologiques peu satisfaisantes, cela est vrai, mais leur

récit nous éclaire par instant sur la façon dont les choses se passèrent, et cela est autrement important. J'ai montré comment de petites phrases, perdues dans le texte de leurs relations, pouvaient dire beaucoup, si l'on savait les interpréter. Je les ai citées pour faire juge le lecteur. Je ne crois pas avoir jamais dépassé les bornes d'une hypothèse rationnelle et légitime. Ces citations, que mes prédécesseurs ne faisaient pas, nous en ont dit plus long que toutes les dates et toutes les discussions géographiques ou biographiques qu'ils se plaisaient à signaler. Elles valaient mieux que tous les développements de l'auteur européen. Il n'est si bon avocat de sa cause que l'intéressé. Les annalistes arabes se sont, dans les chapitres précédents, défendus eux-mêmes. Ils ont avoué très honnêtement qu'ils ignoraient certaines dates ; ils en ont proposé certaines sous toutes réserves ; ils en ont affirmé quelques-unes. Le lecteur constatera que les dates précisées sont tout justement celles sur lesquelles le doute n'est pas possible, et que les dates approximatives le sont presque toujours pour tous les auteurs. Ceux-ci nous ont dit en outre ce que furent les invasions. Ils nous ont montré dans les expéditions de 'Abd Allah ibn Sa'ad et de Mo'āouïah ibn H'odaidj des entreprises de pillage. Ils nous ont permis de découvrir dans 'Oqbah le chef religieux, intransigeant, fanatique, tout plein de l'ardeur du prosélytisme ; dans Abou'l Mohādjir, le politique habile qui, le premier, comprit l'utilité de l'alliance berbère ; dans Zohaïr ibn Qaïs, le guerrier valeureux et sans idée ; dans H'assān ibn en-No'mān, l'homme intelligent qui sut faire son profit des leçons du passé et abattit tout d'un coup la résistance indigène en faisant jouer le sentiment de l'intérêt.

III

Les auteurs arabes ont fait mieux encore. Ils nous ont donné l'impression d'ensemble sans laquelle notre travail demeurerait incomplet.

Le tableau qu'ils offrent à nos yeux est étrange.

Ce qui nous frappe tout d'abord, c'est la facilité du succès des armées arabes. A peine paraissent-elles, que déjà elles sont victorieuses. Elles entrent dans le pays sans peine, le ravagent tout à leur aise et ne trouvent la force ennemie que loin dans l'intérieur, à Sufetula, à Djeloūlā, à Mems, à Carthage ou à Bagaï. Parfois même, elles ne semblent pas éprouver de résistance appréciable. L'habitant se tient sur la défensive derrière des murailles qui le protégeront presque toujours, sauf si leur vétusté ménage la brèche que l'envahisseur ne savait ouvrir. Rien n'égale l'audace de l'attaque, si ce n'est le désarroi de la défense.

Les Berbers mettront vingt-cinq ans à s'apercevoir qu'ils peuvent faire front à l'ennemi. Leur chef Koseïlah ne tente qu'une embuscade contre ʿOqbah et, à l'arrivée de Zohaïr, il se réfugie dans une prudente retraite, qui ne le sauve pas du désastre. Seule, la Kāhinah ose livrer à l'Arabe des batailles rangées. Elle l'emporte à l'oued Nīni, quand elle se tient sur la défensive ; elle est battue à Gabès, en esquissant un semblant d'offensive.

L'organisation militaire des indigènes avait tous les avantages des appareils primitifs, qui, grossièrement assemblés, mal joints et branlants n'en supportent que mieux les heurts et sont faciles à réparer. Éparpillée aujourd'hui comme une volée de moineaux, aux quatre coins du pays, l'armée berbère sera réorganisée demain. Tout autre est la troupe byzantine. C'est un organisme délicat, savamment agencé, qui marche avec précision s'il est tenu en bon état, mais que le premier choc détraque pour longtemps. Il nous est permis de croire que cet appareil de guerre n'était pas en très bonne ordonnance vers l'an 27 de l'Hégire. Le choc des Arabes à Sufetula le mit en si piteux état qu'il ne fut même pas question de le réparer. Nous ne voyons plus les Roum, après la mort de Djordjīr, que derrière les murailles des villes, ou réduits au rôle peu brillant d'auxiliaires des Berbers.

Indigènes et Roum, l'Arabe bouscule tout avec une éton-

nante facilité. La raison de son succès tient à la tactique qu'il applique. Il a le choc brutal, qui peut renverser les rangs solides des Grecs; il a une rapidité d'évolution qui déconcerte et paralyse le Berber, moins agile que lui. Son succès l'emporte au loin, par delà le *limes* et jusqu'à l'Océan. Il en conçoit un grand orgueil et se croit le maître du pays. En réalité, il ne tient rien et sa victoire n'est qu'un leurre.

En effet, si les succès de l'Arabe sont rapides, ses revers sont épouvantables, et c'est là le second fait qui frappe notre attention.

Les premières incursions finirent bien. ʿAbd Allah ibn Saʿad et Moʿāouïah ibn Hādaïdj eurent l'intelligence de battre en retraite avant que la défense eût le temps de s'organiser. Ils ne poussèrent pas à fond leurs entreprises militaires. Ils rentrèrent sains et saufs en Orient. — Leur succès nous paraît médiocre. Au lieu de conquérir, ils pillèrent. Loin de songer à s'établir, ils passèrent rapidement. Après eux, tout restait à faire. En mettant en éveil les habitants des provinces, ils avaient compromis le succès de la future conquête, au lieu de l'assurer. ʿOqbah, le premier, semble-t-il, forma le projet d'un établissement durable en Ifriqïah.

Il fonda Qaïrouān, qui devait être pour les Musulmans une base d'opérations et, le cas échéant, une place de refuge. Sous ses ordres, la troupe arabe s'avança très loin de Qaïrouān. Lorsqu'elle y revint, sous l'impression du désastre de Tahoūdah, elle jugea la position trop faible et évacua complètement le pays. Zohaïr ne l'arrêta dans sa retraite qu'à Barqah.

C'était l'Ifriqïah encore une fois perdue. Si loin que portât le flot de l'invasion, il revenait toujours en arrière, jusqu'au point d'où il était parti.

Zohaïr fait une nouvelle tentative. Il submerge de nouveau la province. Cette fois, l'Arabe tient mieux sur le sol; Il demeure à Quaïrouān après le départ de l'émir. Nous sommes mal éclairés sur cette partie de l'histoire : il est certain que la garnison de la cité arabe ne fit pas remarquable figure en Ifriqïah.

H'assān paraît, et ses succès sur les Grecs le mènent au désastre de l'oued Nīni. Cette fois, c'est la débâcle. L'armée musulmane, rompue par la Kāhinah, fuit à tire-d'aile : nulle part elle ne tient, pas même à Qaïrouān. Elle ne s'arrête que bien au-delà de Gabès, aux Qosour H'assān. L'Arabe a de nouveau perdu l'Ifriqïah, mais ce dernier échec est sanglant. A chaque expédition, les insuccès deviennent plus graves. — Ils tiennent, comme la victoire, à la tactique des Musulmans. — Troupe de choc, souple dans ses évolutions, rapide dans ses mouvements, l'armée arabe se disloque si le coup qu'elle reçoit est plus violent que celui qu'elle donne. Ses éléments trop légers volent, pour ainsi dire, en éclats. Chaque escadron, chaque homme tire de son côté, plus vite encore qu'il n'était venu. Les hommes se retrouveront, les escadrons se rallieront, mais bien loin, et dans longtemps. Pour le moment l'armée, qui n'était pas remarquablement organisée avant l'attaque, est en complet désarroi et le général qui, avant d'aborder l'adversaire, n'avait pas grande idée tactique, se contente de crier : « Sauve qui peut ! »

Les campagnes précédentes n'avaient rien appris aux émirs. H'assān sut cependant tirer un enseignement de sa défaite. C'est lui, en somme, le véritable conquérant de l'Afrique, puisque lui seul put s'y tenir après l'avoir envahie. Son succès fut, au début de sa seconde expédition, très grand, comme l'avait été celui de ses prédécesseurs. Mais il ne fut pas suivi de retraite, ni de revers, et voilà ce qui en fait toute la valeur. Le choc en retour du Berber ne chassa pas cette fois l'Arabe de sa conquête, parce que H'assān sut porter à son comble le trouble qui régnait dans la province, et chercha un moyen de gouvernement dans le prodigieux désarroi qui bouleversait l'Afrique.

IV

Je vois dans ce désarroi la troisième caractéristique, et la plus saisissante, de cette histoire des invasions.

Les auteurs latins et grecs nous montraient jadis, dans les provinces d'Afrique, des contrées prospères savamment mises en valeur, rigoureusement administrées, surchargées peut-être d'impôts, mais tenues dans une paix profonde. — Les perturbateurs sont surveillés, mis à l'écart. Une frontière solidement bastionnée leur ferme l'accès des provinces. Dans celles-ci, le préfet, le juge, le général exercent avec zèle leurs multiples fonctions et, sous leur sauvegarde, les cultivateurs et les marchands, les marins et les artisans vaquent en paix à leurs travaux. Nous sommes en présence d'une société organisée, hiérarchisée, policée où, du haut en bas, règne l'ordre le plus absolu.

Les mêmes auteurs nous montrent plus tard cette société si bien constituée en proie à un sourd travail de dissolution. C'est le nerf du gouvernement qui s'affaiblit, ce sont les querelles religieuses qui déchirent les diocèses, c'est l'impôt qui devient écrasant, c'est l'administration qui prévarique, c'est surtout le Berber qui profite de toutes ces faiblesses pour engager la lutte. Cependant règne encore, dans les provinces, au lieu de l'ordre absolu de tout à l'heure, un ordre relatif, qui paraît suffisant.

Les luttes religieuses atteignent leur paroxysme; l'administration romaine fuit devant les Vandales; Bélisaire rétablit le pouvoir du Basileus; les attaques des indigènes se multiplient. Le pays s'affaisse dans une lente décadence. Nous voici au VIIe siècle de notre ère. Grégoire est maître de Sufetula; l'Empereur ne commande plus; l'usurpateur n'a guère d'autorité. L'ordre relatif subsiste, mais de plus en plus précaire. Les débris de la société latino-grecque d'Afrique

ne tiennent que par miracle, dans un équilibre instable que le moindre souffle peut rompre.

Les Arabes, en envahissant le pays, jetèrent tout par terre. Ils ne s'en doutèrent même pas, tant cela fut prompt et facile. Le trouble qui s'éleva servit leurs desseins. Ils ne rencontrèrent pas une société plus ou moins bien organisée pour la défensive; ils tombèrent, après Sufetula, dans une cohue sans nom. Des envahisseurs plus habiles et mieux organisés eussent mis du premier coup la main sur le pays. Les Arabes n'étaient pas en beaucoup plus belle ordonnance que le troupeau de Grecs et de Berbers qu'ils poussaient devant eux. Ils laissèrent aux envahis quelques occasions de revanche. Le Grec s'enferma dans ses villes. Chacune de celles-ci agit pour son compte. Les unes résistèrent vigoureusement; les autres se rachetèrent. Finalement, toutes tombèrent, plus ou moins vite, comme des fruits mûrs, aux mains de l'ennemi, qui n'eut qu'à se baisser pour les prendre. Avec le Roum partit d'Afrique la dernière apparence d'un ordre quelconque. Le Berber s'était d'abord mis à l'abri. Il prêta même parfois son concours à des entreprises qui lui furent avantageuses. 'Oqbah, en le mettant à l'écart, l'exaspéra et lui fit concevoir le projet d'une coalition contre les Arabes. Koseïlah, puis la Kāhinah, parvinrent à unir les tribus indigènes contre l'étranger. Ce n'était qu'un semblant d'organisation : il suffit pour mettre les Arabes hors de l'Ifriqïah.

Mais le Berber avait fourni tout son effort. Il ne sut rien faire de mieux qu'une coalition grossière et instable qu'il mettait, par son inconstance, à la merci du premier échec. H'assān revint, fut encore vainqueur et, sachant maintenant où était le danger, y para pour l'avenir. Il tourna les Berbers contre eux-mêmes et porta à son paroxysme le désordre, à la faveur duquel il se mit dans la place.

L'impuissance du Byzantin, la maladresse du Berber, l'agilité de corps et d'esprit de l'Arabe nous expliquent le succès des incursions musulmanes dans les provinces d'Afrique, au VII[e] siècle.

Le Byzantin, immédiatement paralysé, prit le parti de s'en aller. Il emporta avec lui le peu d'organisation qui subsistât dans le pays. Celui-ci tomba dans la plus sinistre anarchie. Berbers et Arabes sont deux ignorances, deux impérities, deux barbaries qui s'étreignent dans l'ombre. Il nous est difficile de percer celle-ci. L'esprit arabe a des lumières qui, pour n'être pas les nôtres, n'en sont pas moins éclatantes. Mais ces lueurs sont inconstantes, inégales. Si une nation subjuguée sait les régler, elle en tire une belle lumière. Cela se vit en Syrie, en Perse, en Égypte. Ce ne fut pas le cas en Berbérie. L'envahisseur arabe trouva là une population de goûts trop semblables aux siens pour que le mélange des deux races pût produire quelque chose de mieux que ce que donne chacune d'elles séparément. L'Arabe avait des supériorités intellectuelles, morales, politiques, suffisantes pour éduquer le Berber, assez faibles pour lui être accessibles. Le Berber avait pour lui le nombre, qui finalement l'emporta, mais qui l'emporta seul. La population indigène, portée vers l'envahisseur par le sentiment de l'intérêt bien entendu, s'engagea dans ses entreprises de pillage, alla avec lui en Espagne, et, pour guerroyer à ses côtés, se fit musulmane. L'Islam la pénétra vite. Pour le pratiquer elle n'eut point à changer sa vie. Il flattait ses penchants les plus prononcés et la tirait du côté où déjà son caractère la poussait.

Rome et Byzance avaient pu faire régner l'ordre en Afrique : elles n'en imprégnèrent pas le pays. Au moment où les Arabes arrivèrent, il n'y régnait plus que par miracle, et en apparence plus qu'en réalité. Les soldats de 'Oqbah et de H'assān, sans dessein prémédité, organisèrent dans les provinces une nouvelle société plus grossière, plus simple que celle des Latins et des Grecs, mais aussi bien plus conforme aux tendances des populations indigènes. Cette société se constitua aussi facilement que la romaine avait eu de mal à s'implanter. Elle tient encore aujourd'hui solidement le pays, telle une plante

vivace, naturellement poussée et grandie dans le terroir qui lui convient.

V

Que furent, en dernière analyse, ces invasions arabes?

Des hommes viennent d'ailleurs. Ce sont des pasteurs, dont l'occasion a fait des pillards. Ils mettent le pays à sac, puis s'y installent. Les possesseurs du sol résistent d'abord. Eux aussi sont des pasteurs et des pillards qui vivent, comme leurs envahisseurs, en tribus. Le goût de la rapine unit bientôt les conquérants et les conquis. Ces derniers se serrent pour faire place aux arrivants, où suivent les plus aventureux, qui courent plus loin à de nouvelles batailles. Dans la tourmente les populations sédentaires disparaissent ou sont submergées. Les envahisseurs apportent avec eux une foi et imposent une loi. La foi est captivante ; la loi est acceptable. Embrasser la foi, c'est devenir leurs égaux et jouir du bénéfice de la loi. L'Islam gagne de proche en proche. De ci, de là, quelques résistances, des coups de sabre, des exécutions sommaires, puis un semblant d'ordre dans la nouvelle société. Mais l'Islam n'organise pas les tribus et ne change pas leurs aspirations. Il porte, au contraire, au paroxysme leur instabilité et leur goût de conquête, et brise les faibles liens qui, sur quelques points, les attachaient au sol. Les luttes éclatent entre elles sous l'œil indifférent d'un gouverneur qui n'en peut mais, et qui ne se soucie que de se rendre lui-même indépendant du khalife. C'est bien de l'histoire arabe, et, à l'observer de près, on comprend pourquoi l'annaliste ne rapporte ni belles actions ni grands faits. Il n'est de belles actions que celles qui portent en elles de grosses conséquences, et des actions de ce genre, nous n'en avons pas vu dans tout ce qui précède. Il n'est de grands faits que ceux qui ouvrent aux peuples des voies nouvelles et les y poussent.

Des faits de ce genre, l'arabe n'en connaît pas. L'annaliste eût-il accumulé les feuillets sur les feuillets, il ne nous eût rien dit de plus que ce que nous savons, car toujours il se répète, comme l'histoire qu'il transcrit. De conquête en bataille, de bataille en razzia, de razzia en soumission, de soumission en révoltes qui amènent de nouvelles batailles suivies de razzias répétées, il eût conduit notre esprit fatigué et notre curiosité assoupie à des conclusions aussi peu précises dans un sens, aussi absolues dans l'autre, que celles que nous atteignons en usant des seuls éléments qu'il a mis à notre disposition.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DE PERSONNES

NOTA. — Les noms géographiques sont en *italiques*, ceux de personnes en PETITES CAPITALES.

A

Q

R

S

T

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie R. MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

BIBLIOTHÈQUE D'ARCHÉOLOGIE AFRICAINE
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU
MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

LES PREMIÈRES INVASIONS ARABES DANS L'AFRIQUE DU NORD

(21-78 H. — 641-697 J.-C.)

PAR

MAURICE CAUDEL

ÉLÈVE BREVETÉ DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE

1900

